Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leneveudunlord01lacr

LE NEVEU

D'UN LORD.

I

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Cie,
rue du Cadran, 14 et 16.

LE NEVEU

D'UN LORD

PAR

Jules Lacroix.

Deuxième Edition.

I

PARIS,

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

DES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE, PAR MICHEL MASSON,

7, RUE VIVIENNE

—

1839.

LE NEVEU

D'UN LORD.

I.

Il y a vingt ans à peu près, lord Édouard Felton, un des plus riches et des plus nobles seigneurs d'Angleterre, habitait un magnifique château bâti sur le bord de la mer, dans le nord du Cumberland : ce château, flanqué de

tourelles, et crénelé comme les donjons du moyen âge, avait soutenu autrefois bien des siéges, surtout pendant les guerres des Stuart; et lord John Felton, comte de Trévor, aïeul de lord Édouard, avait mieux aimé laisser bombarder ses murailles, et mettre le feu aux belles forêts de chêne qui les environnaient, que de livrer à la vengeance de Guillaume III l'intrépide Claverhouse, qui s'était réfugié quelque temps dans cette espèce de place forte.

Le château des Felton était construit, du côté de la mer, sur un immense rocher à pic, que les vagues venaient toujours battre en mugissant; il y avait dans ce tableau sauvage et pittoresque quelque chose de profondément mélancolique. De l'autre côté du château se déroulait une scène bien différente : ce n'étaient plus ces larges pans de murs carrés, tout noircis par le temps et les orages, tout creusés de boulets, ces fenêtres étroites et peu symétriques, qui

servaient jadis de meurtrières, ces roches brunes et pointues, toujours pleines d'écume et de longues herbes marines, parmi lesquelles venaient s'abattre les goëlands. Une imposante et riche façade, d'une architecture récente, se développait avec une inconcevable grandeur, et devant elle se prolongeaient de vastes jardins, des parcs touffus, de verdoyantes pelouses, et des étangs limpides où nageaient des troupes de cygnes.

Lord Édouard Felton était comme son château, sombre, mélancolique et sévère au premier coup d'œil, lorsqu'on n'entrevoyait qu'une face de son caractère; toujours plein de noblesse, de grâce et d'aménité; doux et poli, d'une hospitalité charmante pour ceux qu'il aimait, et qui avaient le bonheur de le connaître à fond. Comme il s'était retiré fort jeune encore du monde politique pour aller vivre dans un ma-

noir solitaire, il passait pour être singulièrement misanthrope, et son humeur pouvait sembler parfois un peu sauvage et bizarre; mais on n'aurait pu s'empêcher d'estimer ce noble et loyal gentilhomme qui avait conservé l'empreinte chevaleresque des premiers temps de la vieille Angleterre. Lord Felton avait un grand nombre d'amis, chauds, dévoués, à toute épreuve; et, chose bien rare, lui, riche et puissant, il ne comptait pas un seul ennemi.

Lord Felton n'avait alors guère plus de quarante ans; brun, grand, d'une taille svelte et fine, il avait une de ces physionomies belles et distinguées, qu'on ne trouve habituellement que dans les hautes familles; mais sa figure, presque toujours pâle, révélait une santé faible et délicate; ses tempes, où apparaissaient déjà quelques cheveux gris, commençaient à se dégarnir, et des rides précoces sillonnaient son front.

Marié depuis sept ans à une femme qu'il adorait, tous ses jours s'étaient jusqu'alors écoulés dans un bonheur calme et délicieux, qu'une pensée amère altérait pourtant quelquefois : il n'avait pas d'enfant ! il n'avait pas un fils, auquel il aurait pu transmettre sa grande fortune, ses titres, ses honneurs ; et, selon toute apparence, il était destiné à mourir sans postérité.

Il avait bien un neveu, sir Frédéric Cléland, jeune et brillant mauvais sujet, grand joueur, damné lovelace qui changeait tous les jours de maîtresse, et dépensait des sommes énormes en courses de chevaux, en paris de boxeurs, en combats de coqs. Sir Frédéric n'avait recueilli, après la mort de ses parents, qu'un assez mince héritage, qu'il avait dévoré en deux ou trois ans à peine ; néanmoins, il menait toujours à Londres un train royal ; il faisait des dettes prodigieuses ; et, pour assouvir un jour l'appétit

vorace des juifs qui lui prêtaient à d'effroyables taux usuraires, il comptait posititivement sur la fortune de son oncle, dont il était le plus proche héritier. Mais sir Frédéric ne semblait pas devoir continuer très-dignement l'antique et illustre famille des Felton, qui d'ailleurs courait grand risque de s'éteindre si elle n'avait plus d'espoir qu'en ce jeune libertin; car il vivait en si mauvaise intelligence avec presque tous les maris des trois royaumes, qu'il pouvait fort bien recevoir, d'un moment à l'autre, un coup d'épée ou de pistolet, qui ferait tomber l'immense fortune de ses ancêtres dans les coffres de l'état. Malgré les conseils paternels et le blâme sévère de lord Felton, Frédéric passait régulièrement toutes ses nuits dans les Enfers de Londres, épouvantables cavernes qui méritent bien leur infernale dénomination : toujours environné d'escrocs adroits qui l'exploitaient, il n'avait guère à se louer des jeux de hasard; il voyait

disparaître à chaque instant sous l'avide rateau des sommes considérables qu'il empruntait à mesure; et, loin de songer à l'abîme fatal qui s'approfondissait continuellement sous ses pas, il poursuivait son train de vie désordonné, sans la moindre inquiétude de l'avenir, sans même penser jamais que son oncle pouvait encore avoir des héritiers.

Cependant sir Frédéric se laissa emporter à de si folles dépenses, qu'il trouva bientôt les usuriers beaucoup moins traitables, et que, pour satisfaire aux exigences de plusieurs d'entre eux, il fut obligé de consentir à des sacrifices qui ébranlèrent considérablement son crédit.

Une ou deux fois par an, quand il était bien fatigué du tourbillon et des plaisirs de Londres, il allait faire une visite de quelques jours à son oncle, et déployait tous les trésors de sa galanterie auprès de lady Felton, qu'il environnait de soins

et de prévenances délicates; mais il n'avait jamais pu réussir à lui plaire, et, bien qu'elle fît tout son possible pour dissimuler l'antipathie étrange que lui inspirait son neveu, celui-ci comprenait fort bien qu'elle ne pouvait le souffrir, et, malgré tous les compliments flatteurs qu'il prodiguait à cette charmante et noble créature, il la détestait au fond du cœur. Il est vrai qu'autrefois Cléland avait éprouvé pour sa tante une passion coupable qu'il n'avait jamais osé découvrir qu'à demi, et cet amour criminel et insensé, n'ayant aucune chance de réussite, s'était métamorphosé silencieusement en aversion profonde, en désirs de vengeance. Lady Felton passait alors pour une des plus ravissantes femmes d'Angleterre : elle était resplendissante de beauté, de grâces et d'esprit; âgée de vingt-quatre ans à peine, elle avait une expression de physionomie délicieuse, quelque chose de vague et d'idéal comme les fictions vaporeuses d'Os-

sian ; ses cheveux d'un blond doré, ses grands yeux d'un azur limpide, sa blancheur d'albâtre, lui donnaient une poétique ressemblance avec ces blanches filles de Morven, qu'on entrevoyait pensives et mélancoliques à travers un voile de brouillards.

Lady Felton était fille d'un lord écossais qui lui avait laissé des biens considérables, mais l'amour seul l'avait unie à lord Felton. Celui-ci aimait sa femme comme au premier jour, avec délire ; et bien qu'elle eût douze ou quinze ans de moins que lord Felton, bien qu'elle fût encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, son amour égalait celui du comte. Ils allaient rarement à Londres, et ne se trouvaient jamais plus heureux que dans leur sauvage et froid Cumberland. Lady Felton voulait partager tous les plaisirs comme toutes les fatigues de son mari : elle le suivait à cheval des journées entiè-

res, et parcourait avec lui le bord des lacs et les montagnes pour chasser le renard et les coqs de bruyère. Cette vie agreste et rude plaisait encore plus à la jeune et belle comtesse, que toutes les joies enivrantes de Londres, les bals et les fêtes, où, parmi les plus adorables femmes, elle resplendissait toujours comme une perle fine enchâssée dans l'or. Lady Felton n'avait qu'à paraître dans un salon pour attirer tous les regards des hommes et faire battre les cœurs; mais toujours simple, douce et affable, elle ne devinait pas ses triomphes, et n'avait pas une pensée d'orgueil au milieu d'un cercle d'adorateurs. Néanmoins quelques femmes jalouses osaient dire à voix basse qu'elle était fière et coquette, que son air de candeur pouvait bien n'être qu'un masque; mais de pareilles allégations, dans la bouche des femmes, devaient sembler passablement suspectes à tout juge impartial : nous savons que les femmes ont la

morsure et le venin du serpent lorsqu'elles parlent d'une rivale environnée d'hommages, d'une rivale jeune, belle et vertueuse.

On citait bien trois ou quatre jeunes lords, des plus riches, des plus nobles, des plus audacieux, qui avaient osé parler d'amour à lady Felton ; mais, suivant toute apparence, aucun d'eux ne songeait à renouveler ses vaines attaques, excepté peut-être le colonel William Humbers, beau jeune homme de vingt-neuf ou trente ans, dont l'âme ardente, romanesque et passionnée, ne pouvait s'affranchir d'un amour fatal et sans espoir, qui devait l'entraîner tôt ou tard au suicide.

Bien que lady Felton n'eût jamais encouragé la passion folle de ce jeune homme, il ne pouvait renoncer au bonheur qu'il avait rêvé tant de fois dans ses nuits brûlantes; il se disait par moment que cette femme au cœur tranquille et

froid se laisserait peut-être un jour fléchir, à force de persévérance et d'amour ; enfin il avait juré de mourir ou d'être heureux.

II.

Il était sept heures : la journée s'annonçait belle et brillante, mais un vent assez froid soufflait de la mer ; on était dans les premiers jours d'octobre.

Lord Felton et sa femme, qui se levaient

toujours de bonne heure pour se promener à cheval aux environs du château, et respirer l'air pur et embaumé du matin, étaient depuis quelques moments dans un grand salon gothique, meublé à la mode de Guillaume III, et fastueusement décoré de moulures et d'arabesques d'or. Dans une vaste cheminée, au manteau de marbre, enrichi de sculptures, brûlait un feu de charbon de terre, sur lequel s'étendaient de longs fragments de bois de chêne qui flambaient avec un bruit sourd, et jetaient de rouges clartés sur les murailles peintes et brillantes.

Lord Felton, assis à côté de sa femme, en face d'un balcon à balustre de pierre, contemplait pensivement, à travers les vitres, la mer éblouissante d'écume qui se prolongeait dans un lointain immense : tableau magique et plein de grandeur qui portait dans l'âme une mélancolie

profonde ! A l'horizon, on voyait blanchir quelques voiles au-dessus des vagues ondoyantes, où se brisaient en mille feux les rayons du soleil levant ; par intervalles, de grands oiseaux de mer, aux ailes grises, s'abattaient sur les flots avec la rapidité de la foudre, et remontaient dans le ciel comme des flèches vigoureusement lancées ; puis, ils venaient encore raser la surface de la mer, ou battre des ailes contre les donjons noircis du château, et tournoyer au-dessus du balcon.

Lord Felton, un bras doucement passé autour de la taille élégante et souple d'Henriette, la regardait en silence avec une expression de tendresse ineffable. Elle, sans dire une parole, et plongée comme lui dans une rêverie profonde, promenait aussi un regard pensif sur le tableau mouvant et grandiose qui se développait devant eux.

— L'admirable journée ! s'écria tout à coup lord Felton, en pressant contre son cœur Henriette avec plus d'amour.

Henriette, arrachée soudain à ses réflexions, répéta machinalement la phrase de son mari, et se mit à sourire en le regardant avec un mélange de bonheur et de tristesse.

—Mais, en vérité, que faisons-nous donc ici ? continua lord Felton, en étendant le bras vers une sonnette d'argent qui était placée sur une table. Mon cher ange, nous sommes vraiment aujourd'hui d'une paresse inexcusable ! voilà près d'une heure que nous devrions galoper au milieu des bruyères.

— C'est vrai, mon ami, répondit Henriette; mais je ne demande pas mieux que de profiter du beau temps, si vous êtes disposé à faire un tour de promenade.

— De grand cœur !

Et lord Felton agita vivement la sonnette ; un domestique parut presque aussitôt.

— Ralph, sellez nos chevaux.

— Oui, milord.

Le domestique s'inclina et sortit.

— Et de quel côté irons-nous, Édouard ? demanda lady Felton.

— Ah ! vraiment, j'y pense, Henriette, il faut absolument rendre visite à ce brave sir William Humbers.

— A sir William Humbers ? reprit lady Felton, avec une intonation pleine de surprise et de contrariété.

— Oui, sans doute, mon ange ; tu sais bien que voilà plus de huit jours que nous devons

l'aller voir dans son château. Jusqu'à présent, nous avons toujours remis ce petit voyage, car les routes étaient bien mauvaises à cause des pluies; mais actuellement nous n'aurions plus d'excuse, et cet excellent William pourrait trouver que nous le négligeons un peu. Allons, Henriette, du courage! nous aurons bientôt franchi cinq ou six milles, grâce aux bonnes jambes de nos chevaux, qui depuis hier doivent mourir d'ennui et d'oisiveté dans leur écurie. Comme sir William va jeter des cris d'admiration, lorsqu'il t'apercevra sur ta belle andalouse aux pieds de gazelle, qu'on prendrait de loin pour un oiseau qui vole avec toi dans les airs, comme dit notre poétique ami!

—Oui, beaucoup trop poétique, répliqua lady Felton, avec une inflexion étrange. Mais franchement, Édouard, je ne suis pas en train aujourd'hui d'entendre ses belles comparaisons;

et, si tu veux, nous irons ailleurs qu'au château de sir William.

— Oh! tu es cruelle pour ce pauvre garçon, mon ange, dit lord Felton en secouant la tête avec un sourire mêlé de tristesse. Je ne sais vraiment pas ce qu'il a pu te faire, mais tu ne peux le souffrir! Allons, je t'en prie, viens; nous aurions tort de remettre une visite que nous avons déjà trop différée. Oui, nous serions des ingrats. William Humbers nous aime véritablement, c'est pour être dans notre voisinage qu'il vient d'acheter le château de lord Craffort. Tu dois convenir qu'il nous accable de soins, de prévenances et de politesses?

— Il nous accable! oui, c'est le mot! répondit Henriette avec une intention marquée; depuis trois mois à peu près qu'il habite ce manoir, il ne reste pas deux jours sans venir ici. Fran-

chement, il aurait bien mieux fait de passer l'hiver à Londres; il s'ennuierait beaucoup moins, sans doute, à la cour de Saint-James, que dans cette rude et froide nature du Cumberland qui ne convient guère aux citadins.

— Mais tu ne songes donc pas, Henriette, que Londres est maintenant la plus triste ville du monde? La cour est en deuil; pas de bals, pas de fêtes. Depuis la mort de Georges III, c'est une résidence bien maussade! je ne conçois pas qu'on y puisse vivre.....

Lord Felton parlait encore, lorsque le domestique rentra et vint dire que les chevaux étaient prêts.

— Allons, décidément tu ne veux pas venir? demanda lord Felton d'une voix douce et caressante; tu ferais pourtant bien plaisir à ce cher William!

— Je n'y tiens pas le moins du monde! repartit Henriette. Édouard, puisque tu veux absolument lui faire une visite, vas-y tout seul; moi, je reste : je suis fâchée de ne pouvoir t'accompagner, mais j'ai mes raisons..... Sir William s'imaginerait qu'on ne peut demeurer vingt-quatre heures sans le voir... je veux lui prouver que je me passe très-bien de sa présence.

— Douce et charmante capricieuse, tu n'as pas toujours dit la même chose, pourtant! Autrefois tu lui rendais bien mieux justice; son absence te causait un vide!... et tu n'étais jamais plus heureuse que de causer littérature, histoire et poésie, avec ce jeune homme dont la conversation est si intéressante!

— C'est possible, Édouard; mais on se lasse de tout.

— Quoi! même de l'amitié? interrompit lord

Felton avec un accent de reproche amical. Non, décidément, tu n'es pas juste pour ce pauvre William ; tu dois avouer que c'est un peu d'ingratitude, car tu n'as pas d'ami plus dévoué, plus fidèle ! Foi de gentilhomme ! il se jetterait dans le feu pour te plaire.

— Eh bien ! mon cher Édouard, répondit-elle en souriant, il ferait là, je te jure, une grande sottise, et j'apprécierais fort mal un si chaud dévouement. Non, vois-tu, il est trop romanesque, trop complimenteur, et je ne puis souffrir les gens qui ont toujours à la bouche de grands mots sonores, de grands sentiments boursouflés comme les Amadis des Gaules et les Palmerin d'Angleterre.

— Tous ces grands sentiments, reprit lord Felton d'un air grave et solennel, je t'assure qu'ils viennent de son cœur, et non pas seule-

ment de ses lèvres : je te répète que c'est un de ces bons et loyaux gentilshommes, un de ces amis comme on en trouve si peu maintenant; toujours prêts à vous servir dans l'occasion! Ma bonne Henriette, je suis fâché de voir que tu ne l'aimes guère; mais tant pis! quoique tu me sois plus chère que tous les amis du monde, je ne me brouillerai jamais avec sir William! Non, quand même tu m'en prierais bien fort, mon ange.

— Mais, en vérité, je crois, Édouard, que tu parles sérieusement? dit Henriette en lui serrant une main dans les siennes avec effusion. Comment! tu peux croire que je veux te brouiller avec sir William Humbers, avec le fils d'un vieil ami d'enfance? Oh! Dieu m'en garde! non, non! Puisque tu interprètes si mal ma pensée, il faut que je m'exprime franchement, sans détours. Certes, je partage bien ton estime et

ton affection pour ce brave gentilhomme; je serai toujours la première à dire que c'est un cœur généreux et sincère, un ami sur lequel on peut compter; mais enfin, malgré tout son mérite, malgré tout le charme de ses entretiens, je trouve qu'il est beaucoup trop prodigue de visites, depuis quelque temps surtout... Il a tort, je pense, car s'il venait moins souvent, je le verrais sans doute avec plus de plaisir!

Lord Felton demeura quelques moments sans répondre, comme un homme plongé dans ses réflexions : son visage parut un instant se rembrunir; mais ce voile de tristesse se dissipa tout à coup, et sa physionomie redevint douce et tranquille.

— Eh bien, Henriette, dit-il avec calme, je vais partir seul... je trouverai une excuse pour toi. Avant-hier, quand sir William est venu,

tu avais un mal de tête violent, je dirai que tu es encore un peu souffrante.

— Non, pas de prétextes ! Je t'en conjure, pas d'excuses !

— Mais il faut prendre garde, Henriette, de le blesser ; depuis une semaine à peu près, il nous rencontre presque toujours dans nos promenades à cheval, et ce pauvre garçon ne peut comprendre pourquoi nous lui tenons rigueur à ce point !.. Il finirait vraiment par s'imaginer que nous avons sujet de lui en vouloir.

— Non ! pas du tout, répondit Henriette avec une certaine hésitation ; je ne lui en veux pas le moins du monde. Au surplus, Édouard, donne toutes les excuses qui te plairont ; dis ce que tu voudras, tout sera pour le mieux. Eh ! mais, j'y

pense, mon ami, il est inutile de forger un conte, j'ai pour rester au château un excellent motif. Dis à sir William que nous attendons d'un moment à l'autre notre neveu Frédéric Cléland, qui vient passer quelques jours avec nous. Tu sais bien que, s'il nous tient parole, c'est aujourd'hui ou demain au plus tard qu'il doit arriver?

— Oui, s'il nous tient parole! repartit lord Felton avec un sourire triste; mais j'ai la conviction que mon cher neveu n'a point hâte de remplir sa promesse. Voilà, depuis trois ou quatre mois, la dixième lettre qu'il nous écrit, toujours pour nous annoncer sa venue; mais il a continuellement quelques bonnes raisons pour rester à Londres, et différer son voyage. Oui, en effet, poursuivit-il en tirant de sa poche une lettre qu'il parcourut des yeux, c'est bien aujourd'hui que sir Frédéric arriverait s'il n'avait pas encore

de fort bons motifs pour nous manquer de parole comme toujours! Nous aurions tort cependant de lui en vouloir, car chacun dans ce monde a son goût, et Frédéric n'est guère sensible aux beautés sauvages et pittoresques du Cumberland. Les maisons de jeu, les clubs, les théâtres, dévorent toute sa vie!.. et le pauvre garçon s'ennuie dans ce château comme un novice dans le fond d'un cloître. Eh bien! soit! qu'il ne bouge pas de Londres, puisqu'il se trouve si parfaitement dans les vapeurs empestées du charbon de terre et des brouillards de la Tamise! Ce n'est pas au moins que je sois indifférent au plaisir de le voir! Certes, bien qu'il ne me témoigne pas toute la tendresse et les égards que je serais en droit d'exiger peut-être, après tout ce que j'ai déjà fait pour lui, je n'oublierai jamais que c'est le fils de mon frère, de ce cher et malheureux Henri Cléland que j'aimais de toute mon âme!!...

Sa voix s'affaiblit tout à coup dans les sanglots, et, penchant douloureusement la tête sur sa poitrine, il demeura silencieux et rêveur quelques instants; lady Felton lui prit la main avec une expression de tendresse ineffable.

— Henriette, Henriette! dit tout à coup lord Felton avec un soupir, puisque Dieu n'a pas voulu me donner la joie d'être père; puisqu'il me faudra descendre au tombeau sans avoir un fils pour me fermer les yeux, il faut donc regarder Frédéric comme le nôtre!.. hélas! c'est donc à lui que je dois transmettre un jour les domaines et le nom de mes ancêtres! Que la volonté du Ciel soit faite!.. mais je te le dis à toi, chère amie, oh! c'est une chose affreuse de penser que ce jeune libertin est le dernier des Felton, et que l'éclat d'une race antique et vénérée sera terni peut-être par un indigne, qui dissipera en folles orgies l'héritage de nos aïeux, et qui vendra

honteusement ce noble château avec les tombes de ses ancêtres, avec le sang généreux dont tant de fois ils l'ont arrosé !

Il y avait dans la voix de lord Felton un découragement sombre, une profonde douleur qui émut jusqu'au fond de l'âme lady Felton, et fit rouler des larmes dans ses yeux.

— Édouard, Édouard, s'écria-t-elle en le serrant dans ses bras, ne désespérons pas encore !.. la miséricorde de Dieu est bien grande, et nous exaucera peut-être !

— Hélas ! Henriette, répondit sourdement lord Felton, voilà sept ans que nous sommes unis !

— Mais nous sommes jeunes encore ! répliqua-t-elle, avec un rayon d'espoir et de bonheur

dans ses yeux remplis de larmes; nous avons encore à vivre bien des années sans doute!... Cher ami, espérons; l'espérance est bien douce au cœur! Édouard, je ne sais si je me trompe, mais j'ai comme un pressentiment qui me dit que le Ciel exaucera mes vœux! Non, l'illustre sang des Felton ne tarira point! sir Frédéric Cléland n'avilira point le nom de ses pères, il ne parlera jamais en maître dans ce château!

— Que Dieu t'entende, ô mon ange, et qu'il m'envoie la seule félicité que je désire, la seule qu'il ne m'ait pas accordée jusqu'ici! Henriette, ah! si j'avais un fils, il n'y aurait pas sur la terre un homme aussi heureux que moi!

La porte s'ouvrit :

— Milord, dit Ralph en entrant, un domestique vient d'arriver à franc étrier avec cette

lettre : elle est très-importante, à ce qu'il assure; il attend la réponse de votre seigneurie.

Et Ralph sortit, après avoir donné la lettre à lord Felton.

III.

A peine lord Felton eut-il jeté les yeux sur l'adresse, qu'il en reconnut l'écriture.

— Tiens! dit-il, en secouant la tête avec une expression de chagrin, qu'il s'efforçait de cacher sous un sourire, cette lettre est de sir Frédéric

Cléland! Eh bien, que te disais-je, Henriette? le voilà, j'en suis sûr, qui s'excuse de ne pouvoir venir; je gage qu'il prétexte encore quelque affaire de la plus haute importance qui le retient à Londres!

En parlant ainsi, lord Felton avait décacheté la lettre.

— C'est vraiment singulier! ajouta lady Felton, avec assez d'indifférence, cet original de Frédéric est toujours affairé comme un ministre d'état; on dirait qu'il n'a pas une minute à perdre, et Dieu sait, hélas! ce qu'il fait de son temps, ce pauvre garçon! Mais en vérité, Édouard, est-ce que tu peux déchiffrer sa lettre? elle me paraît horriblement griffonnée : ce doit être un hiéroglyphe?... Pour se donner plus d'importance encore, il a plié sa lettre de travers...

En effet, lord Felton n'avait réussi que bien

difficilement à débrouiller l'écriture presque inintelligible de son neveu ; mais, tout à coup, il laissa échapper une exclamation de frayeur et de saisissement.

— Mon Dieu ! lui serait-il arrivé quelque chose? demanda lady Felton, d'un accent ému.

— Je le calomniais ; il vient, ce pauvre Frédéric ! répondit lord Felton avec tristesse ; mais son exactitude à nous tenir parole ne lui a guère porté bonheur : sa voiture a versé à deux milles d'ici, en descendant une pente rapide.

— Est-ce qu'il est blessé? interrompit vivement Henriette. Mais où est-il ? d'où nous vient cette lettre ?

— Voici ce qu'il m'écrit, continua lord Felton ; et, d'une voix très-agitée, il se mit à lire :

« Mon cher oncle, il y a bien longtemps que « je vous promettais de venir, et je vous jure « que c'était le plus ardent de mes vœux ; mais « depuis deux ou trois mois, des affaires extrê- « mement graves m'enchaînaient à Londres. En- « fin j'avais pu me soustraire à tous les tracas de « la ville, et je volais vers vous, tout plein de « joie, dans une fort mauvaise voiture; je crois « pouvoir dire cela sans la calomnier. Après « avoir manqué de verser je ne sais combien « de fois, j'arrivais pourtant; j'apercevais déjà « les tourelles de votre antique manoir dans les « brumes de l'horizon, quand tout à coup voilà « mes chevaux qui s'emportent, absolument « comme ceux du malheureux Hippolyte : ils ne « reconnaissent plus ni le frein, ni la voix, ni « la route, et jettent mon pauvre équipage au « milieu d'un amas de rochers et de troncs « d'arbres, tout justement sur le bord d'un « charmant précipice, qui doit avoir au moins

« cent pieds de profondeur. Ma foi ! je recom-
« mandais déjà mon âme, si j'en ai une, à mon
« ange gardien, si j'ai l'honneur d'en avoir un...
« j'ai bien fait, j'imagine ; car, au lieu de me
« tuer, comme j'aurais dû le faire cinq ou six
« cents fois, j'en suis quitte pour une bosse à
« la tête, différentes contusions plus ou moins
« bleues, et une foulure au bras gauche, qui
« n'est pas des plus divertissantes. Le pis de
« l'affaire, c'est que mon postillon était presque
« aussi en état de remonter à cheval qu'une
« momie d'Égypte : il n'y avait personne sur la
« route ; mon char était brisé en je ne sais
« combien de morceaux, toujours comme ce-
« lui du malheureux fils de Thésée, et j'avais
« encore plusieurs milles à faire avant d'arriver
« au château. Par bonheur, je suis parvenu à
« me traîner jusqu'à une mauvaise petite ca-
« bane de bûcheron, et j'ai très-bien fait de ga-
« gner ce gîte, car presque en entrant, mes

« genoux ont ployé sous moi, et j'ai perdu con-
« naissance. Enfin, depuis une heure à peu près
« je me sens beaucoup mieux; mon bras et
« mes côtes me font moins souffrir; je n'ai pas
« le crâne en trop mauvais état, comme j'en
« avais peur; et je vous envoie mon domestique
« pour vous donner le bulletin officiel de ma
« santé, en attendant que j'aie le bonheur de
« vous embrasser, si vous avez la bonté de m'en-
« voyer une voiture, car la mienne est dans une
« situation déplorable.

« Si vous saviez combien j'ai hâte de vous re-
« voir, mon excellent oncle! et vous, chère et
« belle tante, aux pieds de laquelle je me pro-
« sterne avec adoration! »

— Le drôle de corps! dit avec un sourire lady Felton; sa fâcheuse catastrophe ne l'em-

pèche pas de faire de jolies phrases. Heureusement qu'il amplifie avec une facilité merveilleuse !... c'est ce qui me rassure un peu ; autrement je pourrais être inquiète. Mais que vas-tu faire, Édouard? il me semble que tu ferais bien d'aller chercher toi-même Frédéric? Tu peux remettre à demain la visite que tu voulais faire aujourd'hui à sir William.

— Oui, sans doute ! le neveu passe avant l'ami ; Frédéric avant sir William !... Mais, sur mon âme, c'est une chose bien singulière ; toutes ces mésaventures-là n'arrivent qu'à ce pauvre Cléland : il manque de se tuer tous les jours, je ne sais combien de fois par heure ! Allons, adieu, ma bonne Henriette, continua-t-il en l'embrassant avec tendresse.

— Ne sois pas long, dit-elle d'une voix caressante ; tu sais combien je suis triste quand tu n'es pas auprès de moi !

Lord Felton appela Ralph, et lui donna l'ordre de préparer tout de suite une voiture; puis, quand l'équipage fut prêt, lord Felton le suivit à cheval et sortit du château, accompagné du domestique que Cléland avait envoyé pour indiquer la route.

Lady Felton était seule depuis quelques instants. Assise près du balcon d'où l'on apercevait la pleine mer, elle paraissait plongée en des réflexions mélancoliques, et sa physionomie inquiète révélait une préoccupation profonde. Tout à coup elle tira de son sein un papier en forme de lettre, qui paraissait avoir été froissé violemment : elle l'ouvrit, et, quand elle y jeta les yeux, son front parut s'envelopper d'un nuage de tristesse encore plus sombre : elle soupira douloureusement en secouant la tête avec une singulière expression d'amertume; puis, joignant les mains, elle fit un geste d'impatience

et haussa les épaules, sans détacher ses regards de la mystérieuse lettre, qui paraissait l'absorber si profondément.

Mais soudain elle tressaillit, en lisant quelques mots sans doute qui devaient produire sur elle une impression vive et pénible; et, froissant la lettre dans ses mains avec une espèce d'indignation convulsive, elle la jeta toute chiffonnée dans le feu, qui la dévora en un instant.

Le papier mince et noir comme un crêpe s'envolait, parsemé d'étincelles, dans la haute cheminée où bourdonnait le vent, quand la porte du salon s'ouvrit avec beaucoup de vivacité, et une jeune personne, d'une beauté merveilleuse, mais la figure altérée et pâle, entra précipitamment et courut vers lady Felton.

IV.

Cette jeune personne se nommait Nelly ; elle commençait à peine sa dix-huitième année. Sa mère, que lady Felton avait comblée de bienfaits, était morte depuis deux ans, après avoir confié Nelly aux soins généreux de la belle et

jeune comtesse. Lady Felton aimait Nelly comme une sœur ; elle l'avait depuis longtemps attachée à sa personne, non comme une servante, dont il faut payer les services mercenaires, mais comme une amie douce et fidèle, qu'on récompense à force de tendresse et d'affection. Nelly avait toujours témoigné beaucoup de reconnaissance à sa noble bienfaitrice, elle l'avait servie longtemps avec bonheur et dévouement; pour tous les trésors du monde elle n'aurait pas voulu causer la plus légère peine à une femme si bienveillante et si bonne, qu'elle devait regarder comme une mère. Lady Felton se promettait bien de la rendre heureuse, et de l'unir un jour à quelque riche fermier des environs; mais, par malheur, miss Nelly avait des idées ambitieuses qui ne s'accordaient guère avec l'obscurité de sa naissance et l'humilité de sa fortune : son imagination ardente, exaltée, romanesque, l'égarait continuellement en des rêves fastueux

qui, selon toute apparence, ne devaient jamais tenir leurs brillantes promesses, et ne pouvaient que la conduire au malheur, de déceptions en déceptions. Depuis un an surtout, ses désirs de grandeur et de richesse étaient plus que jamais immodérés; elle se croyait, par moment, la sœur et l'égale de lady Felton, comtesse de Trévor; et, se trouvant aussi belle et plus jeune, sentant bouillonner dans son cœur l'orgueil et l'ambition, elle ne désespérait pas d'être un jour marquise ou duchesse, et d'avoir, elle aussi, un château féodal à donjons, à tourelles, avec des armoiries de pierre aux façades, et des écussons peints sur toutes les portes, comme dans le vieux manoir des Felton.

Cette jeune fille, malgré la fougue de son imagination brûlante, n'eût peut-être jamais rêvé de pareilles chimères, si, pour son malheur, elle n'eût fait la connaissance de sir Frédéric

Cléland, qui venait passer de temps à autre une semaine ou deux au château de son oncle. Mais ce brillant libertin, qui joignait une malice diabolique aux désirs effrénés de Lovelace, n'avait pas tardé à s'apercevoir que miss Nelly était charmante, sensible et crédule, et qu'il n'aurait pas grande peine à l'entraîner dans tous les piéges qu'il voudrait lui tendre. Il commença donc par exciter encore cette ardeur étrange qui dévorait la pauvre Nelly; il la fascina comme le serpent qui tenta Ève, par le magnétisme du regard et la puissance enivrante des flatteries, qui, depuis le commencement du monde, exercent le plus merveilleux empire sur la nature faible et orgueilleuse des femmes : trente fois par jour il lui répétait, d'une voix douce et miellense, qu'elle était jolie et spirituelle, qu'elle était faite pour briller parmi les grandes dames de la cour, et non pour rester ensevelie, jeune, belle et rayonnante,

dans un sombre manoir, comme l'or pur au fond des mines. Pour donner plus de force à ses paroles captieuses, il prêtait à la pauvre enfant tous ces livres passionnés et perfides où se cache une vipère sous chaque touffe d'herbe, et du poison dans chaque fleur. Miss Nelly s'était plongée avec ivresse dans ces lectures fatales qui, chaque jour, corrompaient sa candeur et son innocence, et l'enveloppaient dans un réseau inextricable de sophismes et de morale dangereuse. Quelques semaines avaient suffi pour égarer complétement l'esprit naïf de cette jeune fille qui, pleine d'une flamme inconnue et d'un inconcevable besoin d'aimer, s'était prise d'une passion folle pour Frédéric, auquel, dans son délire, elle n'avait pas eu la force de résister. Mais, à peine victorieux, Cléland, qui ne se piquait pas de fidélité ni de constance, n'avait rien eu de plus pressé que de fuir sa conquête : il était revenu à Londres; et depuis miss Nelly, il

avait changé presque tous les jours de maîtresse.

La malheureuse jeune fille était bien loin encore de croire à l'ingratitude de son amant; elle l'attendait avec une fiévreuse impatience, et pensait tout naturellement que si Frédéric ne restait pas toujours au château de son oncle, c'était seulement dans la crainte de la compromettre, et d'éveiller les soupçons de la comtesse qui semblait déjà se douter de quelque chose. Nelly écrivait souvent à sir Frédéric, qui ne répondait guère à toutes ces lettres pleines d'une passion brûlante et insensée; depuis quelque temps surtout, les réponses de Cléland devenaient si rares, que miss Nelly, en proie à une vague tristesse, agitée de craintes indéfinissables, semblait avoir changé de caractère, et répondait souvent avec une certaine aigreur à sa maîtresse toujours bonne et charmante pour elle.

Lady Felton n'avait su d'abord à quelle raison attribuer un pareil changement; mais, ayant trouvé un jour dans la chambre de miss Nelly une lettre adressée à Cléland, et que celle-ci avait oubliée sur une table, la comtesse, éclairée d'une idée subite, avait compris que l'absence prolongée de Frédéric pouvait bien être la cause du chagrin de Nelly; mais, très-loin de soupçonner toute la vérité, elle n'avait pas ouvert cette lettre, et n'avait pas cru devoir en parler encore à la jeune fille.

Lady Felton, étonnée de la pâleur répandue sur tous les traits de Nelly et de sa brusque apparition, lui demanda d'une voix émue ce qui la troublait ainsi.

Nelly était si profondément agitée, qu'elle resta un moment sans pouvoir répondre.

— Eh bien! ma chère petite, qu'avez-vous?

reprit lady Felton avec intérêt. Expliquez-vous, allons!

— Oh! mon Dieu, qu'est-ce que j'apprends! bégaya Nelly d'une voix tremblante, on dit que sir Frédéric est mortellement blessé!

Et ses genoux étaient si faibles, qu'elle faillit tomber, et fut obligée de s'asseoir.

— Rassurez-vous, Nelly, ce n'est qu'une légère blessure, répondit Henriette avec un air de surprise et de mécontentement qu'elle cherchait néanmoins à dissimuler. Mais, je vous en conjure, dites-moi, qu'avez-vous donc? Comme vous êtes pâle, effarée!

— Ah! madame, c'est bien naturel! balbutia Nelly en pâlissant encore davantage; ce domestique avait un air si morne, si lugubre! Imagniez-vous, madame, qu'il est arrivé à bride

abattue, tout haletant, tout couvert de poussière! j'ai reconnu Frank, le domestique de sir Frédéric!... J'ai cru qu'il était mort, ce pauvre jeune homme!

— L'accident qui vient d'arriver est fâcheux, sans doute, répliqua lady Felton en appuyant sur les mots; mais je vous répète qu'il n'y a rien de grave, et que vous êtes trop prompte à vous alarmer. Vous portez donc un bien vif intérêt à sir Frédéric?...

— Ah! madame, murmura Nelly, dont les joues décolorées se couvrirent tout à coup d'un brillant incarnat, c'est un gentilhomme si galant, si beau, si aimable!...

— Oui, beaucoup trop peut-être, Nelly! interrompit sévèrement lady Felton. Je désirerais fort, quand il nous rend visite, qu'il s'occupât moins de vous, et vous de lui...

Nelly ne put s'empêcher de tressaillir.

— Mon Dieu, de quel air vous me dites cela, madame! balbutia-t-elle. En vérité, je ne sais pas ce que j'ai pu faire de mal ; vous me feriez croire que j'ai dit quelque chose d'inconvenant! Il me semble pourtant qu'on n'est pas coupable de s'intéresser au malheur d'un jeune et beau gentilhomme qui vient de se blesser si cruellement! Ah! mon Dieu! mon Dieu! continua-t-elle avec un frisson dans la voix, s'il était défiguré!... lui si noble, si bien fait, si élégant!... Quel dommage s'il demeurait estropié comme lord Byron!...

— Écoutez, Nelly, interrompit d'un ton solennel lady Felton; il faut que je vous parle avec franchise, avec tendresse, comme si vous étiez ma sœur. Approchez-vous, mon enfant, là, plus près... Personne ne peut nous entendre; je veux vous dire tout ce que j'ai sur le cœur,

j'ai quelques années de plus que vous, et, bien que je ne sois pas encore très-vieille, je crois avoir une expérience que vous n'avez pas; je suis mariée; je connais le monde : je serais coupable de ne pas vous arrêter sur le bord d'un abîme, où, sans moi peut-être, vous tomberiez bientôt!... Vous savez, Nelly, combien je vous aime! depuis plusieurs années que vous êtes près de moi, je crois vous avoir toujours considérée comme une amie, une compagne, et non comme une personne que j'aurais prise à mon service!... Vous ne direz pas le contraire, Nelly?

— Oh! non, madame, s'écria Nelly avec attendrissement. Je sais que vous m'avez toujours comblée de bienfaits; jusqu'à mon dernier soupir, je vous en garderai une éternelle et profonde reconnaissance!... mais enfin, madame. je ne sais pas ce qui a pu vous déplaire dans ma conduite; je ne crois pas avoir mérité de re-

proches!... il me semble que je n'ai rien fait pour me rendre indigne de vos bontés!

— Non, mon enfant, je ne vous accuse pas d'ingratitude, répondit la comtesse d'une voix pleine de bienveillance ; je ne serais pas raisonnable de me plaindre; vous avez toujours paru très-attachée à moi : c'est pour cela que je vous aime, et que je m'intéresse à vous si profondément! Nelly, vous savez, je présume, que sir Frédéric va passer quelques jours avec nous: c'est un spirituel et beau gentilhomme, comme vous disiez tout à l'heure vous-même ; certes, les avantages frivoles de la figure et du mérite extérieur ne lui manquent pas, au contraire!... J'avoue qu'il est difficile de voir un jeune homme plus aimable et plus séduisant, lorsqu'il veut s'en donner la peine ; mais je dois vous prévenir aussi que c'est un homme dangereux, un homme que vous seriez folle de croire, et que vous aurez bien raison de fuir!

Nelly sentait son cœur battre avec violence dans sa poitrine ; elle balbutiait ; elle baissait les yeux : sa physionomie, tous ses gestes, tous ses regards, révélaient un grand trouble intérieur.

Enfin elle comprit que demeurer si longtemps sans répondre, muette et confuse, c'était presque s'avouer coupable ; elle rassembla donc ce qu'elle avait de force et d'empire sur elle-même ; et, d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir en la trempant d'amertume, elle dit :

— Je ne vous comprends pas, madame, en vérité... et ce discours...

— Oh ! vous me comprenez très-bien ! interrompit lady Felton avec une intention marquée ; je vous prie seulement d'être franche. Ma chère Nelly, quoique fort jeune encore, vous n'avez pas néanmoins toute la simplicité, toute l'ignorance enfantine qu'on pourrait vous croire au

premier coup d'œil; depuis un an surtout, malgré mes conseils et ma défense, vous avez cherché, dans la bibliothèque du château, des livres qui vous ont troublé un peu l'imagination!... Sir Frédéric Cléland a contribué aussi, j'en ai peur, à développer en vous, avec toutes ses flatteries perfides, des idées romanesques et folles qui me font beaucoup de peine! Vous avez toujours été un peu coquette....

— Madame... interrompit vivement Nelly, comme vous me parlez aujourd'hui!

— Oui, mon enfant, je vous parle sans détour; ce n'est pas un reproche amer que je vous adresse. Si l'expression de coquette vous offense, je vous dirai tout simplement que vous aimez à paraître belle et qu'on s'occupe de vous, qu'on vous fasse la cour...

La jeune fille laissa échapper un sanglot.

— Allons, ne pleurez pas, Nelly, reprit lady Felton en la baisant au front, avec une tendresse indéfinissable; songez que, si je vous tiens un pareil langage, c'est parce que je vous aime!... je vous parle comme ferait votre mère, si elle pouvait encore vous aider de ses conseils. Sachez donc, Nelly, que ce jeune homme, auquel vous accordez si complaisamment toutes les perfections humaines, est, je suis fâchée de le dire, un homme sans mœurs, sans principes, qui ne se ferait pas le moindre scrupule de séduire, de tromper, de corrompre une jeune fille innocente et simple, qu'il entraînerait au déshonneur et qu'il ne peut épouser!

— Mais encore une fois, madame, pourquoi me parlez-vous de la sorte? demanda Nelly avec une certaine confusion.

— Parce que je vous aime, ma pauvre fille!

répondit la comtesse avec une douloureuse énergie ; parce que je serais au désespoir, Nelly, de voir ce libertin heureux et triomphant, et que je me reprocherais avec amertume de ne vous avoir pas signalé le danger. Vous êtes jeune, belle, aimante, et vous ne savez pas encore tout ce que le cœur d'un homme peut contenir de fourbe, de corruption et d'infamie !... Ce qui vous semble peut-être une passion véritable et profonde, un amour sincère et dévoué, tout cela n'est que mensonge, hypocrisie !... c'est un caprice honteux et cruel, qui prend les traits et le nom de l'amour ; c'est un piége atroce tendu sous vos pas !... Oh ! défiez-vous de Frédéric, Nelly ! défiez-vous de ce jeune homme aux paroles mielleuses et dorées : son désir est brûlant comme le feu, son cœur est froid comme un serpent ! Rappelez-vous, Nelly, votre mère, cette excellente et pieuse femme qui est dans le ciel !... Quand elle vous confia toute jeune à mes

soins, elle me conjura de veiller sur vous comme une mère, avec sollicitude et tendresse: eh bien! elle n'est plus maintenant, mais je tiendrai jusqu'au bout ma parole; je ne me lasserai pas de vous montrer les embûches perfides qui vous entourent. Oh! Nelly, de grâce! ne soyez point rebelle à mes avis, à mes prières! Sir Frédéric va rôder encore autour de vous, comme le lion de l'Évangile qui cherche une proie à dévorer!... eh bien! il faut que vous me promettiez solennellement d'éviter sa présence quand je ne serai pas entre vous deux. Je vous supplie de le fuir, ou d'opposer au moins à toutes ses galanteries menteuses et hypocrites une froideur sévère, une dignité calme, qui le découragera bientôt et vous délivrera de ses poursuites. Me le promettez-vous?

Nelly se mordait les lèvres avec un dépit concentré; elle avait les yeux gonflés de larmes, la

poitrine pleine de sanglots, mais elle faisait tout son posible pour les comprimer.

— Me promettez-vous ce que je vous demande? répéta lady Felton, en lui prenant la main avec affection.

— Je n'oublierai jamais que je suis faite pour vous obéir, madame, répliqua Nelly, avec une intonation sèche et rancunière; j'obéirai, puisque vous l'exigez, mais il est bien cruel de répondre aux politesses d'un gentilhomme par des injures et des paroles grossières, qu'il était si loin d'avoir méritées!

— Vous ne m'avez pas comprise du tout, Nelly, ou plutôt vous ne voulez pas me comprendre : je ne vous dis pas qu'il faille répondre par des grossièretés; c'est un conseil que je ne vous donnerai jamais, Dieu m'en garde! Mais quand une femme veut qu'on la respecte,

quand elle ne veut pas enhardir les témérités folles d'un sexe qui n'est fort que par la faiblesse du nôtre, elle doit avoir une froide et noble contenance, qui l'affranchit bientôt des importunités audacieuses. Il est de ces réponses fermes et dignes, de ces regards sans colère, qui valent souvent beaucoup mieux que les paroles amères et brutales, pour déconcerter un libertin. Nelly, pénétrez-vous bien de cette vérité : c'est qu'une femme qui souffre un propos de galanterie engage un homme à lui faire la cour.

Elle parlait encore, lorsqu'un domestique annonça la visite du colonel William Humbers.

Lady Felton ne put retenir un geste de surprise : elle fut au moment de dire qu'elle ne pouvait recevoir personne ; mais un refus pareil aurait pu sembler si extraordinaire à miss Nelly, qui peut-être en eût cherché et deviné la cause, que lady Felton crut devoir se contraindre, et

consentir à voir le colonel. Néanmoins elle ne put complétement réussir à cacher son embarras, et Nelly, douée d'une singulière pénétration, remarqua le changement visible qui venait de s'opérer dans la physionomie de la comtesse.

Sir William Humbers entra dans le salon. Sa contenance était gênée; il salua lady Felton avec un trouble qui ne put échapper aux regards scrutateurs de Nelly.

Lady Felton avait répondu, par une inclination froidement polie, au salut embarrassé du colonel ; elle lui fit signe, avec la main, de prendre un fauteuil ; et, quelque temps, ils restèrent l'un et l'autre silencieux et immobiles, comme ne sachant par où commencer l'entretien.

— Toujours lui ! toujours lui ! pensa la jeune fille, en se levant pour sortir.

Un éclair de joie indéfinissable passa rapide-

ment dans ses yeux bleus, et les fit rayonner comme une flamme; puis un sourire étrange et sardonique effleura ses lèvres minces : elle regarda tour à tour sir William Humbers et lady Felton, et sortit précipitamment de la chambre, sans avoir l'air d'entendre la voix de sa maîtresse, qui la priait de ne pas s'éloigner.

Le colonel Humbers, que la présence de Nelly contrariait sans doute, la vit sortir avec une expression de joie douloureuse, qu'il cherchait à dissimuler.

Le silence régna quelques instants encore entre sir William et lady Felton.

V.

Le colonel Humbers avait trente ans à peu près. Il était impossible de voir une physionomie plus intéressante que la sienne; ses cheveux noirs et bouclés, ses moustaches noires,

faisaient ressortir encore la pâleur de son visage, dont la fatigue et l'altération révélaient une profonde souffrance intérieure, plutôt morale que physique : une tristesse incroyable était répandue dans tous ses traits ; son beau profil était pur comme celui d'Antinoüs : seulement il y avait dans sa figure, noble et correcte, une expression de mélancolie douce, qu'on ne trouve jamais dans les statues grecques, et qui semble exclusivement appartenir à nos âges modernes.

Le colonel Humbers était membre de la chambre des Communes ; mais la discussion des affaires politiques intéressait fort peu son imagination poétique et vive : depuis sa première jeunesse, il avait toujours vécu dans un monde à part, tout d'illusions et d'idéalités ; il ne voulait pas voir la société telle qu'ell est faite ; il croyait les hommes meilleurs, et n'aurait

soupçonné jamais le mal et l'hypocrisie dans les autres.

Néanmoins, avec toutes les conditions du bonheur, avec une belle fortune, un grand nom et des titres, il n'était pas heureux. Doué d'une sensibilité exquise, d'un cœur chaleureux, d'un esprit ardent et romanesque, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans il n'avait jamais rencontré dans le monde cette forme idéale que tout jeune homme entrevoit dans ses rêves de feu. Toutes ces femmes éblouissantes le soir, aux clartés des bougies, dans la splendeur des fêtes, il ne pouvait les aimer; il les regardait à peine, et répondait avec indifférence à leurs paroles enivrantes, à leurs sourires doux et brûlants. C'est qu'il n'étoit point capable de ressentir une passion banale, un de ces vulgaires amours qui naissent et meurent un même soir. Sir William Humbers était d'une plus noble trempe; il ne pouvait ai-

mer qu'une seule femme au monde, et quand il aimait une fois, c'était pour la vie.

Il connaissait depuis bien des années lady Felton : un attrait presque invincible l'avait tout d'abord entraîné près de cette femme douce et charmante, qu'il voulait aimer comme une sœur; car sir William avait trop de pureté dans l'âme pour songer à détourner de ses devoirs une femme chaste et vertueuse, la femme de son meilleur ami. Mais, n'écoutant point la voix de la prudence qui lui conseillait de fuir le danger, il s'était cru fort et invincible ; il s'était chaque jour abreuvé du poison dévorant qu'il puisait dans les paroles innocentes, dans les regards de cette jeune femme, qui, n'ayant aucune défiance, recherchait l'intimité du colonel Humbers.

Sir William avait passé longtemps une partie de l'année au château de lord Felton, qui

l'accueillait avec une hospitalité fraternelle; mais, craignant que ces longs séjours ne fussent mal interprétés par la calomnie, le colonel crut plus sage d'acheter un domaine dans le Cumberland, à quelque distance du château de lord Felton. Celui-ci fut enchanté d'un pareil voisinage; il ne songeait plus au tourbillon de Londres et des affaires politiques; il avait près de lui tout ce qu'il aimait, une femme adorable et belle, un ami loyal et dévoué; et, depuis ce temps-là, il sentait moins douloureusement le chagrin de n'avoir point d'enfant.

Cependant lady Felton, qui recevait chaque jour une visite de sir William, n'avait point tardé à s'apercevoir qu'un sentiment plus vif que l'amitié attirait sans doute près d'elle sir William Humbers : elle s'en était même épouvantée; mais comme jusqu'ici les paroles et les manières du colonel ne s'étaient pas écar-

tées des limites d'une courtoisie galante, elle avait pensé que cet homme généreux et fier aurait toujours assez d'empire sur lui-même pour triompher d'une passion coupable et la contenir au fond de son cœur. Sir William Humbers savait cru la même chose, mais il présumait trop de ses forces ; voyant chaque jour lady Felton, demeurant des heures entières auprès d'elle, son amour avait fini par se changer en délire ; il avait parlé : une fois même, ses mains brûlantes avaient serré les mains de la comtesse. Elle ne pouvait donc plus se faire illusion ; elle ne pouvait plus fermer les yeux ; il fallait bien voir que sir William était passionnément épris d'elle, et que cet amour était une flamme qui ne s'éteindrait jamais peut-être. Elle avait pris la ferme résolution de ne plus recevoir le colonel Humbers en l'absence de lord Felton ; mais il fallait, pour atteindre ce but avec adresse, des précautions et du temps : elle voulait que sir

William sentit lui-même la nécessité de fuir, et quittât le Cumberland sous un prétexte plausible.

Sir William avait compris tout de suite qu'il aimait sans espoir, qu'il aimait une femme incorruptible et vertueuse, qui mourrait mille fois plutôt que de manquer à ses devoirs; il s'était dit amèrement qu'il était un infâme, qu'il n'avait plus qu'à se faire sauter le crâne, qu'une mort prompte pouvait seule le sauver du crime ou du malheur!... car, cette idée affreuse, que lady Felton ne serait jamais à lui, le torturait douloureusement, et le jetait, par intervalles, dans un état voisin de la folie; mais au moment de se briser la tête d'un coup de pistolet, un rayon d'espérance lui traversait subitement le cœur, et paralysait son doigt sur la détente.

Maintes fois, dans ses brûlantes insomnies,

il avait jeté sur le papier tout ce qu'il avait dans l'âme de souffrance et d'amour ; il avait écrit plusieurs lettres à lady Felton, qui le suppliait toujours avec larmes d'étouffer un sentiment fatal qui ne pouvait que les désespérer tous les deux : la veille même encore, il avait envoyé à la comtesse une lettre plus folle et plus délirante que toutes les autres. Lady Felton ne pouvait s'empêcher de le plaindre, car elle sentait bien qu'elle était aimée, que ce noble jeune homme n'avait jamais éprouvé d'autre amour, et qu'il serait malheureux toute sa vie ; mais que faire?... Elle était la femme d'un autre ; elle n'aimait pas sir William Humbers, puisqu'elle aimait son mari ; et, bien qu'elle ne pût vaincre entièrement dans son cœur un certain orgueil, une joie secrète d'inspirer tant d'amour à ce beau jeune homme si fier, si généreux, si tendre, elle eût donné beaucoup pour ne l'avoir jamais connu.

Enfin lady Felton lui adressa la parole :

— Sir William, dit-elle avec froideur, je présume que vous êtes venu pour voir lord Felton?... Il n'est pas au château maintenant.

— Je le savais, milady, répond sir William d'une voix pleine de tristesse; je viens de le rencontrer tout à l'heure à quelque distance du château. Il m'a dit l'accident fâcheux dont sir Frédéric a manqué d'être victime ; j'ai chargé milord d'exprimer à Cléland tous mes regrets de ne pouvoir lui serrer la main avant de partir, car je reçois l'ordre de m'embarquer immédiatement pour l'Irlande, où de nouvelles séditions viennent d'éclater. Tout me fait croire que mon absence sera bien longue, et je ne voulais pas m'éloigner sans vous dire adieu !...

— Et moi, sir William, dit la comtesse avec une inflexion mélancolique, je voudrais

pouvoir vous remercier de cette marque d'attention, et vous dire que votre départ est douloureux au cœur de vos amis!... mais je ne vous dirais pas ce que je pense... et je sais mal cacher ce que j'ai dans l'âme! Sir William, loin de regretter votre absence, je désire qu'elle soit longue, bien longue! car elle est devenue desormais nécessaire...

Il y avait dans l'accent de lady Felton une expression compatissante qui tempérait la sévérité de son langage : on voyait bien qu'elle était profondément émue.

— Ah! milady, s'écria vivement sir William, aurez-vous le courage de me laisser partir sans me pardonner? N'emporterai-je pas au moins l'espérance que vous oublierez ma folle audace et mon crime?...

— Ce pardon, sir William, je vous l'accorde

du meilleur de mon âme!... puisse votre conscience vous pardonner aussi! Vous m'avez offensée cruellement, sans doute, mais ce n'est pas à moi pourtant que vous avez fait le plus mortel outrage!... Lord Felton avait mis toute sa confiance en vous; il vous regardait comme un frère, comme le plus fidèle de ses amis, et ce double titre, vénérable et sacré, ne vous a pas retenu... Vous n'avez pas respecté sa femme!...

— Ah! milady, répond-il avec un soupir arraché du fond de ses entrailles, c'est vrai, je suis bien coupable! j'ai honte de moi-même!... Allez, je me suis fait plus de reproches que vous ne m'en pourriez faire; mais c'est une fatalité! c'est un amour profond, invincible!... Hélas! si vous saviez combien de temps j'ai comprimé dans mon cœur cette passion funeste!... J'ai fui d'abord, j'ai voyagé!... Dieu me pardonne, j'aurais voulu vous oublier tout à fait! J'avais

juré de mourir avant de laisser échapper ce noir secret de mes lèvres, mais il en est sorti malgré moi!... j'étais fou, j'avais le délire! Oh! si vous pouviez comprendre ce que c'est que l'amour d'un jeune homme, ce premier amour dévorant et fatal qui s'empare de l'âme comme d'une proie, et ne veut plus s'en dessaisir! Alors, alors, milady, comment résister! à quoi servent la force et le courage! L'homme fort devient faible!..... un cœur loyal devient infâme!..... la poitrine est si pleine qu'il faut bien un jour qu'elle se brise et que tout se dévoile! Oh! je vous le répète, j'ai fait tout ce que j'ai pu, milady, pour étouffer cet amour et l'arracher à deux mains de ce pauvre cœur, mais c'est impossible!... j'avais beau me dire que j'étais un insensé, un misérable, et que vous étiez un ange, rien n'y faisait! Combien de fois, grand Dieu! ne fus-je pas au moment de tomber aux genoux de lord Felton, de lui révéler mon

coupable amour, de lui dire que j'étais un malheureux, un ami perfide et lâche!...

— Gardez-vous en bien, sir William! interrompit lady Felton avec une vivacité pleine d'effroi; une pareille action serait celle d'un homme en démence!... Il importe, au contraire, que mon mari ne soupçonne jamais la trahison d'un ami qu'il a toujours regardé comme sûr et fidèle! Tout s'est passé entre nous, sir William!... personne heureusement n'est dans la confidence, et je vous jure que je n'y mettrai personne. Cette lettre si pleine d'extravagances, que vous avez encore eu l'audace de m'écrire hier, je l'ai anéantie; ne craignez donc pas qu'elle puisse un jour parler contre vous! Je crois les avoir brûlées toutes : si je ne l'avais pas fait encore, je vous promets de les détruire. Mais vous, sir William, promettez-moi de revenir à la raison; promettez-moi de renoncer à

des chimères, à des idées folles qui tôt ou tard feraient votre malheur et le mien peut-être. Oh! je vous en conjure, ne voyez plus en moi qu'une amie, qu'une sœur, qui aura toujours pour vous beaucoup d'estime et d'affection, mais rien de plus, sir William!

— Rien de plus! répéta sourdement le colonel Humbers; ah! que ce mot est cruel! Ainsi donc, plus d'espoir! il faut qu'elle meure, cette pensée douce et consolante qui seule, me faisait vivre!... Cet amour de flamme qui, depuis tant d'années, fait partie de mon être et brûle avec le sang dans mes veines, il faut donc que je l'ensevelisse dans mon cœur comme dans un tombeau, comme un ami cher et précieux qu'on met de ses propres mains dans les plis du linceul! Ah! milady, milady, continua-t-il avec des sanglots dans la voix, vous avez brisé mon âme, vous m'avez interdit le bonheur à tout jamais!

Lady Felton ne put se défendre d'une compassion profonde à la vue de cette grande douleur, de ce morne désespoir dont elle était la cause involontaire.

— Quoi! sir William, dit-elle après un instant de silence, est-il possible qu'un homme, un homme de cœur et d'esprit comme vous, ait aussi peu de courage?... Quoi! parce qu'une malheureuse pensée d'amour s'est emparée de vous, sir William, vous êtes faible et désarmé comme un enfant, comme un novice écolier sans expérience, qui se croit amoureux pour la vie et ne songe pas même à lutter contre un fantôme, contre une chimère! Oh! je ne vous le cache pas, sir William, je plains votre démence!... elle m'afflige, bien que je n'aie pas de reproches à me faire; car enfin, soyez franc, vous n'avez jamais pu croire, n'est-ce pas, que j'encourageais des sentiments aux-

quels il m'était impossible de répondre? Je vous ai toujours montré de l'attachement; j'eus longtemps du plaisir à vous voir !... votre conversation m'était fort agréable : j'étais heureuse auprès d'un gentilhomme instruit et distingué, plein de noblesse et de grandeur d'âme, quoique malheureusement un peu trop romanesque; je croyais pouvoir compter sur votre amitié, bonne et loyale, comme vous sur la mienne, mais je serais désespérée que jamais vous eussiez pu croire que j'avais pour vous autre chose qu'une affection fraternelle et pure!

— Non, milady, je n'ai rien cru! dit impétueusement sir William; je vous répète que vous êtes un ange entre toutes les femmes!... mais hélas! si vous saviez, quand on aime, si vous saviez comme il est facile de se faire illusion! Vous étiez si bonne et si charmante, si pleine de bienveillance et de pitié! Oui, je l'avoue,

malheureux que je suis! un instant j'ai pu croire...

— Moi, que je vous aimais?... interrompit douloureusement lady Felton. Mais vous ne croyez donc pas à l'amitié? vous jugez de nos cœurs par les vôtres? Ah, pauvres femmes! sommes-nous donc condamnées à n'avoir pas d'amis! Mais que faire, grand Dieu! que faire? toutes nos paroles, tous nos regards, vous les envenimez, vous leur donnez toujours un sens coupable, vous croyez toujours qu'on vous aime. Ah! les hommes sont donc bien vaniteux!... ils nous croient bien infâmes! Quelle idée affreuse ils ont de nous!...

— Pardon, pardon!!... s'écria le colonel Humbers d'une voix suppliante; je vous outrage, ô vous la plus pure des femmes! Je vous ai mal comprise :.mais, hélas! comment ne pas croire ce qu'on désire avec toute son âme! On a beau

se dire qu'une femme est angélique, vertueuse, incorruptible, l'espérance est toujours là, malgré nous, comme un feu sous la cendre; au moindre souffle elle s'éveille, elle se rallume, et nous emplit le cœur !... Oui ! l'on espère toujours malgré soi qu'un dévouement sans bornes, un amour exclusif et profond, obtiendra peut-être...

Il n'acheva point : sa voix s'éteignit tout à coup.

— Mais enfin, sir William, reprit sévèrement lady Felton, vous deviez me connaître !... Avant d'abandonner votre âme à de pareils sentiments, vous auriez dû réfléchir un peu, vous auriez dû vous dire qu'une femme ne peut avoir à la fois deux amours dans le cœur. J'aime mon mari, vous le savez, je l'aime chaque jour davantage; notre union, sir William, n'est pas un arrangement de fortune et d'intérêt comme

tant d'autres, c'est l'amour seul qui l'a faite !... et si j'avais encore à choisir, c'est lord Felton que je choisirais entre tous les hommes, ce généreux et noble cœur, pour moi si plein d'amour et d'inaltérable affection !

L'accent tendre et passionné dont lady Felton prononça ces dernières paroles fit tressaillir douloureusement William Humbers et lui tortura le cœur.

— Ah ! milady, s'écria-t-il avec une expression convulsive, vous êtes bien cruelle ! puisque vous ne m'aimez pas, puisque vous ne m'aimerez jamais, ne me dites pas au moins que vous aimez un autre homme, car cet homme qui est mon ami, que je devrais chérir comme un frère !... oh ! je le haïrais !...

— Sir William, interrompit-elle solennellement, quel langage !

Mais Humbers continua plus amèrement, d'une voix plus forte et plus vibrante :

— Non, je vous en conjure, ne dites pas que cette âme inflexible pour moi, que ce cœur de glace est de flamme pour un autre, qui ne peut vous aimer autant que je vous aime !

Sir William Humbers était dans une agitation inconcevable ; lady Felton, presque effrayée, songeait à fuir, mais elle craignait un dangereux esclandre : elle n'aurait pas voulu que les gens du château pussent deviner ce qui se passait.

Elle était si troublée, qu'elle n'entendit pas la porte s'entr'ouvrir avec précaution : c'était Nelly qui, ne pouvant saisir distinctement, à travers l'épaisseur de la porte, les paroles vives et animées que sir William et lady Felton

échangeaient depuis une heure, n'avait pu vaincre sa curiosité, et voulait jeter au moins un coup d'œil sur les deux interlocuteurs pour voir leur contenance.

— Non, milady, poursuivit Humbers avec exaltation; cet homme, il ne peut vous aimer comme je fais!...

— Sir William, encore une fois, interrompit-elle en se levant avec dignité, cessez un pareil langage!... vous perdez toute retenue! De grâce, ne comparez pas un ridicule et puéril caprice à l'amour pur et simple de lord Felton, à cet amour fondé sur l'estime et l'honneur.

— Milady, milady, je vous répète que vous êtes bien cruelle! répliqua sourdement sir William.

Puis, se levant tout à coup avec un air de résolution fatale :

— Adieu ! adieu ! continua-t-il ; vous avez prononcé l'arrêt de ma mort ! Vous ne me verrez plus ; soyez heureuse ! adieu !...

Il salua lady Felton, d'un air triste et solennel ; puis, se dirigeant vers la porte à grands pas, il tourna la tête encore une fois avant de sortir, et lui adressa un long regard plein d'amertume et de souffrance, qui pénétra comme un poignard jusqu'au fond du cœur de la pauvre femme.

Nelly, craignant d'être surprise, s'était brusquement retirée, sans avoir eu le temps de refermer la porte.

Il y avait dans la physionomie du colonel quelque chose de si terrible, de si profondément

désespéré, que lady Felton ne put se défendre d'un sentiment d'effroi mêlé de compassion.

— Sir William, murmura-t-elle d'une voix faible et tremblante, je crois vous comprendre!... vous avez des projets sinistres. Ah, malheureux! je ne vous laisserai pas sortir avec de si affreuses dispositions! Je vous en conjure, si jamais vous avez eu pour moi quelque affection véritable, ne vous laissez pas abattre!... Du courage, de la résignation, mon ami; ne me condamnez pas à l'horrible douleur d'avoir causé, bien involontairement, hélas! le désespoir et la mort d'un galant homme que j'estime, que je veux aimer comme un frère!... Promettez-moi de vivre...

— Je ne vous promets rien, qu'un éternel amour!... tant que ce cœur battra... Adieu pour jamais, adieu!!!

Et le colonel Humbers sortit précipitamment.

Quelques instants après, le galop d'un cheval résonna dans l'avenue du château, et s'éteignit rapidement au loin.

Lady Felton demeura seule et plongée dans les plus tristes réflexions.

VI.

Il y avait un quart d'heure à peu près que lady Felton, la tête penchée sur la poitrine, s'abandonnait à de sinistres pensées, quand le bruit d'une voiture retentit dans la cour.

Ce bruit la réveilla brusquement de sa torpeur ; elle sortit du salon, regarda par une croisée, et vit que cette voiture était celle de lord Felton, qui revenait accompagné de sir Frédéric Cléland, et de plusieurs autres personnes au service de ce jeune homme.

Un personnage surtout attira particulièrement les regards de lady Felton : qu'on s'imagine un petit vieillard aux joues pâles et cadavéreuses, au nez rouge comme un charbon ardent ; la tête à moitié couverte d'une perruque sale et rousse, dont les nuances différentes, les crins hérissés par touffes, les places chauves et pelées, attestent de longs et fidèles services. Cet homme, habillé de noir des pieds à la tête, porte un habit râpé jusqu'à la corde, des souliers grimaçants, et tient sous le bras une espèce de portefeuille en cuir violet, qui paraît tout gonflé de paperasses. Il était juché sur le siége et se cramponnait au bras du cocher,

comme s'il eût craint de tomber à chaque mouvement de la voiture. Sa terreur fut bien plus grande encore lorsqu'il fallut descendre; il se mit presque en boule comme un hérisson; et, si les domestiques ne l'eussent pris dans leurs bras comme un enfant, il serait plutôt mort de faim sur le siége que de risquer tout seul une pareille descente.

Lady Felton ne pouvait comprendre quel était cet individu; et, bien qu'elle fût d'une tristesse profonde, elle ne put comprimer un éclat de rire, en voyant la tournure grotesque et bizarre de cet être véritablement fantastique; mais elle n'arrêta point longtemps ses regards sur le monstre : elle entendit lord Felton et son neveu monter l'escalier, et descendit quelques marches pour les rejoindre.

— Henriette, dit lord Felton, je vous amène notre blessé.

— Sir Frédéric ! s'écria-t-elle vivement ; j'espère bien que sa blessure n'a rien de grave ?...

— Non, belle tante ; et c'est une misère dont il ne faut pas s'occuper, dit gaiement sir Frédéric en prenant la main de Lady Felton et la portant à ses lèvres, avec une galanterie charmante. En vérité, je me sens déjà mieux ; je suis si content de vous voir, que me voilà presque guéri !

— Toujours galant, toujours original ! dit en souriant Lady Felton.

Et lord Felton, qui donnait le bras à son neveu, pour le soutenir en montant l'escalier, le conduisit au salon et le fit asseoir.

Sir Frédéric avait un bras en écharpe ; sa figure annonçait la fatigue, mais un sourire étrange ne quittait pas ses lèvres.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, de taille moyenne, mais svelte; élégant de tournure, de manières et de costume. Ses cheveux étaient blonds, ses yeux d'un bleu clair et limpide, son teint d'une blancheur éblouissante; mais on remarquait pourtant quelquefois, dans cette physionomie douce et prévenante au premier coup d'œil, une expression singulière, indéfinissable, qui repoussait la confiance et glaçait le cœur. Rien dans ce beau jeune homme, si bien fait pour plaire aux femmes qui n'apprécient que les avantages extérieurs, rien ne dénotait la franchise, la bienveillance, et cette chaleur d'âme qu'on aime à rencontrer chez les jeunes gens. Le regard de cet œil bleu avait quelque chose d'incisif et de perçant qui faisait mal; par momens, le sourire, qui entr'ouvrait ces lèvres minces et pincées, disparaissait tout à coup, et quelque chose d'amer et de cruel contractait sa bouche : alors un nuage sombre

paraissait envelopper son front ; ses blonds sourcils se rapprochaient d'une étrange manière, et tout son visage semblait un instant bouleversé ; mais bientôt ces ténèbres se dissipaient ; un nouveau sourire déridait sa physionomie, et ses yeux ne laissaient plus tomber que des regards doux et voilés.

Lord Felton et sa femme étaient assis l'un et l'autre devant le canapé où se trouvait Frédéric.

— Il me semble, mon ami, dit lord Felton avec intérêt, que vous feriez bien d'aller prendre un peu de repos?... Je vous conseille de vous mettre au lit.

Sir Frédéric laissa échapper un éclat de rire.

— Au lit ! dit-il ; mais en vérité, mon cher

oncle, je n'en ai pas la moindre envie! Je vous jure que je ne me suis jamais senti si dispos ; et malgré ce bras en écharpe, et deux ou trois petites meurtrissures, dont vous me faites souvenir, je suis prêt à monter à cheval, si vous voulez! Oui, parole d'honneur! je suis en verve de sauter les barrières et les haies ; ce diable de voyage m'a tout engourdi les jambes, et pour activer un peu la circulation du sang, je voudrais faire deux ou trois milles au grand galop, en chassant le renard et le coq de bruyère!

— Mais vous êtes dans un état pitoyable, mon cher Frédéric, reprit lord Felton ; je suis sûr que vous souffrez le martyre!

— Bah! bah! c'est de l'histoire ancienne! cria Frédéric avec un air d'insouciance joyeuse.

— Mais avouez, mon pauvre neveu, que vous jouez de malheur, ajouta lady Felton d'un air

de bienveillance, où perçait néanmoins une légère teinte d'ironie ; il vous arrive toujours des catastrophes !... dix fois par an votre équipage verse ; et trente fois au moins vous passez par-dessus la tête de votre cheval qui tombe et manque de vous écraser ! C'est une chose inconcevable ! vous êtes pourtant, Frédéric, un des meilleurs cavaliers d'Angleterre.

— Je m'en flatte, répondit Cléland avec une certaine fatuité qui prouvait clairement que le jeune et beau gentilhomme était charmé de lui-même ; mais que voulez-vous ? j'ai du malheur ! Puis-je donc empêcher ma voiture de verser, lorsque ce n'est pas moi qui la conduis ? Quant à mon cheval, vous conviendrez que ce n'est pas ma faute s'il manque à la fois des quatre pieds, et tombe comme un imbécile : cela peut arriver au plus habile cavalier du monde ! Mais je vous dis que je suis frappé de malheur : rap-

pelez-vous encore que l'an dernier, mon fusil, un excellent fusil à toute épreuve, m'a crevé dans la main ; et je suis très-heureux d'en avoir été quitte pour cinq ou six grains de plomb dans la joue. Cependant vous savez bien, chère et belle tante, que je suis un assez bon chasseur?...

— Oui! quelquefois par hasard, interrompit en souriant lady Felton. Seulement, il vous arrive parfois de prendre un lévrier pour un loup, comme ce pauvre Black, cette innocente créature, à qui vous avez envoyé très-adroitement, un jour, deux balles au milieu de la tête.

— Que voulez-vous? répondit Frédéric en se mordant les lèvres, mes yeux ne sont pas des meilleurs, j'ai la vue un peu courte, et pour la couronne d'Angleterre, je ne voudrais pas porter de lunettes! D'ailleurs, j'en conviens, belle

tante, je suis impétueux, bouillant, j'ai du vitriol et du salpêtre dans les veines! Si j'ai failli voler en pièces comme ma voiture, parbleu! c'est ma faute; depuis trente-six heures je voulais qu'on allât ventre à terre, toujours, sans interruption, sans repos, malgré l'obscurité profonde, et les précipices qui bordent la route. Ma foi, belle tante, il faut avouer que mon voyage s'est annoncé tout d'abord assez mal; à deux milles au plus de Londres, j'ai versé d'une terrible façon! Que diantre aussi! j'allais un train d'enfer!... Oh! j'étais si pressé de vous voir!

Et sir Frédéric prit de nouveau la main fine et blanche de lady Felton, et la baisa respectueusement.

— Au moins, cette fois vous nous tenez parole, dit avec douceur lady Felton; vous n'alléguez pas de mauvaises excuses comme à votre ordinaire, pour rester à Londres.

— Ah ! c'est mal, c'est mal ! répliqua Frédéric avec un accent de reproche affectueux : vous n'avez aucune indulgence pour moi, chère tante, vous m'accusez toujours !

— C'est que vous êtes fort sujet à caution, mon cher neveu, dit lord Felton en serrant la main de Frédéric. N'est-ce pas, Henriette?

— Oui, reprit-elle, avec une intention marquée ; si Frédéric n'est pas toujours esclave des promesses qu'il fait aux grands parents, il a parfois des promesses plus tendres à remplir !... J'ai tort peut-être, mais enfin je craignais qu'une belle et très-exigeante souveraine ne vous retînt à sa cour, et ne vous fît complétement oublier l'oncle et la tante !

— Et voilà comme on écrit l'histoire ! dit Frédéric en poussant un long soupir qui n'avait rien de fort douloureux. Vous ne savez donc pas

que je me range, que je deviens tout à fait raisonnable, vertueux, exemplaire?

Lady Felton se mit à rire.

— Il est temps, en vérité! dit-elle.

— Oui, j'en conviens! repartit Cléland d'un air plein de componction; mais enfin, comme dit le proverbe, il faut bien que jeunesse se passe! il n'est jamais trop tard pour se corriger : je crois même que c'est un avantage d'avoir mené une jeunesse orageuse; dans l'âge mûr, on ne craint pas les réactions, on connaît le monde, on s'écrie avec le sage : *Vanité, vanité, tout n'est que vanité!* Alors on peut faire la grimace au diable, on le défie, on est rude à la tentation comme feu saint Antoine! Je vous donne ma parole d'honneur que j'ai des projets de réforme superbes! je suis horriblement brouillé avec les cartes, les dés me font mal au cœur!... quant aux

adorables sirènes dont Londres fourmille comme les rochers d'Ulysse, je vous jure qu'elles perdraient maintenant leurs œillades avec moi! Je renonce très-sérieusement aux jeux de l'amour et du hasard.

— Voilà ce qu'on appelle un serment de joueur, répliqua lady Felton; vous avez probablement à vous plaindre un peu de l'amour comme du hasard? Ils vous ont trahi peut-être à la fois l'un et l'autre? Oui, mon beau neveu, je parie qu'une infidèle...

— Non, Frédéric est devenu sage, interrompit lord Felton avec gravité; il m'a dit tout à l'heure qu'il avait envie de se marier.

— Quoi! vraiment, Frédéric? Mais c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?...

— Non pas le moins du monde, continua

Frédéric avec un air à la fois sérieux et jovial. Il faut bien faire une fin, chère tante! D'ailleurs, à tout prendre, l'état de célibataire a quelque chose d'anormal, et je commence à croire que le mariage pourrait bien être le but de la vie, comme dit je ne sais plus trop quel philosophe?...

— Ah! vous en convenez donc, Frédéric? s'écria lady Felton avec un accent de triomphe; ma foi, c'est très-heureux! Je savais bien qu'un jour vous feriez comme les autres, malgré vos spirituelles et mordantes épigrammes sur le mariage. Allons, mieux vaut tard que jamais! Dites-moi, sera-ce bientôt?

— Dieu le veuille! soupira Frédéric.

— C'est encore un badinage?... reprit lady Felton en secouant la tête.

— Non, sur l'honneur!... qu'une femme jo-

lie et riche se présente, et je m'empresse de l'épouser.

— A merveille! dit gaiement lady Felton.

— Oui, c'est le plus ardent de mes vœux! poursuivit chaleureusement Frédéric. Je ne suis pas si difficile, moi; et, pourvu qu'elle soit jolie, riche et noble, jolie comme vous, belle tante!... je mets à ses pieds mon cœur et ma fortune, qui, à vrai dire, n'est guère embarrassante.

— Laissez-moi faire, mon ami, dit lord Felton d'une voix affectueuse; je me charge de vous trouver une femme qui réunira les trois qualités précieuses, auxquelles vous avez bien raison de tenir.

— Vous me comblez, mon cher oncle, s'écria Frédéric en se frottant les mains avec joie, comme s'il n'avait pas eu d'écharpe ni de bles-

sure. Mais dites-moi, je vous prie, est-elle fille ou veuve, cette charmante personne que vous me destinez?

— Patience, patience! Frédéric, j'ai votre affaire; mais il faut, avant d'entrer en ménage, que vous soyez tout à fait raisonnable.

— Rien n'est plus facile, mon cher oncle; je veux me conduire comme un des sept sages de la Grèce! Dès aujourd'hui, je romps tout pacte avec mes amis de clubs; je renonce aux dés, aux cartes, au vin de Champagne!.. je vais faire pénitence et boire de l'eau pour me laver de toutes mes fautes, et me préparer saintement au grand jour du mariage! Quant à moi, je suis fort de l'avis du proverbe qui assure que les plus mauvais sujets font les meilleurs maris.

— Cela s'est vu, dit lord Felton, et j'espère que vous ne démentirez pas le proverbe.

— Tout ce que je désire maintenant au monde, continua Frédéric d'un air élégiaque et sentimental, c'est d'aller vivre au fond d'un vieux manoir, bien solitaire, près d'une épouse adorée, au milieu d'une belle troupe d'enfants blonds et rieurs!...

Lord Felton secoua tristement la tête, en tournant les yeux vers le ciel ; une larme brilla au bord de ses paupières. Lady Felton remarqua la préoccupation douloureuse de son mari; elle lui prit la main avec une émotion vive et pénible, et le regarda en silence d'un air plein de mélancolie.

Mais Cléland, comme s'il n'eût pas vu le nuage sombre qui venait de s'étendre sur la physionomie de son oncle, continua presque aussitôt, en accompagnant sa phrase d'un coup d'œil scrutateur et inquiet :

— Vous, milord, vous êtes le plus heureux des hommes!... il ne vous manque rien?...

— Heureux!... oui, je le suis, murmura lord Felton avec un soupir; mais, vous le savez, il manque toujours quelque chose au bonheur!

— C'est vrai! dit Frédéric d'un ton léger; mais le vôtre est complet, ce me semble?

— Non! dit lord Felton d'une voix pleine de sanglots.

— Comment! ajouta sir Frédéric, en feignant beaucoup de surprise. J'ignore, en vérité, ce qui manque à votre bonheur.

Il considérait tour à tour lord Felton et sa femme avec une attention singulière et profonde.

Ils demeuraient tous les trois silencieux.

— Ah ! je comprends !... dit soudain Frédéric, en secouant la tête d'un air triste, vous n'avez pas d'enfant !...

— Hélas ! murmura lord Felton, dont les yeux se remplirent de larmes.

Henriette se jeta tout émue dans les bras de son mari, et l'embrassa longtemps avec effusion.

— Patience, patience ! dit Frédéric en serrant la main de son oncle, vous êtes jeune encore ! Parbleu ! vous serez père !... vous aurez plus d'enfants peut-être que vous n'en désirez.

— Dieu vous entende, Frédéric ! répondit sourdement lord Felton en joignant les mains.

Et, pour détourner une conversation douloureuse et pénible, il s'efforça tout à coup de sourire, et parla de mille choses à Frédéric, plus indifférentes les unes que les autres : il lui fit

une foule de questions sur le scandaleux procès engagé depuis quelques mois entre la reine Caroline et Georges IV; il vanta l'éloquence de M. Brougham, que la reine avait choisi pour avocat; puis il parla de l'Irlande et de l'insurrection nouvelle qui venait d'éclater à Dublin, à propos de la dîme que le clergé anglican réclamait avec une opiniâtreté singulière, et que les catholiques s'obstinaient à refuser : toutes ces choses intéressaient beaucoup sans doute lord Felton, mais il en connaissait tous les détails, et ne tenait guère à consulter, sur des matières politiques, un homme aussi frivole que Frédéric Cléland.

Sir Frédéric ne tarissait pas en scandaleuses anecdotes. Il parlait, il parlait toujours avec une volubilité merveilleuse, sans attendre même les questions de son oncle. Enfin, quand toutes les histoires, plus ou moins calomnieuses, qu'on

débitait sur la reine, furent épuisées, sir Frédéric abandonna la cour pour la ville, et se mit à dérouler une longue chronique assez peu édifiante, toute pleine d'intrigues d'alcôves et de boudoirs.

— Ah! vraiment, c'est déplorable! dit-il en s'exaltant, l'immoralité fait d'épouvantables progrès! Parole d'honneur! je commence à craindre que le feu du ciel ne tombe un jour sur Londres, comme sur Gomorrhe et Sodome! Ce qu'il y a de très-certain, c'est qu'une fois marié, je me garderai bien de rester quinze jours de suite avec ma femme dans cette ville damnée, où l'on aurait beaucoup de peine à reconnaître le diable à ses cornes, tant cette coiffure devient à la mode! Vous savez bien sir Thomas, ce vieux whig, qui prêche toujours la philanthropie et l'égalité, ce vieux rabâcheur qui voit un frère dans le premier malotru de Londres, empesté

d'ail et de bière forte, eh bien! le vénérable sir Thomas a découvert que sa jeune femme est à merveille avec les tories! l'autre jour, il a trouvé madame en très-bonne intelligence avec un des ministres de sa majesté britannique : il va les attaquer en *criminelle conversation!* Et quant à lord Butley, il vient de recevoir une balle dans la tête; il avait enlevé lady Grafton. Mais ce n'est pas tout, et la grande nouvelle....

— Assez, assez, Frédéric! interrompit lady Felton, que toutes ces aventures licencieuses dégoûtaient profondément. Cela nous intéresse fort peu, je vous jure; de pareilles misères paraissent encore plus misérables loin du tumulte assourdissant de Londres!

— C'est vrai! ajouta lord Felton, qui depuis un quart d'heure à peu près avait laissé parler son neveu sans lui prêter la moindre attention;

une seule pensée le préoccupait, triste, grave et pleine d'amertume : il se répétait continuellement dans le fond de son cœur qu'il ne serait jamais père, qu'il descendrait tout entier dans la tombe.

Cependant il crut devoir faire un effort sur lui-même ; et, se levant tout à coup avec une expression de gaieté passablement contrainte, il agita la sonnette d'argent.

— Mais à quoi pensons-nous ? dit-il. Je présume que mon cher neveu n'est pas malade au point de faire diète, et qu'il a besoin de réparer un peu le sang perdu ?

— Oui, ma foi ! l'idée est merveilleuse, ajouta sir Frédéric en applaudissant avec enthousiasme, et j'ai terriblement faim, je vous assure !

Lord Felton se disposait à sonner encore une fois, quand un domestique parut.

— Ralph, servez-nous tout de suite, dit lord Felton.

— Tout est prêt, répondit le domestique.

— C'est fort bien. Allons, Frédéric, donnez-moi le bras, puisque vous êtes trop faible pour marcher seul.

— Moi ! dit Frédéric, je me sens fort comme Hercule ! L'idée seule que je vais faire un excellent déjeuner me donne une vigueur incroyable.

En même temps, il se leva du canapé assez lestement pour un homme qui avait encore de rudes courbatures, et, présentant la main à sa tante avec une courtoisie toute chevaleresque, il lui demanda la permission d'être son cavalier,

et la conduisit jusqu'à la porte d'une salle voisine qui menait dans la salle à manger.

Mais, au moment de sortir du salon, il retourna machinalement la tête, et vit paraître au seuil d'une autre porte miss Nelly qui, la main sur le bouton en cuivre de la serrure, le visage plein de trouble et d'agitation, regardait sir Frédéric avec une expression indéfinissable. et lui faisait mystérieusement signe de venir.

VII.

Sir Frédéric lui répondit vivement par un autre signe de tête, qu'il allait se rendre auprès d'elle; mais il ne pouvait quitter sa tante sans éveiller les soupçons : il fallait imaginer un prétexte pour sortir un moment de la salle à man-

ger, et se garder bien de laisser croire qu'il voulait parler en secret à miss Nelly.

Celle-ci attendait avec une extrême impatience à l'entrée du salon que Frédéric arrivât.

— Mon Dieu! pensait-elle, quelle pénible contrainte!... Savoir qu'il est ici, à quelques pas de moi, et ne pouvoir lui dire une parole, ne pouvoir échanger un seul regard avec lui sans toujours craindre les yeux inquisiteurs qui m'environnent! Quand donc serai-je libre?... J'ai beau me faire illusion, je ne suis qu'une servante dans ce château! Cette vie d'esclavage est insupportable! à tout prix, il faut que j'en sorte!

Elle tressaillit tout à coup jusqu'au fond du cœur : elle venait d'entendre la voix de Clélland qui s'approchait.

— Excusez-moi, je vous en conjure, chère et

bonne tante! disait-il en élevant la voix à dessein. Je ne sais plus vraiment où j'ai la tête, j'oubliais une chose très-importante ; il faut que je donne quelques ordres à mon domestique.

Lord Felton avait représenté d'abord à son neveu qu'il était fort inutile d'aller lui-même donner ces ordres, et que Ralph pourrait bien les transmettre au domestique de Cléland ; mais Frédéric avait dit qu'il redoutait quelque méprise et qu'il était si malheureux dans toutes choses, que ses paroles se dénaturaient presque toujours en passant par une autre bouche.

Et, sans attendre la réponse de son oncle, il sortit précipitamment de la salle à manger en renouvelant ses excuses à lady Felton.

Dès qu'elle aperçut Frédéric, miss Nelly, oubliant la prudence, ne put retenir une excla-

mation de joie, et courut au-devant de lui, les bras étendus et le visage rayonnant.

— Chut! Nelly, murmura Frédéric en lui recommandant le silence avec un geste; soyons prudents. Eh bien! parle, explique-toi; que veut dire cette lettre?

La voix de Cléland était sourde et tremblante; une étrange anxiété se peignait dans toute sa physionomie; son front, si joyeux tout à l'heure, était couvert d'un sombre nuage de tristesse, et traversé de rides profondes comme celui d'un vieillard; une pâleur mortelle s'était répandue soudainement sur tous ses traits. Quelques minutes avaient suffi pour opérer cette inconcevable métamorphose : ce n'était plus le même homme.

Miss Nelly, très-émue de l'altération profonde qu'elle remarquait sur le visage et dans

la voix de Frédéric, en attribuait tout naturellement la cause à la blessure qu'il s'était faite le jour même en tombant sur les rochers.

— Mon pauvre ami ! dit-elle avec une intonation pleine de frayeur et de tendresse. Grand Dieu ! quel accident épouvantable ! C'est un miracle que vous soyez vivant ! j'en frissonne encore !... Mais cette blessure, elle doit vous faire bien souffrir ?

Elle avait dit tout cela avec volubilité, sans donner à Frédéric le temps de répondre un seul mot. Celui-ci, qui tournait à chaque instant la tête avec inquiétude, l'interrompit brusquement d'une voix frémissante et basse :

— Nelly, ta lettre m'a frappé du tonnerre! elle m'a rendu fou ! Es-tu bien sûre que ma tante?...

Il s'arrêta un instant comme s'il eût craint

d'achever sa pensée; mais Nelly l'avait comprise :

— Oui, dit-elle en baissant la voix, j'en ai maintenant la conviction; ce que je vous ai dit est la vérité même!...

La figure de Cléland parut se rembrunir encore; un murmure étouffé qui ressemblait à un blasphème sortit de ses lèvres; il frappa du pied, et tout dans sa personne prit quelque chose de convulsif et d'égaré.

— Ainsi donc tout m'échappe! dit-il d'une voix caverneuse, en secouant la tête et croisant les bras; je suis ruiné, perdu! Oh! c'est un coup de foudre!... Mais, dis-moi, mon oncle ne sait rien encore, il me semble?

— Non, rien absolument, répondit la jeune fille qu'effrayait l'agitation singulière de Fré-

déric. Mais comme vous êtes froid, rêveur, préoccupé, mon ami ! continua-t-elle avec une inflexion craintive et caressante. Mon Dieu ! n'êtes-vous pas content de me revoir?...

Sir Frédéric, la tête bouillonnante de projets et d'idées qui s'agitaient pêle-mêle, demeurait toujours pensif et les bras croisés, les yeux fixés sur les dalles ; il ne regardait pas Nelly, il n'avait pas entendu les reproches qu'elle venait de lui faire.

— Et le colonel William Humbers, demanda-t-il mystérieusement, il est toujours fort assidu, n'est-ce pas?

— Il vient très-souvent, répondit Nelly. Il est venu tout à l'heure encore pendant l'absence de lord Felton.

— Ah ! ah !! fit Cléland avec un rire sec et

guttural, il soupire toujours comme un berger des Bucoliques! c'est très-pastoral! Et ma tante, comment le reçoit-elle?

— Mais fort bien, j'imagine, dit Nelly sans doute avec une intention qui n'avait rien de très-charitable.

— Nous verrons, nous verrons! reprit sourdement Frédéric, dont les dents serrées et grinçantes empêchèrent ces paroles d'arriver distinctement aux oreilles de Nelly.

Une machination ténébreuse, épouvantable, remuait déjà confusément dans l'âme profonde de sir Frédéric : il ne savait pas encore bien précisément ce qu'il devait faire, les moyens qu'il devait employer; mais sa résolution était prise, et, pour ne pas laisser échapper la fortune et les titres de ses ancêtres, il était décidé à tout, même au crime, si le crime devenait

nécessaire, et les plus infernales combinaisons ne pouvaient pas le faire hésiter.

Mais un plus long entretien avec miss Nelly aurait pu avoir des suites fâcheuses : un domestique pouvait les surprendre et les trahir auprès de lady Felton. Sir Frédéric, qui d'ailleurs savait à peu près tout ce qu'il voulait savoir, jugea donc à propos de retourner dans la salle à manger.

— Adieu, Nelly, dit-il d'un accent bref et inquiet, adieu!... Je te verrai plus tard! Ici, l'on pourrait nous entendre.

Et, sans accompagner sa phrase d'un regard doux et caressant, d'une tendre parole, ou d'un baiser plus tendre encore, il s'éloignait rapidement de Nelly.

— Quoi! Frédéric, s'écria-t-elle d'une voix

plus forte et plus vibrante qu'elle n'eût voulu peut-être, voilà comme vous me dites adieu !... C'était bien la peine de quitter Londres !... ingrat, ingrat !...

Toutes les portes étaient ouvertes, lady Felton entendit vaguement l'exclamation de Nelly.

— Nelly, c'est vous? demanda-t-elle avec une inflexion pleine de surprise et de sévérité. A qui donc parlez-vous là ?

Nelly devint très-pâle ; elle tremblait de tout son corps.

— Cher Frédéric, murmura-t-elle en joignant les mains, quand vous reverrai-je ?

— Tout à l'heure, au fond du parc, près du grand bassin de marbre.

— Merci, merci ! dit-elle avec un éclair de joie

dans les yeux, qui brilla tout à coup à travers ses larmes. Bon Frédéric, continua-t-elle d'une voix très-basse, en s'approchant de lui sur la pointe du pied, dites, m'aimez-vous toujours?...

— Cent mille fois plus que moi-même, répondit Cléland avec un sourire plein de galanterie et d'amour.

— Eh bien! si vous m'aimez, enlevez-moi! dit-elle avec une exaltation toute romanesque.

— Nelly, Nelly, je t'aime! répondit en souriant Frédéric.

Et, la pressant contre sa poitrine avec ardeur, il lui baisa doucement le front, et s'enfuit tout à coup avec une singulière précipitation, comme s'il eût craint d'être surpris.

En effet, il venait d'entendre quelque bruit dans le salon : c'était lady Felton qui, très-étonnée

de ne recevoir aucune réponse de Nelly, s'était brusquement levée de table pour aller voir elle-même si la jeune fille était seule.

Celle-ci n'eut que le temps de se cacher derrière un rideau ; sir Frédéric et sa tante venaient de se rencontrer face à face.

Cléland, habitué dès sa plus tendre enfance à la dissimulation, n'était jamais en peine de forger une excuse à l'instant même, d'improviser un mensonge quand il en avait besoin. Il prit donc un air fort dégagé, une figure souriante, dit quelques mots à lady Felton pour motiver son absence ; et, lui demandant mille fois pardon de sa conduite cavalière et presque impolie, il lui présenta la main avec une grâce parfaite et la reconduisit dans la salle à manger.

VIII.

Or, si Frédéric Cléland avait quitté Londres au milieu des brumes et des mauvais temps de l'automne ; s'il était venu toujours au grand galop, sans perdre une minute, ce n'étaient certes point les charmes du Cumberland et les

plaisirs d'un château solitaire qui lui faisaient franchir avec précipitation de si grandes distances. Bien qu'il eût toujours trouvé dans son oncle un protecteur, un père plein de bienveillance, il n'était guère sensible aux bienfaits, et la reconnaissance même lui semblait quelque chose de parfaitement ridicule. Cléland, livré de bonne heure à lui-même, égaré sans conseils au milieu des mauvaises sociétés de Londres, avait toujours abandonné les rênes à ses passions fougueuses; il n'avait qu'un désir, qu'une pensée : jouir!

Peu à peu, cette vie de libertinage et de corruption avait desséché toutes les fibres généreuses de son cœur; il s'était bien vite endurci dans l'égoïsme, et tout ce qui ne pouvait pas servir à son bien-être matériel, à ses plaisirs du moment, il le foulait aux pieds sans miséricorde, et regardait les hommes comme des

instruments passifs qu'il faut savoir utiliser et qu'on brise dès qu'ils sont hors d'usage.

Sir Frédéric, bien qu'il eût fait d'assez pauvres études au collége d'Oxford, était cependant un jeune homme instruit, plein de lecture et d'imagination ; son intelligence avait tant de souplesse, il possédait une si merveilleuse facilité de compréhension et de paroles, qu'il eût admirablement réussi dans tout ce qu'il aurait voulu entreprendre. Par malheur, fort jeune encore, il avait perdu son père : lord Felton avait fait tout son possible pour l'engager à des études sérieuses et le rendre capable de siéger un jour avec honneur dans la chambre haute ; mais ce jeune homme, qui avait en horreur le travail et qu'une organisation ardente et vive emportait vers le plaisir, avait toujours négligé les conseils de son oncle et ne songeait absolument qu'à mener bonne et joyeuse vie.

Cependant ses ressources pécuniaires étaient bien loin de répondre à l'exigence effrénée de ses désirs : il avait des équipages, une livrée, un hôtel riche et splendide à Londres ; et pourtant ses amis les plus intimes ne lui connaissaient aucun revenu ; personne au monde ne pouvait savoir dans quel mystérieux Pactole il puisait à pleines mains. On murmurait bien parfois, autour de lui, certaines insinuations malveillantes qu'il feignait de ne pas entendre, et qui cependant lui faisaient monter le rouge au visage : on disait qu'après avoir ruiné déjà sept ou huit grandes dames du plus haut parage, il était subitement redescendu des splendeurs de l'aristocratie pour se plonger dans les vulgaires délices d'une alcôve bourgeoise où sans doute il trouvait l'or qu'il n'avait pas.

En effet, une liaison très-intime durait depuis quelques années entre sir Frédéric et ma-

dame Hamilton, riche et tendre beauté de quarante-cinq ans à peu près : cette femme, qui passait pour veuve, avait été la maîtresse d'un ministre de Georges III, et toute sa fortune, qui était fort considérable, provenait de la munificence amoureuse du noble personnage. Cette dame, bien qu'un peu mûre, avait toujours le cœur prodigieusement sensible; à mesure que la flamme de ses yeux s'amortissait, son cœur devenait plus ardent, sa nature beaucoup plus nerveuse, et pourtant le nombre de ses adorateurs infiniment plus restreint.

Par malheur, elle rencontra dans un bal sir Frédéric; elle le trouva charmant, spirituel, valseur parfait : chaque jour elle l'apercevait galopant devant sa fenêtre, sur un beau cheval pur sang qu'il maniait avec une merveilleuse adresse. Il n'en fallut pas davantage pour incendier le cœur de madame Hamilton ; elle se

crut aimée : d'abord elle essaya de fuir, comme il est d'usage parmi les prudes anglaises ; mais sir Frédéric s'acharnant après elle, comme un taureau furieux d'amour, ou plutôt comme Jupiter à la poursuite d'Europe, pénétra la nuit dans l'appartement de la vieille et scrupuleuse Laïs, et l'enleva dramatiquement, malgré sa molle résistance, ses cris sourds, et ses larmes qui ne coulaient pas.

Madame Hamilton, très-fière et très-enchantée d'une pareille violence, trouva cela fort romanesque et d'excellent goût : elle crut, pour la première fois, connaître l'amour ; elle exagéra très-complaisamment la passion terrible de son ravisseur, et n'eut pas la barbarie de prolonger le martyre d'un si galant chevalier.

Mais une quinzaine de jours après sa victoire, Frédéric avait complétement changé de carac-

tère et de procédés; une étrange métamorphose venait de s'opérer en lui : son langage, d'abord si tendre, si langoureux, si plein de miel et de caresses, prit soudain quelque chose d'acerbe et de violent, qui épouvanta la pauvre femme et la fit tristement réfléchir. Chaque jour l'amoureux Cléland perdit comme une parcelle de son amabilité; il parla en maître, menaça continuellement sa maîtresse de la compromettre et de rompre avec elle : il sentait bien que jamais cette femme ne l'avait plus aimé; il sentait bien qu'il pouvait tout se permettre, qu'il avait pris sur elle un fatal empire, et que la malheureuse était dans sa main, comme l'âme d'un damné dans les griffes de Satan.

Les dettes de sir Frédéric étaient déjà fort considérables. Il fallait imaginer à toute force un expédient pour les amortir, ou faire au moins patienter cette race avide et irritable, cette ver-

mine rongeuse qu'on appelle juifs et usuriers : c'est pourquoi, assiégé sans cesse, traqué de toutes parts, il n'avait rien trouvé de mieux, pour le moment, que de se faufiler derrière les rideaux d'une vieille et riche coquette, dans le nid d'une tendre colombe surannée, dont il se promettait bien d'arracher une à une toutes les plumes en attendant meilleure chasse.

Depuis trois ans à peu près qu'il était adoré de madame Hamilton, il l'avait ruinée aux deux tiers; et, si la trop généreuse Manon Lescaut n'eût pas eu fort heureusement une partie de ses biens inaliénable, sir Frédéric l'eût sans doute congédiée depuis très-longtemps sans un farthing. Madame Hamilton se doutait bien qu'elle ne régnait pas seule dans le cœur immense du beau Lovelace, et qu'elle s'y trouvait en compagnie avec trente ou quarante beautés aristocrates et bourgeoises, qui partageaient en

sœurs avec elle; mais elle était si folle d'amour, elle avait pour Cléland une passion si frénétique, que, malgré toutes les infidélités possibles, les mauvais traitements, les injures, elle continuait à l'adorer comme une idole, comme un fétiche.

Cependant sir Frédéric, voyant la source bien près de tarir, en cherchait une autre plus neuve et plus féconde, mais il ne trouvait rien; les usuriers devenaient moins traitables, les intérêts plus lourds, et ce jeune libertin ne reculait devant aucun sacrifice pour avoir les moyens de satisfaire son ardente passion du jeu.

Il engloutissait toutes ses nuits dans les tripôts de Londres, dans les *Enfers*, espèce de villes souterraines et sourdes, qui se cachent honteusement au milieu de cette ville géante, que

l'œil investigateur de la police ne peut fouiller dans ses profondeurs.

Les *Enfers* de Londres ne sont nulle part et sont partout. Comme on ne tolère pas ces profanes établissements, et que la police parvient souvent à les découvrir, ils sont, pour ainsi dire, nomades; ils changent continuellement de place, et cet horrible mobilier des maisons de jeu, tapis vert, dés, roulette, râteau de croupier, tout cela voyage incessamment d'une maison à l'autre, d'un quartier à l'autre, et, le soir venu, les démons de ces *Enfers,* qui seuls connaissent le changement de domicile, se glissent un à un, par des couloirs obscurs, et pénètrent chargés d'or dans leur nouveau pandœmonium.

C'est une effroyable chose, que ce pêle-mêle de figures, d'âges et de costumes; ce chaos d'hommes animés de passions mauvaises, dé-

vorés de la soif du gain, qui se rassemblent la nuit comme des vampires, pour se pomper le sang les uns des autres, et s'entre-dévorer.

Comme ces honteuses demeures sont clandestines et toujours au moment d'être envahies par la force armée, elles ont, en général, beaucoup d'issues ténébreuses, de portes masquées, de corridors longs et tortueux, par où les joueurs, surpris en flagrant délit, parviennent presque toujours à s'échapper, après avoir éteint les lampes et les chandelles. Aussi, lorsque les constables et les gens de police pénètrent dans l'intérieur de ces maisons, dont les volets demeurent fermés le jour, ils arrivent avec des torches et des lanternes, car ils savent bien qu'ils vont se trouver dans l'obscurité.

Souvent, lorsque le tapis vert est plein d'or et de bank-notes, au moment où la bille fatale,

qui roule circulairement, va s'arrêter dans une case, un cri d'alarme se fait soudain entendre, un sauve-qui-peut sinistre, qui retentit du bas de l'escalier jusqu'au fond des appartements. Alors c'est une confusion bizarre : on se pousse, on se heurte, les flambeaux s'éteignent ; et d'adroits filous profitent de la terreur panique et des ténèbres pour faire main-basse, avec une célérité merveilleuse, sur les dépouilles opimes de la banque et des joueurs. Quelques minutes après, on s'aperçoit, mais trop tard, que l'alerte était fausse, et que les prétendus constables ne sont que des voleurs qui ont fui les premiers, après avoir rempli leurs poches.

Cette habile rouerie des Mercures de Londres avait encore un prodigieux succès il n'y a guère qu'une vingtaine d'années : presque toutes les semaines, un pareil escamotage se faisait à la barbe de quarante ou cinquante personnes ; et,

bien que ce pillage organisé n'eût plus même le mérite de la nouveauté et de l'invention, il ne laissait pas d'être fort productif, et réussissait presque toujours.

Depuis deux ou trois mois sir Frédéric en avait même été plusieurs fois victime. Un jour, entre autres, qu'il avait perdu une somme prodigieuse, et que, malgré les conseils de ses amis, malgré sa mauvaise chance, il empruntait à mesure qu'il perdait, et s'acharnait à jouer en vomissant de terribles imprécations, tout à coup la fortune, qui le ballottait si rudement depuis quelques heures sembla lui devenir favorable et le traiter en ami : en moins de sept ou huit tours, sir Frédéric avait regagné presque tout ce qu'il avait perdu ; mais, doublant toujours son enjeu, laissant l'or et les bank-notes qu'il gagnait s'accumuler sur le tapis, il ne voulait pas se donner la peine de ramasser avant d'a-

voir atteint une somme idéale, un chiffre prodigieux qu'il avait marqué dans sa tête. La bille tournait toujours, et la griffe infatigable du croupier attirait sans cesse à elle la toison d'or des joueurs ; mais l'enjeu de sir Frédéric allait toujours grossissant, se multipliant toujours, et le jeune téméraire, qui sans doute pensait, comme Virgile, que la fortune aime les audacieux, demeurait les bras croisés, froid, impassible, au milieu des joueurs émerveillés. Enfin il atteignait presque le chiffre bienheureux, le fantastique Eldorado qu'il rêvait en silence : la bille continuait à courir circulairement ; elle hésitait, mouvante encore et incertaine, quand soudain un violent bruit de marteau se fait entendre à la porte d'entrée, et ce cri : *Les constables, voilà les constables !* retentit comme le tonnerre dans toute la maison. En une seconde, toutes les lumières sont éteintes ; les joueurs se lèvent précipitamment ; on se rue aux portes : Cléland seul se

cramponne à la table, repousse à coups de poing tous ceux qui veulent s'en approcher, tire de sa poche une boîte de phosphore, et rallume vivement les bougies. Il promène un regard sur le tapis vert, et jette un cri de fureur : les piles de guinées et de souverains avaient disparu !... il ne restait plus que les billets de banque ! Il lance un rapide coup d'œil autour de lui : presque tous les joueurs, le croupier lui-même, s'étaient sauvés dans un corridor, dont ils avaient fermé la porte à double tour. Un homme seul était demeuré ferme à son poste de joueur : il était assis en face de Cléland, et, les deux coudes appuyés sur la table, le menton dans les deux mains, il regardait le gentilhomme d'un air stupide et indifférent, comme s'il ne se fût pas le moins du monde occupé de tout ce qui se passait autour de lui.

Ce personnage était un homme de petite taille,

grêle, sec, pâle, à la mine cadavéreuse; son front, bas et déprimé, était tout grimaçant de rides; un sourire presque idiot relevait jusqu'au nez sa lèvre supérieure, et découvrait ses gencives rouges, aux longues dents ébréchées. Sa perruque fauve se hérissait hargneusement sur sa tête; il avait une cravate blanche, horrible de taches; et son habit noir, râpé jusqu'à la corde, trahissait, en maint endroit, le fil blanc et disparate dont une main peu habile l'avait recousu.

Ce n'était point la première fois que Cléland rencontrait ce personnage dans les *Enfers* de Londres : il avait cru s'apercevoir que cet effroyable visage de hibou était là toujours, en face de lui, quand une fausse alarme avait mis les joueurs en fuite. Ce qui paraissait fort étrange à sir Frédéric, c'est qu'en pareilles circonstances l'or seul disparaissait, tandis que les billets de banque demeuraient à la même place. Une par-

ticularité semblable, qui se renouvelait sans cesse, ne pouvait donc pas être entièrement l'effet du hasard : c'était sans doute le résultat d'une manœuvre, d'une combinaison diabolique qu'un jour ou l'autre on devait découvrir. Cléland fit en outre la réflexion que bien souvent, en rentrant chez lui après un événement de ce genre, il avait trouvé dans ses poches des billets de banque faux, très-habilement contrefaits, et qu'un œil exercé pouvait néanmoins reconnaître avec un peu de temps et de patience.

— Monsieur, dit-il, en arrêtant sur le petit homme un regard fixe et profond qui le fit tressaillir, comme au toucher du galvanisme ; monsieur, vous avez donc la conscience bien nette, que la visite des constables ne vous fait pas bouger de votre chaise?

— Monsieur!.. bégaya le vieillard pâle, dont

les dents claquaient comme dans un accès de fièvre, excusez... j'ai la goutte, et mes pauvres jambes sont dans un bien mauvais état...

— Ah! c'est différent! continua Frédéric en le pétrifiant d'un regard. D'ailleurs, je vois que messieurs les constables sont trop polis cette fois pour entrer sans qu'on leur ouvre...

— Ah! ah! ah! vous croyez, mon cher monsieur? Vous me rassurez beaucoup... au moins j'aurai le temps de m'en aller... Adieu, monsieur... Bonne chance!

Et l'affreux personnage se leva tout grelottant, la tête branlante, et se traînant à peine, comme s'il avait eu dans le corps un verre de vin des Borgia; mais avant qu'il eût gagné la porte, sir Frédéric s'élança vers lui, le retint par un pan de son habit, et promena rapidement la

main sur les vêtements flasques et vides de cette espèce de fantôme. Il découvrit une large besace gonflée d'or sur le ventre du petit vieillard ; il plongea la main dans cette poche : un paquet de billets de banque était enfoui sous l'or. Cette investigation ne dura qu'un instant.

Et Cléland, les dents grinçantes, les yeux flamboyants de colère, secoua vivement ces homme qui tomba vite à genoux en joignant les mains.

— Malheureux ! dit Frédéric.

— Monsieur, ne me perdez pas !... vous saurez tout... balbutia le vieillard avec des gestes suppliants et désespérés.

A l'instant même un bruit de pas et de voix se fit entendre dans le couloir secret, par où la foule s'était évadée : la porte s'entr'ouvrit d'a-

bord avec précaution ; et la figure blafarde et stupide du croupier apparut comme un spectre par l'entre-bâillement de la porte.

— Pas un mot ! dit sir Frédéric au vieillard toujours agenouillé devant lui ; pas un mot, ou je vous perds !

Il parlait à voix basse : le vieillard pouvait seul l'entendre.

— Monsieur, je suis votre esclave ! murmura le pauvre diable à moitié mort de frayeur. Ne me perdez pas, ne me perdez pas !

Le croupier, n'apercevant pas la moindre figure de constable ou d'officier de justice, fit signe aux joueurs qu'ils pouvaient rentrer sans aucun risque et reprendre le jeu interrompu : les siéges furent assaillis de nouveau autour du tapis vert ; la banque remplaça les sommes vo-

lées, et la bille recommença de plus belle à tourner dans le cercle aléatoire.

Cléland emporta le matin une masse énorme de billets de banque : pendant toute la nuit, il n'avait point détaché son regard du mystérieux personnage qui lui appartenait corps et âme, et qu'il pouvait d'un mot, sans doute, envoyer à la potence.

Les rayons du soleil levant perçaient déjà les fentes des volets, quand sir Frédéric quitta la table de jeu. Mais avant de sortir, il fit un signe au vieillard, un signe impérieux et presque imperceptible qui fit trembler convulsivement le misérable : il se leva bien vite et suivit Cléland, triste et la tête basse, comme un chien qui marche derrière son maître en flairant le bâton.

IX.

La voiture de sir Frédéric attendait à quelque distance, au coin d'une rue; il y fit monter d'abord le petit homme, et monta ensuite.

— Ton nom? demanda-t-il avec une inflexion

de commandement qui glaça le vieillard depuis la plante des pieds jusqu'à la perruque.

Comme celui-ci hésitait à répondre et balbutiait sans articuler une syllabe distincte Cléland réitéra sa question en le secouant rudement par le collet de son habit noir, qui, déjà mûr et passablement avancé en âge, manqua de lui rester à la main.

— Je m'appelle Job Griffith, murmura le vieux en renfonçant presque à moitié sa tête dans ses épaules, et fermant les yeux pour échapper au regard vif et perçant de l'interrogateur.

— Ah çà, tu penses bien, vilain oiseau de nuit, que je ne me laisserai pas sottement plumer par un vieux hibou! Allons, vide ta besace, et rends-moi ce que j'ai bien gagné : je n'aime pas les faux billets de banque!

Job poussa une lamentation profonde, comme il en devait parfois sortir des entrailles de son patron biblique étendu sur le fumier ; il plongea sa main crochue et noire dans la poche secrète qui lui garnissait le ventre, puis il en retira en gémissant des poignées de pièces d'or et de bank-notes, dont Frédéric s'empara aussitôt.

— Sais-tu, vieux scélérat, que tu contrefais merveilleusement les billets de banque, et que je ferais une œuvre pie en t'envoyant gambader au bout d'une corde à la porte de Newgate!

Un frisson convulsif agitait les membres grêles du vieillard : il voulut bégayer des prières, mais chaque mot lui restait à la gorge comme s'il eût senti déjà le collier de chanvre.

Cléland ne put s'empêcher de rire en voyant la mine effarée et piteuse de ce pauvre diable ;

mais, ne voulant pas l'effrayer davantage, il lui frappa sur l'épaule et lui dit, avec un air de bienveillance passablement railleuse :

— Allons, rassure-toi, Job ; tu es un habile homme, j'aime le talent, n'importe où il se trouve. Ma foi ! tes billets de banque feraient honneur au burin de l'État : les signatures tromperaient le diable lui-même, excepté moi, pourtant, car je m'y connais, Dieu merci ! Voyons, nous allons faire ensemble un petit arrangement : tu vas me promettre de devenir honnête homme, c'est-à-dire, mon cher, de ne plus employer les dons heureux que tu as reçus du Ciel, à ruiner cette bonne et vieille Angleterre, qui serait fort à plaindre d'avoir une douzaine d'artistes comme toi. Écoute, ami Job, je veux te remettre dans la bonne route, je veux t'arracher aux griffes de Satan et faire de toi un personnage considérable. Tu sauras plus tard quels sont

mes projets : en attendant, l'ami, je t'exhorte à fuir les tripots comme la potence elle-même! Malheur à toi, si je trouve encore ta carcasse juive dans le voisinage d'un tapis vert! tu es bien sûr alors de ne pas mourir de la goutte! Tu vas loger dans mon hôtel; tu seras muet comme la tombe!... si je suis un peu content de toi, sois tranquille, je me charge de ta fortune. Job, tu seras mon secrétaire, mon confident!... tout ce que je te dirai, tu l'enseveliras dans ton âme comme un cadavre à six pieds sous terre; tout ce que je t'ordonnerai, tu le feras immédiatement, sans observation, sans réplique, sans frayeur. Songe que tu es à moi, que ta pauvre vie est la flamme d'une chandelle que je puis éteindre d'un souffle. Et, maintenant, acceptes-tu mes conditions?

— Oui, votre honneur, murmura Job dont l'œil, terne et mourant tout à l'heure, prit su-

bitement feu comme un grain de poudre fulminante. Mettez-moi tout de suite à l'épreuve! je serai votre chien, milord.

Il y avait dans la physionomie du vieillard une expression de malice et de méchanceté railleuse qu'il était impossible de définir. C'est que Job avait cru lire tout à coup dans les yeux de Cléland un projet sinistre et plein de ténèbres, auquel ce vieux Méphistophélès était ravi de coopérer.

Sir Frédéric, doué d'une pénétration merveilleuse pour découvrir dans le repli des cœurs tout ce qui s'y cachait de pervers et d'infâme, sir Frédéric avait reconnu tout de suite, dans les traits sordides de ce vieillard, une âme basse et dégradée, une créature mauvaise, toujours prête à servir les passions coupables de celui qui aurait assez d'or pour l'acheter, assez d'empire

et de force pour la rendre esclave et la fouler aux pieds comme un ver de terre. Il avait donc compris que cet homme, en guerre avec la société, promis à la potence, deviendrait l'aveugle instrument de ses désirs, de ses machinations.

Job faisait à Cléland l'effet de cet horrible apothicaire qui vend du poison à Roméo, bien qu'il sache parfaitement que ce poison ne doit pas guérir, mais tuer.

Depuis quelque temps sir Frédéric observait cet homme avec une attention particulière, dans toutes les maisons de jeu qu'ils fréquentaient l'un et l'autre : il n'avait jamais communiqué à personne les soupçons encore assez vagues que lui inspirait le vieux juif; mais, comme il se glissait toujours quelque faux billet de banque au milieu des enjeux, chaque fois que la hideuse figure du juif apparaissait dans un *Enfer*, sir

Frédéric avait redoublé de vigilance et de circonspection, sans en avoir l'air, et se promettait bien de mettre, un jour ou l'autre, à profit le résultat de ses observations mystérieuses.

Sir Frédéric alla visiter le réduit obscur qu'habitait Job, dans une rue noire et puante de la Cité, au fond d'une masure épouvantable à voir. La chambre du juif était pleine d'instruments de tout genre, qui servaient à sa coupable industrie. Partout des tablettes de cuivre, des burins, des fioles d'eau-forte et de liqueurs étranges, au moyen desquelles il faisait disparaître l'écriture et l'impression avec une habileté satanique.

Job ne contrefaisait pas seulement les billets de banque; il fabriquait aussi très-adroitement des lettres de change, des billets à ordre, des faux en écriture publique ou privée, et, la

plupart du temps, les maisons de banque ne reconnaissaient la fausseté des signatures qu'après avoir payé le montant des effets. Plusieurs fois même les négociants et les banquiers avaient cru faire honneur à leur paraphe en payant les faux billets du juif, et trop tard ils s'apercevaient de leur fatale erreur.

Dans un pays comme l'Angleterre, qui n'est riche que par le crédit et le mouvement de ses banques, le faux en matière de commerce est regardé comme le plus grand de tous les crimes, et l'on ferait plutôt grâce à un empoisonneur qu'à un faussaire : la moindre lettre de change, la moindre signature de marchand contrefaite, envoie le coupable au gibet sans miséricorde.

Or, il y avait dans la chambre du juif de quoi le faire pendre cinquante mille fois, s'il avait eu cinquante mille cous de rechange.

Sir Frédéric, qui prenait assez rarement le parti du juste contre l'injuste et qui s'embarrassait fort peu du bonheur de la société, n'avait donc aucun motif pour dénoncer aux magistrats ce misérable, tandis qu'il pouvait avoir au contraire d'excellentes raisons pour l'attacher à son service.

On saura plus tard quel était le but de sir Frédéric en épargnant cet homme : les événements de cette histoire, sombre et fatale, révéleront bientôt l'épouvantable drame qui se nouait déjà dans le cœur ténébreux de Cléland.

Quelques jours avant qu'il eût découvert la fourbe du juif, sir Frédéric, assailli de créanciers, ne sachant plus où donner de la tête, avait emprunté de l'argent à des intérêts énormes. Un misérable usurier, nommé Samuel, qui avait obtenu contre sir Frédéric plusieurs

prises de corps, pouvait d'un moment à l'autre le faire saisir et mettre en prison ; mais, comprenant bien qu'il serait assez dangereux de se brouiller à mort avec un homme irritable et violent, qui n'avait jamais pardonné une offense, Samuel, qui d'ailleurs avait fait de très-bonnes affaires avec lui, voulut bien consentir à lui prêter encore une somme considérable, moyennant laquelle sir Frédéric s'engageait sur l'honneur et par écrit à vendre un jour au prêteur le château des Felton, après la mort de son oncle. L'usurier s'obligeait en outre à servir au jeune libertin une rente de vingt mille livres pendant quinze ans ; mais il était bien convenu dans leur traité que, si lady Felton devenait enceinte, la rente des vingt mille livres cesserait à l'instant même.

Sir Frédéric, regardant cette clause comme illusoire, n'avait pas fait la moindre difficulté ; il

trouvait l'arrangement superbe, admirable, et riait en lui-même de la simplicité du vieux renard, qui se prenait au piége comme une poule aveugle. Frédéric se considérait depuis longtemps comme l'unique et seul héritier de son oncle, qui, n'ayant pas d'enfant, devait se trouver encore bien enchanté d'avoir un neveu. Il calculait donc, en se frottant les mains, le nombre d'années que lord Felton pouvait vivre encore, suivant l'échelle des probabilités humaines; il lui donnait quatorze ou quinze ans, et se croyait le plus généreux du monde : alors, son cher oncle une fois couché près des Felton, lui Frédéric aurait bien assez de beaux domaines et de magnifiques châteaux aux environs de Londres, sans avoir besoin de garder ce vieux manoir du Cumberland, perché sur le haut d'une roche comme un nid de vautours. Jusqu'à cette bienheureuse époque, il n'était pas fâché de recevoir vingt mille livres sterling de rente annuelle et paya-

ble par trimestre, qui l'aiderait au moins à descendre le fleuve de la vie assez commodément et lui rendrait l'exercice de la patience beaucoup plus facile.

Cléland pensait donc qu'il devait gagner de toutes manières à ce marché et que cette prompte recrudescence de fortune allait rétablir son crédit, qui depuis longtemps menaçait ruine. Toutefois le prudent Samuel avait eu soin de stipuler, dans le contrat aléatoire, que sir Frédéric, le cas échéant, bien que très-invraisemblable, où lady Felton deviendrait enceinte, serait tenu de rendre immédiatement les sommes déjà prêtées avec tous les arrérages de ladite rente, sans préjudice des intérêts et droits de commission, qui pourraient se monter alors au taux fixé par la discrétion bien connue du bailleur de fonds; faute de quoi sir Frédéric abandonnerait au

créancier tous ses biens présents et à venir, et serait détenu jusqu'à l'extinction de sa dette.

Cléland ne revenait pas de son bonheur : pour la première fois de sa vie il faisait une bonne affaire, et, dans les transports de sa joie frénétique, il recommençait chaque nuit, avec ses camarades, des orgies plus infernales les unes que les autres ; lorsqu'en rentrant chez lui, un matin, il reçut deux lettres : l'une était de son oncle, qui le priait de venir passer quelques jours dans le Cumberland ; l'autre était de miss Nelly.

X.

Cléland s'empressa d'ouvrir la lettre de son oncle; il la parcourut rapidement, et se frotta les mains avec un sourire indéfinissable.

— Parbleu! dit-il, ce cher oncle est vraiment

bien honnête ! il m'ouvre à la fois son cœur et son château ! C'est à merveille ! Je ne lui tiendrai pas rigueur. Cordieu ! j'ai bien envie d'aller faire une petite visite à la belle tante ; elle est toujours adorable, ma foi ! plus jolie et plus fraîche que jamais ! Eh ! sur ma parole, on ne sait pas ce qui peut arriver ! la chair est faible, comme dit je ne sais plus trop quel vieux paillard ?... mais, en revanche, si la chair est faible, le diable est fort !... Nous verrons, nous verrons, douce et chaste Susanne !

En disant cela, une expression de haine et de colère contractait ses lèvres, il secouait la tête avec menace, il serrait les dents : c'est qu'il était plein encore du passé ; il ne pouvait bannir de sa mémoire l'impuissance et la honte de ses projets avortés, ses vains projets de séduction, et le regard de mépris avec lequel une femme noble et vertueuse l'avait terrassé un jour. Il

conservait encore au fond de son cœur l'éternelle blessure, cette blessure incurable et saignante de l'amour-propre, ou plutôt de l'amour dédaigné.

Bien qu'il n'eût jamais aimé sa tante d'un amour véritable et profond, néanmoins irrité par les obstacles qui lui paraissaient insurmontables, curieux de séduire une femme si pure, si incorruptible, il l'avait longtemps convoitée en silence, avec un délire fiévreux que ne pouvait calmer la possession des plus adorables femmes d'Angleterre. Il brûlait, dans son ardente soif de libertinage, il brûlait d'effeuiller cette fleur d'innocence et de candeur, que le souffle empoisonné de la cour n'avait pu ternir; il savait bien que sir William Humbers était passionnément épris de lady Felton et n'obtiendrait jamais rien; mais un instinct de secrète jalousie lui disait tout bas que sir William, sans être aimé

de la jeune comtesse, était loin pourtant de lui déplaire et passait continuellement de longues heures près d'elle, en des causeries mystérieuses et charmantes.

C'est pourquoi Frédéric, certain de ne jamais réussir près d'une femme qui le détestait, avait fait tout son possible, à force de raisonnements et de colère, pour étouffer une passion folle qui pouvait le perdre un jour auprès de lord Felton. Depuis que sa tante l'avait foudroyé d'un regard plein de mépris et d'indignation, Cléland avait tout à coup changé de langage et de manières avec elle, et ne lui parlait plus qu'avec ce ton de courtoisie galamment respectueuse, qui n'offense jamais une femme d'esprit et de bon ton : mais, au fond de l'âme, il avait juré mille fois de se venger d'une manière ou d'une autre ; il attendait avec une impatience cruelle que l'occasion vînt se présenter.

Le colonel Humbers, dont les qualités nobles et chevaleresques formaient un singulier contraste avec le caractère de sir Frédéric, recherchait peu la société de ce jeune homme, auquel il serrait pourtant la main, quand le hasard les mettait en présence l'un de l'autre dans un salon. Cléland témoignait beaucoup d'amitié au colonel, et lui parlait toujours de lady Felton avec de merveilleux éloges qui ne faisaient qu'irriter l'amour de sir William. Quand celui-ci venait passer quelque temps à Londres pour affaires de service, si Frédéric le rencontrait à cheval dans Hyde-Park, il ne manquait pas de l'arrêter pour lui dire qu'il avait reçu une lettre du Cumberland, lettre charmante et fort questionneuse, où l'on demandait avec beaucoup d'instances des nouvelles de sir William et l'époque de son retour. Le colonel, dont le cœur battait avec force, balbutiait, rougissait, faisait mille interrogations étranges qui révélaient son trouble et les orages profonds de son âme.

Sir William pouvait donc, sans être fat et vaniteux, se croire aimé secrètement par lady Felton.

Cléland fut enchanté de l'invitation que lui faisait son oncle ; il résolut de partir avant cinq ou six jours, quand il aurait apaisé les abois des créanciers les plus intraitables. Il avait complétement oublié la lettre de miss Nelly, qui devait sans doute lui faire, comme toujours, des reproches tendres et l'accuser d'ingratitude et d'oubli. Cette jeune fille, que sir Frédéric avait séduite uniquement pour se distraire, pour tuer le temps au milieu des ennuis de la solitude; cette jeune fille, quoique belle et pleine d'amour, n'avait jamais occupé dans le cœur de son amant qu'une bien médiocre place. Il la ménageait encore cependant et lui répondait de temps à autre quelques douceurs fades et banales, quelques phrases de romans, sentimentales et ridicules, parce qu'il pouvait un jour avoir besoin de

miss Nelly, et peut-être la faire entrer dans ses complots.

Cependant ses yeux tombèrent par hasard sur la lettre qu'il n'avait pas encore décachetée ; il l'ouvrit en bâillant, et, dès les premières lignes, il vit que la pauvre fille se lamentait comme d'habitude et le suppliait de venir la consoler, car elle était la plus à plaindre de toutes les créatures. Cléland se mit à rire aux éclats, et, ne se donnant pas la peine d'en lire davantage, il froissa le papier dans ses mains et le jeta au feu : une seconde après, il ne pensait plus à Nelly.

Quelques jours se passèrent ; sir Frédéric avait repris son train de luxe et de folles dépenses : chaque nuit l'or coulait à flots de ses mains ; il perdait, et cependant il revenait joyeux à son hôtel.

Job Griffith logeait dans la maison de Cléland. Celui-ci, qui le traitait avec une certaine distinction, avait tâché de lui faire adopter un costume moins grotesque et plus convenable; mais Job, animal d'habitude s'il en fut jamais, se trouvait gêné sans doute dans ses habits neufs, et revenait chaque matin à son vieil accoutrement, comme on revient à ses premières amours. Cléland jugeait donc inutile de le contrarier pour si peu de chose; il avait trop besoin d'un pareil homme.

Souvent ils passaient des heures enfermés ensemble, et personne, pas même Frank, qui était pour ainsi dire le confident de son maître, personne encore n'avait pu savoir ce qui se passait entre l'horrible juif et le beau gentilhomme.

Sir Frédéric disposait tout pour son départ, quand il reçut une autre lettre, qu'il jeta sur une

table avec impatience, en reconnaissant l'écriture : c'était encore une lettre de miss Nelly. Justement alors il se disposait à fumer un cigare d'Espagne, et cherchait un morceau de papier pour l'allumer : comme il n'en trouvait pas sous la main, il jeta les yeux sur la malencontreuse lettre, puis, allongeant le bras vers elle avec indolence, il la prit, la déchira en deux, en roula un fragment dans ses doigts et l'approcha du feu. Mais tandis qu'il allumait le cigare, il lut machinalement, à travers la flamme qui tournoyait sur le papier, quelques mots sans suite dont la vue seule fit couler en ses veines un frisson de glace : il éteignit brusquement dans ses mains la lettre qui brûlait, il l'ouvrit avec précipitation et la parcourut d'un bout à l'autre avec d'affreux battements de cœur, tandis qu'une pâleur mortelle se répandait sur son visage.

Cette lettre contenait ce qui suit :

« Mon beau Frédéric, mon amour, vous « êtes bien méchant! Dieu! comme vous me « négligez! Je vous attends, je vous appelle, je « vous implore! Si vous saviez comme je suis « malheureuse! si vous saviez comme je pleure, « je suis bien sûre que vous auriez pitié de moi, « et que vous ne me laisseriez pas seule dans « ce vilain château, si triste, si monotone, où « je passe toute ma vie à gémir en pensant à « vous!

« Mon Dieu! mon Dieu! comme je suis à « plaindre! je n'ai pas la moindre distraction : « croiriez-vous que milady ne veut plus que je « lise de romans! Tous ces beaux livres, si « pleins d'amour et de flamme, qui peignent « si éloquemment tout ce que j'éprouve, tout « ce que je souffre!... eh bien! elle me les a re- « tirés, elle les cache avec un soin extrême, et « je n'ai pour toute ressource que d'ennuyeux

« ouvrages d'histoire et de morale, qui me font
« bâiller horriblement! Au moins, si elle m'a-
« vait laissé les belles poésies de lord Byron!
« mais elle m'a tout pris!... J'ai bien encore
« Shakespeare et Walter Scott, mais je les sais
« par cœur, et je n'aime pas à lire toujours la
« même chose.

« Cher ami, si vous étiez près de moi, si je
« pouvais entendre ces douces et brûlantes pa-
« roles qui sortent de vos lèvres, si je pouvais
« m'enivrer de vos regards si charmants, si
« tendres! oh! je serais heureuse! Je n'aurais
« pas besoin de livres, je n'en voudrais avoir
« qu'un seul, votre cœur si plein d'amour et de
« poésie!

« Notre existence est bien morne au château:
« nous ne voyons personne, excepté le colonel
« William Humbers qui vient très-souvent, et

« qui me paraît fort assidu près de votre tante...
« Vous savez, mon bon Frédéric, que vous m'a-
« vez priée de vous tenir au courant de tout ce
« qui se passe au château? Vous sentez bien que
« notre manière de vivre est très-uniforme, et
« que nos jours doivent se ressembler presque
« tous : milord et milady font tous les matins
« des promenades à cheval, ils vont à la chasse,
« et moi je reste seule avec les gens du château,
« créatures grossières et sans éducation, qui sont
« incapables de me comprendre, et ne m'épar-
« gnent point les paroles blessantes quand ils peu-
« vent le faire sans que j'ose me plaindre à lady
« Felton. Toujours des allusions malveillantes à
« votre sujet, une foule de mortifications doulou-
« reuses, des piqûres d'épingle qui n'ont pas l'air
« de s'adresser à moi et qui me torturent! Oh!
« mon Dieu, mon Dieu! quand donc m'arrache-
« rez-vous à cette position fausse et humiliante,
« pour laquelle je ne suis pas faite? Vous qui

« m'aimez, Frédéric, vous qui me l'avez dit
« tant de fois, quand donc m'aimerez-vous as-
« sez pour ne pouvoir être heureux sans votre
« Nelly?... Hélas! vous savez tout ce que j'ai fait
« pour vous, tous mes sacrifices; je vous ai tout
« donné, tout ce que j'avais, pauvre fille!
« amour, honneur, tout enfin! Frédéric, Fré-
« déric, j'ai tenu ma promesse, quand rem-
« plirez-vous la vôtre?... »

Il y avait des traces de larmes sur le papier, comme l'attestaient quelques mots effacés à demi; mais toutes ces phrases tendres et amoureuses, toutes ces redites passionnées et sentimentales touchaient fort peu sir Frédéric, qui certes ne les aurait pas lues jusqu'au bout, s'il n'eût craint de passer quelque ligne importante : il parcourut cette première partie de la lettre avec une grande rapidité, et se hâta d'arriver au dernier pa-

ragraphe qui renfermait une nouvelle foudroyante.

Il était conçu en ces termes :

« Vous savez, mon ami, que je n'ai pas de « secrets pour vous, et, bien qu'il soit mal peut- « être de vous révéler un mystère dont j'ai sur- « pris la connaissance par une espèce d'abus de « confiance, je n'ai pas la force de vous le ca- « cher, d'autant plus qu'il vous intéresse beau- » coup. Depuis quelque temps milady était fort « souffrante, elle changeait à vue d'œil, et son « état maladif inspirait quelques inquiétudes à « son mari. Milady, qui n'a pas, comme vous « le savez, grande confiance dans les médecins, « ne croyait point nécessaire de les consulter en- « core ; mais enfin les douleurs qu'elle éprouvait « devenant plus violentes, elle ne put résister « aux prières de son mari, et consentit à voir

« le docteur Wilson. Je présume que dans cette « première visite le docteur tranquillisa lady « Felton sur la nature de son malaise, car elle « fut après d'une gaieté folle et inexplicable; « milord n'en pouvait comprendre le motif, « moi-même j'en fus très-surprise, et je voulus « pénétrer la cause de ce bizarre changement. « Le lendemain, le docteur Wilson revint « comme il l'avait promis. Milord était ab- « sent; je me glissai dans un cabinet d'où je « pouvais entendre les paroles du médecin, et « j'appris, à mon grand étonnement, que mi- « lady était enceinte.

« Elle ne voulait pas croire à son bonheur, « et, malgré l'assurance du médecin, elle s'ob- « stinait à l'accuser d'erreur, de méprise, et le « suppliait de ne rien dire encore à personne « avant d'avoir acquis entièrement la certitude « de ce qu'il avançait.

« Voilà, mon cher Frédéric, ce que j'ai en-
« tendu ; j'espère encore pour vous et pour
« moi que le docteur s'abuse, et que sa prédic-
« tion ne se réalisera point. Voyez, mon ami,
« ce que vous avez à faire ; en attendant, soyez
« sûr que je vous tiendrai au courant de tout. »

Cette lettre anéantit Frédéric : une sueur froide coulait de ses tempes ; il serra les poings, se frappa le front avec désespoir, et concentra tout à coup dans une seule et même pensée tout ce qu'il avait de force et de puissance pour le mal. Sa résolution était prise : le cerveau de cet homme venait d'enfanter un projet noir et terrible comme l'enfer.

Il sonna brusquement son domestique.

— Des chevaux de poste ! dit-il, je pars à

l'instant même pour le Cumberland ! Que Job Griffith descende, j'ai besoin de lui.

Quelques moments après, le juif, ployé en deux comme un esclave d'Orient devant son maître, entra la plume sur l'oreille, et demanda très-humblement au gentilhomme ce qu'il avait à lui commander.

Cléland ferma la porte au verrou, dit au juif de s'asseoir devant une table, et de se préparer à écrire ; puis, tirant d'une armoire un paquet de lettres, il les jeta devant le juif.

— Tu sais, Job, dit-il en fronçant le sourcil à la terrible façon des *Redgauntlet* de Walter Scott, tu sais que je suis maître de ta vie ?

— Oui, votre honneur !

— Eh bien ! tu es mort, si tu parles jamais de ce que nous allons faire ensemble !...

Une heure après, sir Frédéric et Job Griffith montèrent dans une chaise de poste qui les emporta soudain au grand galop. Frank et un autre domestique les accompagnaient.

En moins de trente-six heures sir Frédéric était au château de son oncle.

XI.

En effet, la précipitation singulière, avec laquelle sir Frédéric avait fait le voyage de Londres au château de Trévor aurait bien pu lui être fatale. Sa voiture avait deux fois versé en route; et à quelques milles du château, le postillon n'ayant

pu contenir les chevaux qui s'emportaient sur une pente fort rapide, c'était par une espèce de miracle que l'équipage n'avait pas roulé dans un précipice qui bordait la route, et au fond duquel bouillonnait une eau bruyante dans un lit de rochers.

A plusieurs milles du château, presque tous les chemins étaient fort dangereux : partout des rochers, des abîmes, des routes sans balustrade, où la moindre déviation d'une voiture pouvait causer de graves accidents. Toute cette contrée est merveilleusement pittoresque : c'est un mélange de prairies verdoyantes, de lacs immenses, de ravins et de torrents ; à l'opposé de la mer, on voit s'élever parmi les brumes à l'horizon de hautes montagnes bleuâtres : cette partie du Cumberland est toute pleine de beautés horribles, de scènes grandioses et mélancoliques.

Il y avait huit jours que sir William Hum-

bers s'était embarqué pour l'Irlande. Lord Felton n'avait pas encore reçu des nouvelles de son ami; un pareil silence commençait à l'inquiéter, car Dublin venait d'être le théâtre d'une insurrection populaire qui n'avait pas été réprimée sans effusion de sang : le régiment du colonel Humbers, en garnison alors dans cette ville, s'était vu dans l'obligation de faire usage de ses armes; il avait tiré sur le peuple pour se défendre, et les révoltés furieux s'étaient rués sur les soldats à coups de pierres, à coups de couteau : on citait plusieurs victimes de part et d'autre.

Cléland surtout paraissait vivement s'intéresser au sort du colonel : il en parlait sans cesse, et demandait régulièrement tous les matins à son oncle s'il avait reçu des nouvelles.

Frédéric était pour lady Felton d'une galan-

terie charmante; il l'entourait de soins gracieux et de prévenances plus aimables les unes que les autres : c'est au point que la jeune comtesse commençait à se trouver injuste pour son neveu, et se réconciliait tout bas avec lui. Néanmoins elle aurait bien voulu que les entretiens de miss Nelly et de Frédéric n'eussent pas été si fréquents; elle les surveillait toujours avec une attention prudente et maternelle sans en avoir l'air, et plusieurs fois elle avait retenu la jeune fille auprès d'elle, sous différents prétextes, quand elle la voyait prête à s'enfuir dans le jardin pour aller sans doute rejoindre Cléland sous les ombrages du parc.

De temps à autre, lady Felton voyait, avec une sorte de frayeur indéfinissable, apparaître la pâle figure du vieux Job, fantôme grotesque, épouvantable, qui semblait fuir le grand jour comme un oiseau de nuit, et ne rôdait qu'à la

brune dans les galeries du château. Elle ne pouvait comprendre dans quel but sir Frédéric avait amené ce hideux personnage : elle avait plusieurs fois même questionné son neveu avec une expression de curiosité inquiète; mais celui-ci détournait presque toujours la conversation d'un air d'indifférence, ou répondait en souriant que ce vieillard était un pauvre diable qui lui avait rendu autrefois quelques services, et qu'il ne voulait pas laisser mourir de faim.

Cléland n'avait plus que de rares conférences avec Job Griffith, qui demeurait dans les combles du château. Cependant, de fois à autre, les domestiques, en montant le soir dans leurs chambres, avaient rencontré sir Frédéric dans le couloir sombre qui menait au grenier du juif, et, pendant quelques heures, ils avaient cru entendre parler à voix basse dans ce réduit mysté-

rieux où personne, excepté Cléland, n'avait pénétré depuis l'installation du vieillard.

Un jour que lord Felton venait de sortir à cheval, seul avec son neveu, lady Felton, qui se trouvait trop faible et trop souffrante pour supporter la fatigue d'une longue promenade, reçut une lettre fermée d'un cachet noir et sans adresse. Elle hésitait d'abord à l'ouvrir : Ralph lui dit que cette lettre venait d'être apportée par un homme, qu'il ne connaissait pas; cet homme, qui n'avait donné aucune explication, avait dit seulement qu'il arrivait d'Irlande, et que son message était bien pour lady Felton; puis, sans attendre une minute, sans accepter même un verre de vin, il était reparti sur-le-champ, malgré les observations de Ralph.

Un frisson de terreur glaça lady Felton; une

pensée rapide, affreuse, désespérante, avait traversé comme un éclair son esprit déjà sombre et inquiet : elle n'en doutait plus, ce billet mystérieux, cacheté de noir, devait contenir quelque douloureuse nouvelle, sans doute la mort du colonel Humbers. Elle brisa vivement le cachet, et reconnut l'écriture de sir William.

— Il n'est pas mort ! s'écria-t-elle avec un profond sentiment de joie. Mais pourquoi ce mystère, ce cachet noir?...

Et, tenant la lettre d'une main tremblante encore, elle essaya de lire ; mais un nuage couvrait sa vue, et son cœur battait violemment : elle fut obligée d'attendre quelques secondes avant de pouvoir lire et comprendre ce qu'elle lisait.

Le colonel écrivait ce qui suit :

« Madame, pardonnez-moi, je vous en con-
« jure, si j'enfreins encore votre défense, c'est
« la dernière fois!... Hélas! depuis que je suis
« au monde, j'ai toujours été malheureux! tous
« ceux que j'aimais, je les ai vus mourir l'un
« après l'autre, et maintenant je suis seul, ab-
« solument seul!... Mon pauvre frère, cet ami
« qui me restait pour me donner encore un peu
« de courage, pour adoucir mes souffrances,
« eh bien, je l'ai perdu aussi! il vient de tom-
« ber près de moi, percé d'une balle! Depuis
« vingt-quatre heures, j'assiste à son agonie!...
« et maintenant, au lieu d'un frère si tendre-
« ment aimé, je n'embrasse plus qu'un cadavre!
« Lui, si plein de jeunesse, de courage et de
« force! lui si beau, et qui jusqu'à présent n'a-
« vait connu jamais que le bonheur, il est là,
« devant mes yeux, muet, insensible et glacé!
« C'est dans une heure que je vais le coucher

« dans le cercueil, c'est dans une heure que je « vais le suivre !...

« A présent, madame, la mort a rompu tous « les nœuds qui m'attachaient à la vie, il n'est « plus rien qui me retienne au monde! J'avais « rêvé le bonheur, mais ce bonheur était cou- « pable, ce bonheur est impossible, je vais « mourir ! Je vous ai offensée, je vous demande « pardon, je vous le demande avec larmes, à « genoux, les mains jointes; et vous savez qu'il « serait cruel de refuser le pardon à celui qui « va mourir ! Adieu, madame, adieu ! oubliez « un homme qui depuis sept ans n'est pas resté « un seul jour, une seule minute, sans penser « à vous, sans vous adorer... mais cet amour « est un crime, et je dois m'en punir !

« Adieu, madame, soyez heureuse! que le « Ciel vous accorde tout ce qu'il m'a refusé de

« bonheur!... Si quelque jour vous songiez à « moi, oh! je vous en conjure, pas de haine! et « dites-vous bien que j'étais votre ami, votre « frère!

« Ne montrez cette lettre à personne; d'ail- « leurs, quand vous la recevrez, cette main qui « l'écrit sera froide, ce cœur tout plein de vous « aura cessé de battre! Il ne serait plus temps « alors d'empêcher ma résolution de s'accom- « plir!... elle est fixe, inébranlable; c'est le ré- « sultat d'une longue et sage réflexion!... Mais « il importe que ma mort soit regardée comme « involontaire et causée par un accident. »

L'écriture de ce billet ne semblait pas tracée d'une main ferme: il était facile de voir qu'en l'écrivant sir William Humbers devait être

sous l'empire d'une terrible et fatale pensée, et que l'arme était déjà préparée sans doute, et devant ses yeux peut-être.

Lady Felton, glacée d'horreur, regardait toujours la lettre, pâle, égarée, frissonnante ; elle ne savait quelle détermination prendre, que faire, que résoudre. Elle connaissait l'âme ardente et vive de sir William, sa fermeté, son courage, et le dégoût sombre qu'il avait toujours eu pour la vie ; elle savait bien qu'Humbers n'était pas homme à vouloir l'effrayer par de ridicules fanfaronnades, qu'un projet semblable annoncé de la sorte ne pouvait manquer d'avoir une sanglante et prompte exécution ; et, quand elle pensait avec amertume qu'elle était la cause d'une si affreuse catastrophe, elle s'adressait de cruels reproches et se disait que peut-être sa conduite avec sir William n'avait pas été sage et prudente, qu'elle aurait dû prévoir les suites

probables d'une si dangereuse intimité, et que, sans avoir encouragé ce fol amour, elle avait contribué peut-être à le développer dans le cœur sensible du malheureux jeune homme. Alors une grande douleur s'emparait d'elle, et des larmes brûlantes ruisselaient de ses yeux; elle sanglotait en murmurant le nom de William, et conjurait le Ciel d'avoir pitié de lui, d'avoir pitié d'elle-même.

Quand lord Felton et sir Frédéric revinrent de leur promenade, ils trouvèrent la pauvre femme les yeux noyés de larmes, les bras pendants, la tête penchée sur la poitrine. Par bonheur elle avait caché la lettre de sir William: elle n'en parla point, et lord Felton ne put savoir qu'elle l'avait reçue. Il fit mille tendres questions à sa femme, et crut naturellement qu'elle était plus souffrante; il fit donc appeler le médecin sans la prévenir.

Sir Frédéric avait témoigné aussi beaucoup de surprise et de chagrin en voyant la pâleur et l'affliction de sa tante; mais cet air de chagrin et d'étonnement n'était qu'un masque hypocrite dont il avait jugé prudent de se couvrir, pour dissimuler tout ce qu'il avait dans l'âme, et le sourire étrange et cruel qui errait par moment sur son visage.

Depuis quelques jours sir Frédéric savait parfaitement tout ce que faisait le colonel Humbers : un homme sûr et dévoué surveillait tous les pas, toutes les actions de sir William, et rendait à Frédéric un compte exact et fidèle de ce qui pouvait l'intéresser.

Cet agent mystérieux avait trouvé le moyen de s'introduire auprès de sir William en qualité de domestique : celui du colonel avait brus-

quement quitté son service quelques jours auparavant.

Sir Frédéric recevait, chaque matin, un billet sous enveloppe, qu'un pêcheur venait remettre à lui-même.

La tristesse de lady Felton devenait plus profonde : depuis deux jours ses larmes coulaient abondamment dès qu'elle était seule, et quand elle apercevait son mari elle se hâtait de les essuyer et s'efforçait de sourire ; elle pensait continuellement à sir William Humbers ; elle lisait et relisait avec des torrents de larmes cette lettre fatale qu'il avait écrite en face de la mort. Plusieurs fois lady Felton avait été sur le point de tout dire à son mari, de lui montrer cette lettre ; mais elle n'osait pas, elle craignait de paraître coupable aux yeux d'un homme qui l'accuserait peut-être d'avoir manqué de confiance et de ne

l'avoir pas éclairé plus tôt ; lord Felton ne manquerait point de lui reprocher la mort de son meilleur ami, d'un cœur noble et loyal qui n'eût jamais conçu un amour criminel, s'il n'eût pas cru voir qu'on lui donnait des encouragements.

Cependant lady Felton aurait dû se réjouir ; ses larmes n'auraient dû être que des larmes de joie, car ce bonheur qu'elle avait si ardemment souhaité, ce bonheur qu'elle n'osait plus même espérer dans le fond de son âme, eh bien, il ne se refusait plus maintenant à ses vœux : elle en avait la certitude, elle était mère !...

XII.

Cléland reçut un matin quelques lignes écrites à la hâte ; l'orthographe annonçait une main peu lettrée ; le style en était fort laconique. On écrivait à Cléland :

« Vous pouvez être tranquille; votre homme « n'est pas mort! Je suis arrivé à temps; et d'un « bon coup sur le bras, j'ai détourné la balle qui « est allée se loger au plafond. Une heure après, « il a reçu d'Angleterre une lettre qui a fait « merveille : notre homme est d'une gaieté « folle. Il s'embarque ce soir.

« Comptez plus que jamais sur votre fidèle †. »

Pour toute signature, il y avait une espèce de croix mal faite qui avait une physionomie toute cabalistique.

Cléland secoua la tête d'un air de triomphe ; il déchira la lettre en fragments imperceptibles, et courut chercher Nelly, que depuis quelques jours il semblait adorer plus que jamais.

Nelly sortait alors de la chambre de sa mai-

trese : en apercevant Frédéric qui lui faisait signe de venir, elle courut à lui pleine de joie et d'empressement.

— Chère amour ! dit Cléland à voix basse, il faut absolument que je te parle ; j'ai quelque chose à te dire de la plus haute importance. Sois dans un quart d'heure au fond du parc, dans cette allée d'arbres verts où tu m'as donné rendez-vous l'autre jour : moi j'y vais de ce pas.

Nelly entra sur la pointe du pied dans la chambre de sa maîtresse; et, voyant que lady Felton, accablée et pensive, ne relevait pas la tête, elle sortit avec précaution, gagna le jardin par une petite porte, et prit une allée sombre et détournée pour rejoindre son amant.

Elle était sortie à peine du château, que lord Felton entra fort soucieux dans la chambre de

sa femme. Il venait de recevoir une lettre d'un ami demeurant à Dublin, qui lui disait : « Que « les troubles avaient cessé, que tout rentrait « dans l'ordre, et que, sans la prudente géné- « rosité du colonel Humbers, le sang coulerait « encore dans les rues ; mais sir William, ajou- « tait le correspondant, a perdu son frère, le « capitaine John ; et sa douleur est si profonde, « qu'on le surveille de peur qu'il ne veuille se « détruire. »

Cette lettre, postérieure de quelques jours à celle que lady Felton avait reçue, neutralisait donc l'effet de la précédente : elle devait diminuer les craintes de lady Felton, qui pouvait croire dès lors qu'une circonstance heureuse avait mis obstacle au funeste projet du colonel. Cette espérance, bien que faible encore et douteuse, répandit comme un baume dans le cœur de la pauvre femme ; elle joignit les mains, éleva

les yeux vers le ciel, dans un élan de reconnaissance indicible.

Alors, par une espèce de réaction bizarre, indéfinissable, elle se prit à faire l'éloge de sir William Humbers, à louer avec exaltation sa loyauté, son courage, toutes ses qualités nobles et chevaleresques; lord Felton, émerveillé d'une si prompte métamorphose, n'y pouvait rien comprendre et souriait avec bienveillance et tendresse, en faisant aussi l'éloge du caractère généreux et bon de sir William.

Le panégyrique de leur ami absent n'était pas encore épuisé, quand Ralph annonça le docteur Wilson.

Lady Felton resta seule un moment avec le docteur; puis, après quelques paroles échangées entre eux, elle agita vivement la sonnette,

et dit à Ralph qu'elle voulait parler à son mari.

Lord Felton s'empressa de rentrer : sa femme l'attendait avec une incroyable impatience, le cœur bondissant, la physionomie rayonnante. En l'apercevant, elle courut vers lui, et le pressa longtemps contre sa poitrine avec des pleurs de joie.

Ralph, en passant près de la porte, fut bien surpris d'entendre un mélange de cris et de sanglots, d'exclamations joyeuses, pleines de bonheur, de folie et d'ivresse. C'est que lord Felton n'avait plus rien à désirer sur la terre, il se voyait au comble de ses vœux !

Pendant que toutes ces choses se passaient dans le château, sir Frédéric se promenait dans une allée sombre du parc avec miss Nelly, qui

sentait le bras amoureux de Cléland s'arrondir avec mollesse autour de ses reins souples : elle s'appuyait langoureusement et laissait tomber sa tête sur l'épaule de Frédéric, qui de fois à autre se penchait sur le front de la jeune fille, et le mouillait d'un ardent baiser.

Enfin, miss Nelly était heureuse : elle voyait le jeune et beau Cléland aussi passionné, aussi plein de flamme que dans ce jour où, pour la première fois, elle s'était donnée à lui.

Sir Frédéric, dont la voix n'avait jamais été plus tendre, les regards plus chargés d'amour, lui disait avec un charmant sourire qu'elle était jolie, et blanche, et vaporeuse, comme une de ces fées qu'on rencontrait jadis le soir au bord des fontaines, et qu'on ne trouve plus aujourd'hui que dans les merveilleuses créations de Walter Scott.

Miss Nelly, qui n'avait pas la moindre expérience du monde, s'enivrait au parfum de ces douces paroles; elle se croyait éperdument aimée, et ne voyait pas le serpent sous les fleurs.

— Oh! n'est-ce pas que tu m'aimes? cher Frédéric, disait-elle en plongeant ses regards humides dans les yeux bleus du beau jeune homme; oh! n'est-ce pas que tu m'aimeras toujours?

— Oui, toujours, bonne et adorable! tant que vous serez jeune et belle, c'est-à-dire toujours! Non, en vérité, mon ange, tu n'es pas faite pour rester ensevelie dans cette contrée maussade! c'est un sacrilége d'enfouir ce trésor qu'on nomme la beauté! Oh! laisse-moi faire, tu seras heureuse, tu seras heureuse!

— Mais, ne le suis-je pas, Frédéric? Si tu

savais tout ce qu'il y a de félicité dans mon cœur ! Oh ! que tu es bon de m'avoir aimée ! Sans toi, cher ange, je serais déjà morte ; car, vois-tu, avant de te connaître, la tristesse et l'ennui, un horrible ennui me pressait le cœur et me tuait !

— Et je te jure, Nelly, que j'éprouvais absolument la même chose ! répondit Frédéric avec un sourire que, par bonheur, la jeune fille ne remarqua point. Vraiment, j'avais le cœur d'un vide horrible ! tout me fatiguait, tout m'inspirait un profond dégoût, qui probablement m'aurait conduit un beau jour au fond de la Tamise !...

Nelly jeta un cri de frayeur.

— Allons, rassure-toi, chère belle ! tu sais bien que la Tamise est assez loin de nous ; et

d'ailleurs, foi de gentilhomme, je n'ai plus la moindre envie de me noyer. Croirais-tu que maintenant je tiens à la vie d'une manière scandaleuse?... Voilà pourtant ce que c'est que l'amour! Il fait de nous des poltrons! Oui, Nelly, autrefois j'aurais joué ma vie à pile ou face!... et tu m'as plongé dans un tel océan de délices, qu'à présent j'ai toujours peur de mourir!

Un changement bizarre et inexplicable s'était produit tout à coup dans l'accent, les paroles et les manières de Frédéric; son langage avait perdu brusquement ce vernis doux et poétique dont mis Nelly raffolait; et maintenant, tout ce qu'il disait, quoique tendre, flatteur et passionné, semblait avoir, par moment, quelque chose d'exagéré et de sardonique, que la trop simple Nelly ne pouvait comprendre, et qu'elle n'aimait pas autant que les phrases mélancoliques et romanesques.

Cléland réfléchissait parfois sans doute, comme Méphistophélès, qu'il était passablement absurde, lui Satan, de perdre ainsi de longues heures à filer le parfait amour.

— Mais, dis-moi, cher Frédéric, reprit la jeune fille avec un tremblement dans la voix; que faisons-nous dans ce château? Emmène-moi tout de suite à Londres, à Paris, n'importe, où tu voudras!... Je ne veux plus rester ici, je ne veux plus te quitter un instant! Je t'en conjure, partons demain!...

— A quoi penses-tu, jolie folle? Comment! tu veux que je t'enlève? mais que dirait-on, grand Dieu! tu serais une femme perdue! Tu ne sais donc pas que je t'aime, et que ta réputation m'est plus précieuse que la vie?

— Mais je serai ta femme? continua-t-elle avec une inflexion craintive; tu m'épouseras?...

— Certainement! dit Frédéric ; je te donne ma parole d'honneur que c'est le plus ardent de tous mes vœux ; mais il faut de la prudence !... ce mariage ne peut se faire maintenant ! Tu sens bien que mon oncle n'y voudrait pas consentir : il a des préjugés aristocratiques, de vieilles idées de l'autre monde, que je dois ménager encore, si je ne veux pas être un beau jour déshérité ! Oui sans doute, mon ange, je veux que tu sois ma femme !... mais en même temps, je veux que tu sois riche, noble, je veux que tu sois comtesse de Trévor !

— Mais c'est impossible! balbutia Nelly, dont le cœur bondissait avec force ; cher ami, c'est impossible!... Tu m'aimes, hélas! et tu ne songes pas que sir Frédéric ne peut jamais être comte de Trévor, puisque lady Felton....

— Je le serai, je le serai !... interrompit vi-

vement Frédéric, les dents serrées, les yeux pleins de flamme. Oh! je ne me laisserai pas sottement dépouiller! ce titre est à moi; ce château, Nelly, est celui de mes ancêtres, et je ne me laisserai pas voler mes droits, ma fortune et mon nom par un bâtard!

— Que veux-tu dire? s'écria Nelly avec épouvante.

— Je dis, ajouta Frédéric avec un accent de rage, je dis que lord Felton n'est pas le père de cet enfant, et je le prouverai!

— Oh ciel! mais que dis-tu, cher Frédéric! quelle idée affreuse! Milady est pure, incorruptible, c'est la vertu même!

— C'est le vice en personne! interrompit

Frédéric; ce voile de candeur n'est qu'un masque hypocrite! Écoute, Nelly, tu m'aimes?... il faut que tu me serves!

— Oh! tout ce que tu voudras! dit-elle avec une brûlante exaltation; parle, que veux-tu?

— Je veux, Nelly, que tu me jures, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par notre amour, que tu feras demain ce que je vais te dire!... et cela, Nelly, sans réflexion, aveuglément, sans m'interroger! Tu me le jures?...

— Oui, s'écria-t-elle, par notre amour!

— Eh bien! tu vas tout savoir!... Demain, quand lady Felton sera endormie, il faut que toi....

Mais il ne put ajouter une syllabe; il s'arrêta

soudain comme pétrifié : lady Felton venait d'apparaître au tournant d'une allée voisine ; elle se trouvait en face d'eux.

XIII.

Nelly, épouvantée, quitta vivement le bras de Frédéric, et s'enfuit dans une petite allée transversale.

Cléland, qui n'était pas homme à se troubler

pour si peu de chose, s'avança galamment vers sa tante, et voulut lui prendre la main pour la baiser; mais cette fois lady Felton retira sa main avec froideur. Frédéric n'eut pas l'air de remarquer l'expression sévère et glaciale qui régnait dans les manières et la physionomie de sa tante.

— Oh, pardon! chère et belle tante, dit-il en souriant, je vous demande une foule d'excuses!.. je vous dérange?.. Vous étiez là, sans doute, pensive et mélancolique, rêveuse comme Childe-Harold, et foulant sous vos pas les feuilles mortes que fait bruire le vent de l'automne?

— Non, Frédéric, je ne me livrais pas à de poétiques rêveries, dit-elle gravement; j'étais occupée de choses beaucoup plus terrestres, et malheureusement trop réelles....

— Eh! bon Dieu, chère tante, de quel accent

vous me dites cela! Comme vous êtes triste! Est-ce que par hasard vous auriez reçu quelques mauvaises nouvelles de sir William Humbers?

Lady Felton regarda Frédéric avec étonnement.

— Non, répondit-elle après un instant de silence, je n'ai reçu aucune nouvelle qui puisse m'affliger; mais je vous avouerai franchement que je vois des choses que je ne puis souffrir...

— En vérité, belle tante? interrompit Frédéric d'un ton léger de badinage. Eh! qu'est-ce donc?.. Peut-on vous le demander sans devenir indiscret?

— Oui, Frédéric; vous allez le savoir: je serai franche avec vous!.. j'ai en horreur la dissimulation. Je commence par vous dire que j'ai lieu de vous en vouloir.

— A moi! est-il possible? moi, qui vous suis dévoué corps et âme, et qui plongerais au fond de l'Océan pour vous aller chercher un coquillage, si vous le désiriez!

— Allons, trève à toutes ces charmantes plaisanteries! répliqua lady Felton avec une sévérité pleine de tristesse. Frédéric, je vous parle sérieusement : j'ai à me plaindre de vous.

— Mais au moins, chère tante...

— Je vois avec peine, continua lady Felton, que vous ne craignez pas de me déplaire! Vous savez tout l'intérêt que je porte à miss Nelly; elle serait ma sœur, que je ne l'aimerais pas davantage!... cependant, Frédéric, vous employez toute la magie de vos paroles, tous vos moyens de séduction pour troubler l'existence calme et pure de cette jeune fille!

— Moi, bon Dieu! s'écria Frédéric jouant l'indignation de l'innocence faussement accusée. Oh! quelle idée affreuse, injuste!

— Non, Frédéric, je ne suis pas injuste, et surtout j'ai des yeux... Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai fait cette remarque; il y a bien longtemps que j'aurais pu vous tenir le même langage! J'espérais que Nelly se rendrait à mes conseils, j'espérais d'ailleurs que vous n'oublieriez jamais que cette jeune fille est sous ma protection, sous ma sauvegarde? A présent, Frédéric, je vois avec douleur que je me suis trompée. Miss Nelly est une pauvre enfant sans expérience, qui prête l'oreille à toutes les insidieuses flatteries d'une bouche accoutumée à dire ce que le cœur ne pense pas! Il est temps encore d'éclairer sa crédule innocence, et je vous prie en grâce, oh! très-sérieusement, de ne rien faire qui puisse contrarier mes ef-

forts pour la ramener dans la bonne voie. Il me semble qu'un jeune et beau gentilhomme, qu'un merveilleux dandy comme sir Frédéric, a bien assez de brillantes conquêtes à faire dans le grand monde, sans vouloir encore triompher d'une pauvre jeune fille élevée simplement au fond d'une province, et dont le cœur naïf est presque sans défense! Vous conviendrez que de pareilles victoires seraient assez peu glorieuses, qu'elles n'ajouteraient absolument rien aux lauriers de Lovelace, à la fameuse liste du beau don Juan!

Sir Frédéric se mordit les lèvres avec un dépit concentré.

— C'est vrai, délicieuse tante! reprit-il avec un air d'enjouement forcé; ce que vous dites est parfaitement juste : la conquête serait fort médiocre, et je n'aime pas les triomphes sans péril et sans gloire! Quand on a rêvé le bon-

heur avec une impératrice, on a très-peu de goût pour les bergères; et vous devez savoir, milady, que mon amour est en général de fort bonne maison, passablement aristocratique, très-peu bourgeois, et d'une ambition qui s'élancerait jusqu'au trône d'Angleterre, comme pourrait le dire au besoin la tendre et sensible reine Caroline!...

L'accent dont Frédéric prononça la dernière phrase, et surtout le nom de la reine, avait quelque chose de mystérieux et d'infernal accompagné d'un sourire plein de fatuité.

Lady Felton, saisie d'indignation, fut au moment de lui jeter à la face quelque réponse amère et flétrissante; le nom du courrier Bergami vint à ses lèvres, mais il n'en sortit point : femme, elle plaignait le malheur d'une femme outragée et victime de la calomnie peut-être,

elle plaignait une reine entourée de complots, et sans doute précipitée dans un piége infâme qu'on avait tendu sous ses pas. Elle eut donc l'air de ne pas comprendre l'allusion cruelle et insolente de sir Frédéric.

— Cléland, dit-elle, je vous répète que je parle sérieusement : vous me répondez avec un ton de badinage qui n'est pas de saison ! Je vous ai dit ce que j'avais sur le cœur !... croyez que je me suis fait violence ; n'oubliez pas que j'aime miss Nelly, et que le séducteur de cette enfant serait pour moi un objet de haine et de mépris. C'est la dernière fois, j'espère, que j'aurai à vous parler d'elle !... Maintenant, Frédéric, changeons d'entretien et redevenons bons amis.

Et lady Felton, avec un sourire doux et gracieux, tendit la main à Cléland.

— Toujours bonne, toujours belle, indul-

gente et divine ! s'écria Frédéric en pressant contre ses lèvres la main charmante de lady Felton ; puis, déployant tous les trésors de sa conversation vive et galante, il raconta fort spirituellement mille jolies anecdotes, qu'il saupoudrait de mensonges, de médisances et de sarcasmes, où les plus nobles familles d'Angleterre n'étaient pas épargnées.

— Que vous êtes méchant, Frédéric ! interrompit lady Felton avec un sourire qui n'avait plus de rancune. Allons, taisez-vous ; gardez toutes vos belles histoires pour les clubs et les soirées de Londres : vous savez que je n'aime pas le scandale. Mais venez, l'air commence à fraîchir, je retourne au château.

Cléland demanda à sa tante la permission de l'accompagner : il la reconduisit jusqu'au per-

ron de marbre qui menait à l'appartement de la comtesse. Ce perron, qui pouvait avoir une douzaine de marches, donnait sur une grande allée de sapins d'Écosse, au bout de laquelle on apercevait la mer qui s'enfuyait dans un vague lointain. La chambre qui s'ouvrait sur le balcon était pleine de fleurs rares et d'arbustes qui répandaient un parfum suave et délicieux. Souvent lady Felton venait passer une heure au milieu de cette atmosphère embaumée : c'est là qu'elle aimait à lire ses poëtes favoris; alors elle trouvait plus d'harmonie au vers, plus de charme à la pensée, à l'expression poétique. Cette pièce communiquait, par un escalier tournant, à une espèce de boudoir meublé avec une recherche merveilleuse, dans le goût de Louis XIV : la chambre à coucher de la comtesse était contiguë à ce boudoir, dont les fenêtres regardaient l'allée de sapins. L'appartement de lord Felton se trouvait assez éloigné

de la chambre à coucher de sa femme ; plusieurs salons très-vastes les séparaient.

A peine lady Felton eut-elle quitté Frédéric, que celui-ci, changeant tout à coup d'expression de visage, monta rapidement l'escalier qui menait aux combles du château, et, tournant la tête avec inquiétude pour voir si personne ne l'observait, il frappa mystérieusement à la porte de Job Griffith : aucun bruit, aucun mouvement ne se fit dans la chambre, et Frédéric, impatienté d'attendre, frappait d'une manière plus impérative, lorsqu'il entendit une voix rauque et catarrheuse qui demandait, avec un tremblement de colère, le nom de l'importun visiteur.

— Eh ! c'est moi, vieil Israélite de tous les diables ! répondit Frédéric avec emportement. Ouvre, imbécile, ouvre donc...

La porte s'entr'ouvrit peu à peu, et par l'entre-bâillement apparut la mine blême de Job Griffith.

— Pardon, votre honneur! bégaya-t-il avec un hideux sourire qui découvrit ses gencives rouges comme du sang; vous savez bien qu'il faut de la prudence, et que je n'ouvre pas à tout le monde!...

— Mais, vieux cormoran, je ne suis pas tout le monde, moi! Je t'en préviens, une autre fois ne me laisse pas moisir à ta porte; il est inutile qu'on sache dans cette maison que je suis en affaires avec toi.

— C'est parfaitement inutile, marmotta le juif en poussant le verrou de la porte quand le jeune homme fut entré; mais une autre fois, pour ne pas attendre, rappelez-vous la consigne: ne frappez pas, et grattez avec le manche de

votre canif. Ah ! dam, voyez-vous, c'est que la besogne chauffe ! ça marche... et je suis obligé de me barricader comme dans une place forte, car tous ces palefreniers, ces valets de chiens, toute cette vermine en livrée rôde continuellement dans mon corridor, et vient regarder par les fentes de ma porte ; heureusement que je les ai bouchées toutes avec du mastic. Mais voilà-t-il pas maintenant qu'ils s'avisent de lorgner par le trou de ma serrure !... même que j'ai vu ce matin briller un œil qui flambait comme une escarboucle ! C'est bon ! Je n'ai fait semblant de rien, j'ai pris une longue et belle aiguille, et je l'ai poussée dans le trou de la serrure... mais l'œil était parti !... C'était bien certainement l'œil du diable ! chose qui est assez commune dans les vieux châteaux...

— Allons, tais-toi, maudit bavard ! interrompit Cléland, et montre-moi ton chef-d'œuvre.

Job le conduisit vers une table encombrée de plumes, de papiers, de cires et de canifs : une joie étrange et satanique flamboyait dans ses petits yeux louches ; il ricanait dans le fond de sa gorge avec un air de satisfaction maligne et vaniteuse.

Cléland examina quelques minutes, avec une attention scrupuleuse, le travail de Job Griffith ; il fronça les sourcils, et sembla profondément réfléchir; puis, comme frappé d'une idée subite, il tira vivement sa montre, regarda l'heure, et laissa échapper un blasphème.

— J'arriverai trop tard ! s'écria-t-il ; allons, dépêche-toi, plie, cachète ce papier... C'est bien ! je suis content.

Et, descendant l'escalier avec précipitation,

il appela son domestique, fit seller un cheval à l'instant même, et partit au grand galop sans être accompagné de personne.

XIV.

La maison du colonel Humbers se trouvait à quelques milles du château de lord Felton ; l'intervalle qui les séparait, plein de bois, de rochers et de précipices, offrait par moments des sites remarquables, d'un caractère sauvage et

terrible : le poëte et le peintre auraient pu sans doute y rencontrer de merveilleuses inspirations, mais peut-être aussi des visages ténébreux et sinistres, qui sont beaucoup plus agréables à voir dans un tableau qu'en réalité dans un paysage morne et solitaire. Il n'était pas rare que les contrebandiers et les voleurs se cachassent la nuit dans ces ravins sombres, pour guetter les voyageurs et leur tirer au passage un coup de pistolet ou de carabine; et quand les misérables voyaient leur victime tomber, ils l'achevaient à coups de crosse, la dépouillaient de son or et de ses vêtements, et jetaient le cadavre nu dans quelque précipice où l'on pouvait, un ou deux mois après, le découvrir au vol tournoyant des vautours et des oiseaux de mer qui s'abattaient sur le corps mort et le déchiraient par lambeaux.

Plusieurs fois le colonel Humbers, en reve-

nant, le soir, du château de lord Felton, avait vu son cheval se cabrer tout à coup dans le fond d'un ravin, et presque en même temps il avait entendu siffler une balle à ses oreilles : une fois même un homme au visage effroyable avait arrêté par la bride le cheval de sir William ; mais celui-ci, ferme et plein de bravoure, saisissant un pistolet dans les fontes de sa selle, avait brisé la tête au bandit. Depuis ce jour-là sir William n'avait plus rencontré de malfaiteurs : ils connaissaient maintenant son courage, et n'avaient plus sans doute envie de le mettre à l'épreuve.

La brume du soir commençait à s'étendre lorsque Frédéric était sorti du château ; penché sur le cou de son cheval, il lui donnait toutes les rênes, et lui déchirait les flancs à coups d'éperons quand le galop semblait un moment se ralentir. Frédéric apercevait déjà au loin la

maison du colonel Humbers, dont les murailles blanches, frappées obliquement par un dernier rayon du soleil, se dessinaient sur le couchant noirâtre et chargé de vapeurs. Toutes les fenêtres étaient fermées, les contrevents fermés, les portes closes; et tout, dans cette demeure, annonçait l'absence du maître.

Le cavalier, en passant au grand galop à quelque distance de la grille principale, entendit soudain les aboiements inquiets des chiens de garde; il continua rapidement sa route en suivant une longue muraille, au bout de laquelle se trouvait un pavillon recouvert en chaume. Il s'approcha d'une croisée, et, sans descendre de cheval, il frappa légèrement une vitre : la fenêtre s'ouvrit, et presque aussitôt une grosse figure toute rubiconde se montra la pipe à la bouche. Ce personnage, dont la tête seule paraissait à la fenêtre, était monté sans doute sur

quelque meuble pour s'exhausser : il salua très-respectueusement sir Frédéric, et retira bien vite la pipe de ses lèvres, en demandant mille excuses au gentilhomme.

— C'est bien ! dit Cléland, tu es à ton poste ! Tiens, prends cette lettre : tu sais ton rôle ? Pas d'oubli, pas de maladresse, ou gare à toi !

— Soyez tranquille, monseigneur, nous avons l'habitude du service...

— Très-bien ! dit Frédéric : et notre colonel, qu'en as-tu fait?

— Ah, ah, ah, ah ! dit la grosse figure rouge en éclatant de rire ; il trépigne d'impatience en attendant quelque nouveau poulet ! Le plus drôle de l'affaire, c'est qu'il a forgé les raisons les plus saugrenues du monde pour m'expliquer son retour en Angleterre, et me faire croire qu'il a de grands motifs politiques pour se ca-

cher dans la hutte d'un paysan. Vous sentez bien que je n'avais pas envie de le contredire! Par bonheur, il me croit plus bête que je ne suis, et le brave homme s'imagine que je ne vois que du feu à toutes ces manigances, à toutes ces allées et venues de lettres mystérieuses qui passent continuellement par mes mains!

— Eh bien! ajouta Frédéric, aie toujours l'esprit d'être aussi bête! Tu sais nos conventions, tu sais comment je paie un service!.... Mais, adieu, ne perds pas de temps; va tout de suite porter ce message à ton maître. A combien est-elle d'ici, la chaumière qu'il habite?

— Oh! monseigneur, tout au plus à un quart de mille: dans sept ou huit minutes, il aura cela!

Cleland jeta une bourse au personnage enlu-

miné, et, donnant à son cheval un vigoureux coup d'éperon, il partit comme une flèche, et reprit la route du château.

Une demi-heure après, lorsqu'il rentra, la première personne qui s'offrit à sa rencontre dans le vestibule, ce fut miss Nelly qui, la figure triste et les yeux rouges, essuyait encore avec son mouchoir quelques larmes, et ne pouvait retenir des sanglots.

Cléland s'empressa de lui demander, avec une vive expression de tendresse, la cause d'une pareille douleur: mais Nelly, dont la poitrine était gonflée de soupirs, ne put lui répondre que des mots inarticulés qu'entrecoupaient de sourds gémissements.

Cléland réitéra sa question d'une manière plus pressante; il supplia miss Nelly de ne lui

rien cacher, et d'avoir confiance en son meilleur ami.

— Ah ! si vous saviez ! murmura-t-elle en secouant la tête avec désespoir ; je suis esclave, je suis esclave ! Milady ne veut pas que je vous parle ; elle m'a grondée tout à l'heure avec une sévérité !... Oh, mon Dieu ! comme elle m'a fait rougir ! quelles paroles dures et terribles ! Si elle pouvait savoir la vérité, je serais perdue !

— Elle ne peut rien savoir, dit Cléland d'une voix caressante ; Nelly, rassure-toi, laisse dire une femme qui a raison, peut-être, d'affecter le rigorisme et la pruderie... Un jour viendra, qui n'est pas trop loin, j'espère, où le masque tombera du visage, alors on verra les choses comme elles sont...

— Oh ! je la déteste maintenant, cette femme !

elle que j'aimais autant qu'une mère ! Je la déteste puisqu'elle veut nous séparer, puisqu'elle ne veut pas que je t'aime !... Mais à propos, Frédéric, que voulais-tu me dire au fond du parc, quand milady est arrivée brusquement ?

— C'est une chose, Nelly, qui nous intéresse l'un et l'autre, répondit Frédéric avec une intonation grave et solennelle ; mais la confidence est longue à te faire !... d'ailleurs on pourrait nous interrompre ici, nous entendre. Il faut que tu viennes cette nuit dans mon appartement, quand tout le monde sera endormi... Tu pousseras la porte de ma chambre, que je laisserai entr'ouverte...

— Mais si l'on me surprenait ! dit la jeune fille d'une voix altérée.

— C'est impossible, avec un peu d'adresse et

de précaution... D'ailleurs, continua Frédéric avec une inflexion pleine de tendresse et d'amour, ce n'est pas la première fois, mon ange! et cette nuit, il faut absolument que tu viennes.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait dans une chambre voisine fit battre le cœur de Nelly : elle avait cru reconnaître le pas de sa maîtresse... Alors, tremblant d'être une seconde fois surprise, et réprimandée plus sévèrement encore, elle s'enfuit légère comme une ombre, en envoyant de la main quelques baisers à Frédéric.

XV.

Nelly couchait dans une pièce qui correspondait à la chambre de sa maîtresse par une porte de communication. Lady Felton avait l'habitude de se mettre au lit d'assez bonne heure, et li-

sait quelques pages de Walter Scott avant de s'endormir.

Vers minuit, quand tous les gens du château furent couchés, miss Nelly s'enveloppa d'un peignoir, et, marchant sur la pointe du pied, elle appuya l'oreille contre la porte de sa maîtresse, pour bien s'assurer que lady Felton était endormie : quand elle eut cette assurance, elle entr'ouvrit, avec beaucoup de précaution, une porte qui donnait sur un corridor, et, montant l'escalier, sans lumière, à tâtons, elle se dirigea sans faire le moindre bruit vers la chambre de Cléland. Elle avançait au milieu des ténèbres en retenant son haleine et les bras étendus; déjà même elle apercevait dans l'ombre une espèce de cadre lumineux que formait la porte entre-bâillée, derrière laquelle se trouvait sans doute une bougie. Elle approchait donc avec de forts battements de cœur, et ne croyait plus avoir que trois

ou quatre pas à faire, quand ses mains rencontrèrent dans l'obscurité quelque chose de rude et de velu : elle ne put retenir un cri de frayeur et recula soudainement!... Elle voulait fuir, mais ses genoux ployèrent : la force l'abandonna... elle fut obligée de s'appuyer contre la muraille du corridor.

L'être invisible et mystérieux que miss Nelly avait heurté dans son chemin était sans doute effrayé comme elle, et devait avoir quelque motif pour songer à la fuite, car il s'élança brusquement à travers les ténèbres du corridor; et quand la porte de sir Frédéric s'ouvrit toute grande, Nelly était seule, presque morte de terreur.

Cléland courut à elle, l'enleva toute pâle dans ses bras; et lorsqu'il eut fermé sa porte en dedans à double tour, il jeta de l'eau fraîche au

visage de Nelly, et lui demanda, d'un accent doux et tendre, la cause de son épouvante.

Miss Nelly, toute frémissante encore, ne put donner aucun détail, aucune explication : elle dit seulement qu'elle avait cru sentir les crins d'un animal ; et sir Frédéric, devinant bien quelle était cette espèce de loup-garou, ce monstre fantastique, fit tout son possible pour calmer la frayeur de Nelly, et lui avoua que ce fantôme nocturne et velu n'était pas autre chose que la perruque de Job Griffith, qui avait l'habitude de rôder la nuit dans les corridors comme un chat sur les gouttières. Mais vous pouvez être tranquille, ajoutait Frédéric en souriant, ce monstre-là est discret comme la tombe, quand il s'agit de mes affaires ; et le grand seigneur n'a pas de muet plus muet dans son sérail.

Bientôt miss Nelly fut rassurée complétement.

et les heures de la nuit s'écoulèrent si délicieuses pour elle, qu'à l'exemple de Jupiter chez Alcmène, elle eût bien voulu pouvoir retarder le char de l'aurore et prolonger le règne des ténèbres.

Quand miss Nelly quitta l'appartement de Frédéric, elle était maîtresse d'un terrible secret : une joie maligne et cruelle s'élevait dans son âme ; elle n'était donc pas la seule femme coupable !... une autre, qu'elle avait crue chaste et vertueuse, était plus criminelle encore dans son hypocrisie, dans sa candeur menteuse et fausse ! Elle aussi maintenant pouvait faire baisser les yeux à lady Felton, se venger d'elle !... Bien qu'elle eût des remords, et que d'avance elle s'accusât d'ingratitude et de noirceur, elle avait promis à Frédéric de le servir dans son projet, et de faire aveuglément tout ce qu'il pourrait lui commander.

Le lendemain, miss Nelly sembla vouloir éviter la rencontre de Cléland ; elle resta presque toute la journée dans sa chambre, un livre d'histoire à la main, bien qu'elle n'eût pas la moindre envie de lire, èt que le volume demeurât sans cesse ouvert à la même page. Mais elle était pensive et profondément préoccupée : une crainte vague et indéfinissable l'agitait secrètement quand elle songeait à la promesse qu'elle avait faite. Si quelque jour la ruse venait à se découvrir !... si lady Felton venait à s'éveiller... alors qui pourrait prévoir les suites d'une semblable audace, le dénoûment de ce terrible drame !... Il est vrai que sir Frédéric avait juré solennellement à Nelly que cette épreuve n'aurait pas de sanglantes conséquences, que tout se ferait sans bruit, sans éclat, et que lady Felton ne saurait jamais qu'on avait découvert sa liaison coupable avec sir William. Mais quand Nelly pensait au crime de sa maîtresse, elle ne

pouvait concevoir qu'une femme si pleine de candeur eût noué cette mystérieuse intrigue avec tant d'hypocrisie et d'adresse : alors elle sentait naître un doute au fond de son cœur ; elle craignait que lady Felton ne fût injustement soupçonnée et victime des apparences ; alors elle se repentait cruellement d'avoir promis à Frédéric de le servir dans son entreprise. Elle voulait se rétracter, mais l'idée seule de Cléland furieux la glaçait d'épouvante ; elle se trouvait emprisonnée dans un cercle fatal dont elle ne pouvait plus sortir !... D'ailleurs elle était folle d'avoir encore de pareils doutes : elle avait eu la preuve du crime, elle avait tenu dans ses mains une lettre accablante pour lady Felton ; et puis, elle devait croire ce que disait Frédéric : il avait vu !... il était sûr de tout ; et, pour se bien convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un fantôme, d'une illusion, il voulait recourir à une dernière épreuve, qui peut-être lui prouverait

son erreur et ferait éclater l'innocence de sa tante.

Pendant que miss Nelly était plongée dans toutes ces réflexions contradictoires, lady Felton se trouvait en proie à une anxiété cruelle : depuis son lever, elle n'avait point quitté sa chambre, et, la figure altérée, le cœur plein d'angoisse et d'inquiétude, elle promenait partout des regards effarés ; elle fouillait convulsivement dans toutes les armoires, parmi les livres et les papiers épars sur les tables, dans les tiroirs de chaque meuble, partout : elle semblait chercher quelque chose, et, malgré ses longues et minutieuses perquisitions, elle n'avait rien trouvé encore.

Ce que lady Felton cherchait depuis le matin avec tant de persévérance et d'ardeur, c'était la dernière lettre de sir William Humbers, dans

laquelle ce malheureux jeune homme laissait pressentir sa résolution fatale. Cette lettre, que lady Felton n'avait pas détruite ainsi que les précédentes, et qu'elle voulait garder comme un douloureux souvenir de ce noble ami qu'elle avait cru mort pour elle, cette lettre qui pouvait tout révéler à lord Felton, avait disparu depuis la veille : Henriette l'avait mise, elle le croyait du moins, dans un portefeuille vert qu'elle fermait toujours à clef et laissait ordinairement sur une table.

Ce billet, où pouvait-il être? où l'avait-elle égaré?... la veille encore elle l'avait relu. Lady Felton se perdait en mille conjectures, en suppositions plus embarrassantes les unes que les autres : peut-être avait-elle caché ce papier dans un livre au moment où quelqu'un entrait dans sa chambre; mais comment se rappeler le volume? elle en feuilletait chaque jour un si grand

nombre pour en lire quelques pages!... Mais cette lettre, si on l'avait dérobée, si un domestique l'avait trouvée par hasard, si elle tombait dans les mains de son mari, alors combien de malheurs en pouvaient résulter! Cet amour coupable éclaterait aux yeux de lord Felton; et la douce et fraternelle amitié, qui régnait depuis si longtemps entre le comte et sir William Humbers, allait s'éteindre et faire place à la haine peut-être!...

Lady Felton ne savait quel parti prendre, que résoudre : son agitation fébrile redoublait à chaque instant, car d'une minute à l'autre ce billet accusateur pouvait trahir un mystère que personne encore ne soupçonnait, et bannir éternellement de cette maison la paix et la félicité. Enfin lady Felton, après avoir fait de vaines recherches dans tout son appartement, parcourut les vestibules, les escaliers, les corridors,

puis elle descendit au jardin, visita les allées du parc, les sentiers pleins de sable qu'elle avait suivis la veille; et maintes fois, abusée par une trompeuse apparence, elle se pencha vers la terre pour ramasser quelque chose de mince et de blanchâtre qui voltigeait au vent; mais ce n'étaient que de larges feuilles de platane desséchées, qui remuaient à chaque souffle de brise et paraissaient d'un blanc jaunâtre sur le sol noir et mouillé.

Lord Felton, dont le cœur débordait de joie, n'aurait pas voulu quitter sa femme un seul instant; il l'entourait des plus douces caresses et lui faisait en souriant mille questions paternelles et tendres, où se peignait tout son bonheur et sa profonde sollicitude pour une femme adorée, qu'il aimait plus encore maintenant qu'il voyait en elle la mère de son enfant.

Mais Henriette, qui tremblait toujours que

les yeux de son mari ne vinssent à découvrir une lettre dont ils auraient bien vite reconnu l'écriture, Henriette paraissait triste, inquiète, préoccupée; et lord Felton, qui ne pouvait comprendre cette bizarre agitation, l'attribuait tout naturellement au malaise qu'Henriette éprouvait depuis qu'elle était enceinte.

Lady Felton, qui voulait absolument rester seule pour se livrer à ses recherches, prétexta un léger mal de tête occasionné par une nuit sans sommeil, et dit qu'elle avait besoin de prendre un peu de repos. Lord Felton s'empressa de la quitter; mais quel fut son étonnement, lorsqu'une heure après il aperçut d'une fenêtre sa femme qui se dirigeait vers le parc avec une singulière précipitation! Il la voyait marcher d'un pas rapide, avec une espèce d'égarement, puis tout à coup s'arrêter, se pencher vers le sol, y ramasser quelque chose

qu'elle rejetait soudain avec une expression douloureuse. Il se hâta de descendre, et l'eut bientôt rejointe dans le parc.

Lady Felton retourna la tête en entendant marcher derrière elle, et la vue de son mari, qui venait à grands pas, la fit tressaillir.

— Mon Henriette, dit-il d'une voix douce et tremblante, que fais-tu donc ainsi? pourquoi te promener seule quand j'aurais tant de bonheur à t'accompagner? Est-ce que tu veux me fuir?...

— Moi! répondit-elle en souriant avec tristesse, moi te fuir, cher Édouard! oh! tu ne le penses pas!... Tu sais bien que je ne suis heureuse qu'auprès de toi, mon ami!

— Eh bien! pourquoi ne m'as-tu pas appelé? je serais descendu vite : songe que tu es souffrante et trop faible pour te promener seule.

D'ailleurs, je trouve que l'air est un peu froid : la journée est superbe!... et cependant, vois-tu ce brouillard qui s'élève de la mer? Je ne crois pas, cher amour, qu'il soit prudent et sage dans ton état...

— Oh, qu'importe! interrompit Henriette avec une aimable vivacité ; ne dirait-on pas que je suis malade!... Non, tu sais bien que je ne suis pas une petite maîtresse, et que j'aime l'exercice, le grand air!... J'ai toujours un mal de tête abominable, et c'est l'unique moyen de le dissiper.

— A la bonne heure!... mais au moins, courageuse belle, appuie ton bras sur le mien; et surtout, ne marche pas vite, ne cours pas, ne te baisse pas comme tu le faisais tout à l'heure : tout cela vraiment n'est pas raisonnable, et te fait monter le sang à la tête.... Mais, dis-moi,

Henriette, que cherchais-tu donc?... Oui, tu semblais chercher quelque chose dans le sable des allées....

— Moi? dit-elle avec une expression pleine de trouble; non, je ne cherchais rien, absolument rien!...

— Mon Dieu, Henriette, comme ta voix tremble!... mais qu'as-tu donc? Au nom du Ciel, explique-toi!... qui t'agite ainsi?... As-tu quelque chagrin? Allons! parle....

La jeune femme ne répondait rien, et semblait en proie à une douloureuse agitation! Son mari, qui la voyait silencieuse et tremblante, la regardait avec un mélange de surprise et de tendresse inquiète; il ne pouvait concevoir d'où provenait une semblable tristesse dans le cœur de lady Felton, quand elle devait se réjouir, au

contraire, quand l'avenir était pour eux si charmant, si plein d'agréables promesses.

Ils se promenèrent quelque temps encore, muets, rêveurs, absorbés chacun dans leurs pensées différentes : ils se dirigeaient silencieusement vers le château, et les regards de lord Felton, voilés d'un nuage de tristesse, se tournaient de fois à autre encore vers sa femme, comme pour l'interroger. Enfin, quand ils rentrèrent, Henriette avait pris une résolution courageuse : elle voulait tout dire à son mari, lui parler de cette lettre, lui avouer ce qu'elle contenait, et prévenir ainsi, par un aveu noble et sincère, les conséquences terribles et incalculables qu'aurait pu entraîner la découverte de ce billet.

XVI.

Dans une chaumière habitée par de pauvres tourbiers, un homme, qui paraissait avoir environ trente ans, grand, svelte, d'une belle et noble figure, occupait une chambre dont l'ameublement délabré, la fenêtre disjointe, et la

porte mal close, devaient sembler très-peu confortables à ce personnage. Son costume, simple et sévère, sa redingote boutonnée jusqu'à la cravate, sa taille haute et cambrée, annonçaient un militaire. Il se promenait de long en large dans une pièce qu'une mince cloison de bois séparait de la chambre commune, où logeait un bon paysan avec sa grosse femme et deux enfants joufflus.

Ces braves gens ne connaissaient point leur hôte, et, moyennant une faible somme, ils avaient consenti facilement à lui donner asile dans leur pauvre demeure.

La chaumière était construite dans le creux d'un vallon plein de rochers et de broussailles, qui l'abritait contre le vent de mer. Rien de plus solitaire et de plus morne que ce paysage : il fallait au moins faire un bon quart de mille

avant d'apercevoir la moindre habitation, et cette cabane était la seule qu'on trouvât à quelque distance du château de lord Felton. Dans une petite cour humide et boueuse, au fond d'une étable qui servait parfois d'écurie, on entendait les piaffements inquiets d'un cheval qui, fatigué sans doute d'un long repos dans une si mauvaise auberge, hennissait d'impatience et faisait trembler la muraille sous les coups fréquents de ses pieds.

Rien qu'à l'entendre, on devinait que ce cheval n'était pas une malheureuse bête de somme condamnée au labourage, mais un noble et fougueux animal plein de vigueur et de sang, qui demandait à franchir l'espace, et s'indignait d'une honteuse oisiveté.

Le jour commençait à baisser, et le soleil, offusqué de rouges vapeurs, s'enfonçait rapide-

ment à l'horizon : une brume épaisse planait sur la mer comme une fumée, et l'on voyait à l'orient la lune monter, pâle encore et indécise, dans une atmosphère moins chargée de brouillards.

L'étranger marchait toujours à grands pas d'un bout à l'autre de la chambre; les bras croisés, le front pensif, il s'arrêtait quelquefois brusquement, et tirait avec vivacité de sa poche une lettre qu'il approchait de ses lèvres, et couvrait d'ardents baisers : alors une joie étrange, ineffable, rayonnait dans toute sa physionomie; il se laissait tomber sur une chaise, comme accablé de son bonheur, et demeurait longtemps immobile, le cœur bondissant, la bouche souriante, l'œil fixé avec amour sur l'écrit mystérieux qui tremblait dans sa main.

Mais tout à coup ce joyeux sourire n'était

plus qu'une amère et douloureuse contraction : un nuage sombre et morne enveloppait son front si plein de joie tout à l'heure, et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine.

C'est qu'au fond du cœur de cet homme, il y avait un orage, une lutte sourde et violente qui remuait toutes ses passions : joie et douleur, amour, épouvante, remords!.. Tout cela s'agitait dans son âme, et se livrait un combat terrible. Parfois on l'aurait vu frémir comme un coupable, se frapper la poitrine, et jeter des yeux farouches sur un poignard et des pistolets qui étaient posés sur une table.

— Je suis un infâme! s'écriait-il impétueusement; je suis un lâche, un faux ami! Ah! malheureux, n'aurai-je donc pas le courage de me faire sauter le crâne!!

En même temps, il s'élançait vers la table

pour saisir une arme; mais soudain il reculait avec horreur, et s'enfuyait au bout de la chambre, en mettant la main devant ses yeux, comme pour ne plus voir ces instruments de mort.

— Quoi! reprenait-il d'une voix frissonnante, insensé! je mourrais sans connaître le bonheur, cette félicité suprême que je rêve depuis si longtemps!... Quoi! toutes ces nuits brûlantes et pleines de larmes, ces jours plus affreux encore, et cette continuelle pensée qui me ronge, toutes ces tortures!.... quand je peux les changer en délices!... je n'aurais pas le courage de vivre, d'attendre quelques heures encore!... A la porte du ciel je reculerais!... quand je n'ai plus qu'un pas à faire!... Oh, non... ce serait folie, ce serait lâcheté! Allons, plus d'hésitation ridicule.... J'aime, je suis aimé : il faut que je sois heureux!...

Et sa marche recommençait plus vive et plus

rapide; le nuage avait disparu de son front: tout dans sa physionomie annonçait la joie et l'ivresse. Alors il prenait sa montre, et secouait la tête avec impatience, parce qu'il trouvait l'aiguille trop lente; il regardait l'Occident, où brillait encore à l'horizon comme un ruban de feu, et, frappant du pied, il murmurait entre ses dents avec colère:

— Que cette journée est longue! elle ne finira donc point!...

Et tandis qu'il accusait l'heure trop paresseuse, les piaffements du cheval retentissaient avec plus de force dans l'écurie, comme si l'ardent coursier, comprenant son maître, en eût partagé l'impatience et la colère.

Cependant lord Felton, assis près d'Henriette, ne l'avait pas quittée un moment depuis leur

promenade au fond du parc. D'abord elle avait persisté dans la résolution courageuse qu'elle avait soudainement formée en rentrant au château ; elle voulait tout dire à son mari : déjà même elle avait commencé le pénible aveu, et le nom de sir William Humbers était sorti plusieurs fois de sa bouche au milieu de phrases étranges et incohérentes, dont lord Felton ne pouvait concevoir le but ni l'intention. Elle parlait de sir William avec une expression d'amertume qui démentait singulièrement la manière bienveillante et louangeuse dont elle avait parlé de lui peu de jours auparavant; elle blâmait surtout son caractère bizarre et romanesque, la folle exaltation qui régnait toujours dans son langage comme dans ses lettres; et puis elle parlait vaguement de lettre perdue, de purs enfantillages auxquels il ne fallait pas attacher la moindre importance. Et lord Felton, que toutes ces paroles inex-

plicables commençaient à inquiéter, pensait que la fatigue et le manque de sommeil avaient pu jeter un peu de confusion dans l'esprit d'Henriette : il la suppliait donc, en l'embrassant, de se mettre au lit, et de réparer sa lassitude par une longue nuit de repos.

Le jour était fort avancé, un faible crépuscule pénétrait seul encore dans l'appartement de la comtesse qui, souffrante et préoccupée, ne voulut point descendre avec lord Felton pour se mettre à table. Elle n'éprouvait pas le moindre appétit; une espèce de fièvre la dévorait; sa tête était lourde et douloureuse : elle appela Nelly, et se coucha presqu'aussitôt après avoir bu comme à l'ordinaire une tasse de lait. Mais, ne voulant pas s'endormir avec les idées sombres qui l'assiégeaient depuis le matin, elle essaya, pour se distraire, de lire quelques pages d'un nouveau poëme de lord Byron. Elle venait

de tourner à peine le second feuillet, que ses paupières devinrent pesantes comme du plomb ; elle ne put continuer.

— Nelly! dit-elle avec un léger bâillement, je t'en prie, ma chère petite, lis-moi tout haut quelques pages ; les yeux me font un mal !.....

Nelly s'empressa d'obéir, et lut avec beaucoup de chaleur et d'expression le commencement du poëme ; mais elle n'était pas arrivée au tiers du premier chant, qu'elle interrompit tout à coup sa lecture : lady Felton était plongée dans un profond sommeil.

Et pourtant que de fois Henriette avait passé des nuits entières à s'enivrer de cette belle et ardente poésie, qui sans cesse lui arrachait des cris de bonheur et d'admiration ! Jamais encore le sommeil ne l'avait surprise au milieu de ces

brûlantes lectures : il fallait qu'une étrange fatigue, une cause mystérieuse, inexplicable, eût engourdi sa pensée toujours si active, et fermé ses yeux malgré elle.

Miss Nelly demeura quelque temps encore au chevet de sa maîtresse endormie; puis, fermant le volume, elle se leva de sa chaise avec précaution, elle éteignit la lampe, et se retira sur la pointe du pied.

XVII.

Lord Felton avait l'habitude de dîner fort tard : neuf heures venaient de sonner quand il se leva de table avec sir Frédéric. Celui-ci avait paru triste et soucieux pendant toute la

durée du repas; il mangeait à peine, et quand son oncle lui demandait la cause de cette morne préoccupation, Frédéric secouait la tête sans répondre, et le regardait avec une expression de tendresse douloureuse.

— Mais c'est inconcevable! dit lord Felton en croisant les bras d'un air de surprise; tout le monde est triste aujourd'hui dans la maison! je n'entends que des soupirs, je ne vois que des larmes! moi seul, je suis d'une gaieté folle!... Allons! je vous en prie, mon cher neveu, dites-moi ce que vous avez?... pas de mystère! Je vous ferai, moi aussi, tout à l'heure, une confidence à laquelle vous ne songez guère, j'en suis bien sûr...

Cléland secoua la tête en laissant échapper un profond soupir, et prenant la main de son oncle, il la serra dans les siennes avec attendrissement.

— Oh ! mais en vérité, je m'y perds ! s'écria lord Felton ; c'est une gageure !... on pleure autour de moi parce que je ris... Allons ! mon bon, mon cher Frédéric, consolez-vous ! Que diantre ! un peu de courage, un peu de philosophie !... Vous n'êtes pas, d'ailleurs, si à plaindre !... quand on est jeune et bien portant comme vous, aimé des belles !... sur ma parole, on a grand tort de se désoler comme Héraclite !... Ah ! mon cher ami, je vous devine : vous pensez, je gage, à cette fée adorable et charmante qui vous rendra le plus heureux des pères de famille et des époux ?... Parbleu ! vous avez raison, je voudrais que déjà la chose fût terminée ! Vous avez bien fait de vous réconcilier avec le mariage !

— Je ne me marierai jamais !... répondit sourdement Frédéric en fronçant les sourcils.

— Bon ! vous avez déjà changé d'avis?... s'écria lord Felton. Ah ! mon pauvre neveu, décidément, vous êtes incorrigible... Et comment se fait-il, je vous prie, qu'en si peu de jours vous passiez du blanc au noir et du mariage au célibat avec cette merveilleuse facilité?

— Alors, mon oncle, répondit Cléland avec un soupir, je ne savais pas ce que je sais, je n'avais pas vu ce que j'ai vu !...

— Bon Dieu ! quel air tragique ! repartit lord Felton en prenant le bras de son neveu, et descendant avec lui les marches du perron qui menait au jardin. Mais, allons ! que voulez-vous dire? vous me parlez en hiéroglyphes, en véritables énigmes, et je ne suis pas un OEdipe !...

Frédéric ne fit aucune réponse.

— Eh bien, soit ! puisque vous tenez à rester

indéchiffrable, mon ami, puisque vous ne voulez pas desserrer les dents, c'est moi qui vous dirai quelque chose... Oh ! mais c'est un secret, mon ami ! un secret qui nous intéresse tous les deux ! Quand je vous aurai fait part du mystère, vous me récompenserez, n'est-ce pas ?... Une confidence en vaut une autre.

Et lord Felton s'appuyait plus affectueusement sur le bras de son neveu : ils se trouvaient alors sur une belle terrasse plantée de grands arbres, au bas de laquelle les vagues, blanches d'écume, venaient se briser en mugissant à travers les nombreux écueils qui hérissaient une partie de la côte.

Le brouillard, qui enveloppait toute l'atmosphère quelques heures auparavant, commençait à s'évanouir, et les rayons de la lune faisaient resplendir le golfe comme une lame

d'argent : les ombres d'un haut promontoire, qui bornait un côté de l'horizon, jetaient sur une partie du golfe une teinte sombre et vigoureuse qui servait de cadre à cette immense nappe d'eau éblouissante.

— Cher Cléland, dit le comte avec exaltation, regardez le ciel, comme il rayonne! Maintenant la nature est plus magnifique à mes yeux! tout m'enchante : ces flots superbes, cette brise délicieuse!... je sens mon cœur bondir joyeusement au fond de ma poitrine! Oh! Frédéric, c'est d'aujourd'hui seulement que je connais le bonheur!

— Quant à moi, dit sourdement Frédéric, je suis bien loin de partager vos transports d'allégresse, milord! Au contraire, j'ai dans l'âme un fardeau qui m'écrase!...

— Comment, Frédéric? votre langage devient

de plus en plus sombre... pourquoi ces longs soupirs? Allons! je vous en conjure, dites-moi ce que vous avez...

— Milord, je suis triste!... répondit gravement Frédéric.

— Pardieu! je le vois bien! ajouta lord Felton. Mais je ne comprends pas du tout votre tristesse; vous qui êtes toujours si gai!... Vous n'avez pourtant pas le spleen? Depuis hier, qui peut avoir produit en vous une semblable métamorphose?...

— Mon oncle! poursuivit douloureusement Frédéric en lui prenant les mains avec tendresse, j'ai la mort au fond de l'âme!...

— Quel homme étrange! dit lord Felton qui ne put se défendre d'une émotion involon-

taire. Allons ! mon ami, déridez-vous un peu ; faites comme moi... Je suis bien sûr que vous partagerez mon bonheur, car vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime !... s'écria chaleureusement Frédéric, vous mon bienfaiteur, vous mon père !...

— Et je veux toujours l'être ! répondit lord Felton avec attendrissement ; oui, vous serez toujours mon fils, mon bon, mon cher Frédéric !... Mais vous ne savez pas !... je suis le plus heureux des hommes ! je suis au comble de mes vœux ! le Ciel enfin m'exauce !... Ma femme...

— Je le savais, milord, interrompit Frédéric d'un air sombre, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Lord Felton ne put retenir un geste de surprise.

— Mais c'est impossible !... il y a deux jours, Frédéric, j'ignorais encore...

— Je savais tout, moi !...

Et tous deux ils marchèrent quelque temps l'un à côté de l'autre, silencieux, rêveurs.

— Oui, pensait lord Felton avec une douloureuse amertume, je l'ai frappé d'un coup de poignard, je le vois !... l'intérêt ! l'intérêt !... Ah, malheureux ! toujours l'égoïsme au fond du cœur des hommes !.... Mon bonheur est sa ruine et le désole !

Ils continuaient à marcher sans dire une parole.

— Écoutez ! Frédéric, reprit lord Felton

d'une voix émue, je n'oublierai jamais que vous êtes le fils de mon frère et que jusqu'à présent je vous ai toujours considéré comme mon propre fils!... Je ne veux pas que mon bonheur vous soit préjudiciable !... vous n'êtes pas riche... votre nom, vos goûts, votre position dans le monde, vous rendent la fortune nécessaire; et le mince patrimoine que vous avez recueilli ne pourrait vous suffire, quand bien même il ne serait pas absorbé depuis longtemps par vos dépenses. Vous connaissez le magnifique château que je possède à quelque distance d'Oxford? mon ami, je vous le donne, vous l'aurez après moi.

— O mon oncle! s'écria Frédéric en le serrant dans ses bras avec effusion, mon digne et généreux protecteur!...

— Je suis heureux!... Frédéric, vous devez l'être aussi!...

— Vous m'accablez de bienfaits!... reprit Cléland d'une voix douloureusement vibrante; oh, merci! merci, du fond de l'âme!... Mais je n'accepte pas, milord!... non, je ne puis accepter!...

— Vous perdez la raison, Frédéric!

— Je vous apporterais en échange le désespoir!...

Et Frédéric penchait la tête d'un air morne, avec de profonds soupirs.

— Frédéric, dit lord Felton avec surprise, vous avez donc juré de ne pas vous laisser comprendre aujourd'hui? Vous ai-je bien entendu? quoi! vous refusez?... Frédéric, est-ce par orgueil?... ou par une fausse délicatesse, qui de vous à moi serait ridicule?... Ce que je vous

offre, mon ami, croyez-moi bien, c'est du meilleur de mon âme!...

Cléland releva la tête et regarda son oncle d'un air attendri; puis, sans dire une parole, il se jeta vivement dans les bras de lord Felton et parut sangloter. Des mots confus s'échappaient de ses lèvres; une agitation convulsive bouleversait toute sa physionomie; il semblait en proie à d'orageuses pensées, à des sentiments contradictoires qui luttaient dans son cœur avec une effroyable violence.

Lord Felton remarquait avec un pénible étonnement l'altération profonde que venaient de subir les traits et la voix de son neveu; il commençait à craindre sérieusement que Frédéric n'eût plus sa raison.

— Milord, dit Cléland avec un air de réso-

lution désespérée, vous allez me trouver bien cruel!... je vais porter la mort dans votre cœur, mais il le faut... il faut que je parle! mon devoir me l'ordonne... Oh! que c'est affreux à dire!...

— Expliquez-vous...

— Il le faut donc, grand Dieu!... continua sourdement Frédéric; je ne puis me taire... Milord, il s'agit de votre honneur!...

— Comme sa voix tremble!... murmura lord Felton, comme il est pâle!... Frédéric! au nom du ciel! que veut dire tout ceci?... Parlez, je vous l'ordonne...

— Milord, dit Frédéric avec force, on abuse indignement de votre généreuse amitié, de votre noble confiance! On vous trompe!...

— Qu'est-ce à dire?... interrompit lord Felton impétueusement.

— On vous trompe, milord!... Une femme est vertueuse et pure... il faut qu'un méchant la corrompe!... sir William!...

Et Frédéric s'arrêta brusquement, comme s'il n'en pouvait dire davantage.

—Achève... s'écria lord Felton tout pâle, les yeux étincelants.

—Mon oncle, sir William Humbers est revenu secrètement ici...

— Il est revenu! répéta lord Felton en tressaillant. Non, c'est impossible, il me l'aurait écrit!... Vous êtes dans l'erreur!... Il m'aurait informé de son retour!...

— Vous croyez, milord?...

— J'en ai la certitude! ajouta vivement lord Felton. Je vous dis que sir William est encore en Irlande, que vous êtes dans l'erreur... Mais en vérité, je ne vous comprends pas... vous me dites cela d'une manière toute mystérieuse! Quand il serait ici, d'ailleurs, que m'importe?...

— Que vous importe, milord!... repartit Frédéric avec une inflexion pleine d'amertume et de souffrance; que vous importe!... C'est un misérable!... c'est un infâme!... il a déshonoré tout le sang des Felton!...

— Qu'oses-tu dire?...

— Je dis, continua plus chaleureusement Frédéric, je dis que c'est un lâche! un scélé-

rat !... un monstre de bassesse et d'hypocrisie !... Il vous a trahi, l'infâme !... il a suborné, séduit et couvert d'opprobre la plus chaste des femmes ! Milord, votre épouse n'est plus digne de vous !

— Que dis-tu, malheureux !... s'écria lord Felton d'une voix terrible, en étreignant avec fureur le bras de Cléland. Un ange de candeur et d'innocence! Oh! rétracte sur-le-champ ton dire... ou, par le ciel ! je ne vois plus en toi le fils de mon frère, et je venge dans ton sang l'honneur de celle que tu viens d'outrager !... Allons, calomniateur! à genoux...

— Je ne suis pas un calomniateur ! répliqua Frédéric avec un orgueil plein de tristesse. Milord, j'ai dit la vérité...

— Tu mens ! interrompit lord Felton, les dents grinçantes.

— Par tout ce qu'il y a de plus sacré, je le jure ! lady Felton est coupable !

— Tu mens ! tu mens, te dis-je !... Mais une preuve, une preuve à l'instant !...

— Vous en aurez, milord, et d'irrécusables ! Voilà deux mois environ qu'ils sont d'intelligence.

— Deux mois !... murmura sourdement lord Felton qui sentit comme du plomb fondu couler dans ses veines.

— Depuis deux mois, poursuivit Frédéric, elle admet sir William Humbers presque toutes les nuits dans son appartement...

— Ah ! Frédéric, je veux une preuve à l'instant même... ou, par les cendres de mon père !

je le jure encore, il faut qu'avant une heure l'un de nous deux soit un cadavre!

— Milord! dit Frédéric d'un accent noble et grave, en tirant de sa poche un poignard et le présentant à son oncle, si j'ai menti, prenez cette arme et plongez-la dans mon cœur! Je l'ai dit!... je tiendrai ma parole : vous aurez la preuve de ce que j'avance... Quoi! vous m'accusez de mensonge! Et dans quel but mentirais-je?.... dans quel intérêt?... Milord, je suis bien malheureux si vous me croyez capable de calomnier ma tante et de vouloir corrompre à tout jamais le repos et la félicité de vos jours! Non, milord, vous ne pouvez avoir de moi une si affreuse opinion?... Vous seriez bien cruel et bien injuste! Votre honneur est le mien!... on vient de lui faire un outrage, et nous avons tous les deux notre honneur à venger! J'en conviens, milord, quand j'ai connu cet horrible mystère,

je voulais d'abord l'ensevelir à jamais dans mon sein ; mais avais-je le droit de vous le cacher? l'aurais-je pu sans vous trahir? Non, milord! après de longues et douloureuses hésitations, j'ai compris qu'il fallait parler! J'aurais pu sans doute vous laisser vivre et mourir avec le bandeau sur les yeux ; mais le sceau de la honte qu'on vient d'imprimer sur notre écusson, l'opprobre qu'on fait rejaillir au front de toute une famille, qui donc l'aurait effacé?... Est-ce qu'il ne fallait pas en laver l'empreinte avec du sang?... Milord, j'ai voulu faire mon devoir, je le ferai tout entier! Je suis comme vous un Felton!... j'ai eu part à l'outrage, j'aurai part à la vengeance!...

— Mais la preuve! la preuve!... s'écria lord Felton dans une fureur indicible.

Frédéric tira de sa poche un papier qui avait

la forme d'une lettre ; il le déplia solennellement, et le présenta d'une main tremblante à son oncle qui le prit avec vivacité.

— Reconnaissez-vous l'écriture? demanda Cléland.

— Oui !... murmura lord Felton avec une agitation convulsive.

La lune brillait dans le ciel, et sa lumière, pâle et douteuse, en tombant sur la lettre, n'y jetait pas assez de clarté pour qu'on pût lire distinctement.

Lord Felton approcha le papier de ses yeux, mais il ne pouvait déchiffrer que les premiers mots; sa vue d'ailleurs était couverte d'un nuage.

Il comprenait bien que cette lettre devait contenir quelque chose d'horrible, quelque trahison infernale !... Dans ces lignes noires et

confuses, il ne pouvait saisir que des lambeaux de phrases, des sens vagues et incomplets, des mots brûlants qui lui traversaient le cœur comme des lames ardentes, comme les dents empoisonnées d'une vipère. Mais cette lueur incertaine que versaient les rayons de la lune, à travers un voile de vapeurs, le brouillard qui semblait flotter devant ses yeux, le chaos de ses idées, son désespoir, son délire, tout cela peut-être lui causait d'effroyables hallucinations et lui faisait lire des mots fantastiques et imaginaires.

— Mon oncle, dit Frédéric, donnez-moi cette lettre... Je sais tout ce qu'elle renferme, je pourrai la lire.

— Non, Frédéric! elle ne sortira plus de mes mains!... Je lirai moi-même! mais pas ici, pas ici!... Rentrons...

Et, saisissant le bras de son neveu, il se dirigea précipitamment vers le château.

Ils rentrèrent.

XVIII.

Quand lord Felton traversa le vestibule, les domestiques remarquèrent le désordre et l'altération de ses traits : il était d'une pâleur mortelle ; ses mouvements paraissaient convulsifs.

Il n'avait pas lâché un instant le bras de sir Frédéric, et, franchissant avec rapidité les marches de l'escalier qui menait à son appartement, il en ouvrit la porte avec une étrange vivacité et s'enferma dans sa chambre, à double tour, avec Cléland. A peine fut-il entré, qu'il saisit un flambeau et l'approcha du papier qu'il tenait à la main.

Alors il parcourut, d'un coup d'œil rapide, toute cette lettre mystérieuse, et se crut encore sous l'empire d'une horrible fascination ; mais il ne pouvait plus douter : c'était bien l'écriture de sir William Humbers ! Il se frottait les yeux et les ouvrait de toute leur grandeur, comme un homme qui se réveille en sursaut, après un épouvantable cauchemar, et qui n'est pas encore bien sûr d'être éveillé.

Non, il est impossible d'imaginer tout ce qu'il

y eut de tortures et d'angoisses, de rage et de honte, dans le cœur de lord Felton, quand il put lire enfin ce qui suit :

« Henriette ! Henriette ! vous me faites revi-
« vre !... J'allais mourir, et c'est vous qui m'ar-
« rêtez sur le bord de la tombe ! !...

« Oh ! je suis le plus heureux des hommes ! il
« me semble rêver encore, et je crains, à tout
« moment, de voir s'évanouir le plus céleste
« des songes ! Quoi ! vous m'aimiez, dites-vous !
« depuis longtemps vous m'aimiez comme je
« vous aime, et la pudeur seule enchaînait un
« si doux aveu sur vos lèvres !

« Maintenant je puis mourir, je suis aimé ! !
« Mais non, il me serait trop affreux, il me se-
« rait trop cruel de mourir maintenant !... Oh !

« mon cœur, ne t'arrête pas encore, et bats
« jusqu'à ce soir!!!...

« Henriette, bannissez toute crainte : votre
« mari ne peut nous surprendre, j'ai tout prévu.
« O mon ange, ayez confiance en moi, votre
« réputation m'est plus chère que la vie!

« Je m'introduirai cette nuit dans le parc,
« du côté de la mer, à minuit. Je serai sous vos
« fenêtres... à minuit!...

« Adieu! adieu!...

« Celui qui ne respire que
« pour vous aimer, et qui vous
« aimera d'un amour éternel. »

Lord Felton avait lu cette lettre tout bas; mais, à chaque instant, des murmures sourds

et furieux s'échappaient de ses lèvres; une sueur brûlante mouillait son front; ses mains se raidissaient convulsivement comme s'il eût pressé le manche d'un poignard.

On voyait, au mouvement précipité de sa poitrine, que son cœur bondissait.

Pendant ce long et terrible silence, Cléland, debout près de son oncle, le considérait avec un air de profonde douleur, où l'on aurait pu distinguer pourtant une singulière expression d'inquiétude et de malaise.

Et voici l'effrayant monologue qui parlait dans le cœur de ce jeune homme :

— Oh! ce que je fais est infâme! Malheureux! frapper trois personnes d'un coup!... Il faut du sang!... Qu'importe?... Il en faut seulement quelques gouttes... un seul mourra!...

Mais que dis-je, un seul! est-ce que la douleur ne tue pas comme un coup de poignard? Mon oncle! mon pauvre oncle! lui, si généreux, si bon! lui, qui m'a toujours comblé de bienfaits!...

Et tout ce qui n'était pas encore méchant et corrompu, tout ce qu'il y avait encore de sentiments humains dans l'âme de Frédéric, tout cela prenait un moment le dessus, et la voix du bon ange étouffait celle de l'enfer; mais l'esprit du mal ressaisissait bientôt la victoire, et le sourd monologue continuait ainsi :

— Allons, plus d'enfantillage! plus de niais scrupules!... il n'y a pas à choisir : je dois faire ce que je fais, ou je n'ai plus alors qu'à me jeter, la tête la première, du haut de quelque rocher! Il ne me reste rien maintenant!... je suis ruiné, perdu, criblé de dettes!.... les dés, les cartes et les juifs m'ont dévoré jusqu'au der-

nier lambeau ! Eh quoi ! ce vieux manoir féodal où dorment mes aïeux, ces forêts, ces montagnes, ces vastes et magnifiques domaines ; tout cela deviendrait, un jour, la proie d'une chétive créature, d'un être qui n'a pas même encore de nom !.. Il aurait tout, lui !.. un misérable enfant... un rêve... un fantôme, qui ne vit pas encore dans le ventre de sa mère !.. Mais d'ailleurs, est-ce bien le sang des Felton? Eh, pardieu ! qui peut le savoir ? les femmes !... Ma très-chère tante est probablement tout comme les autres... Corbleu ! c'est très-possible !... Il me semble qu'après sept ans de mariage, cette paternité-là est assez peu naturelle !... Au surplus, n'importe ! qu'il soit légitime ou bâtard, malheur ! malheur à cet enfant !!...

Tout à coup lord Felton laissa échapper un profond gémissement.

— Milord, dit Frédéric en secouant la tête

d'un air grave et mélancolique, eh bien ! le crime est-il assez prouvé? M'accuserez-vous encore de mensonge?

— Mais la date, la date de ce billet?... s'écria lord Felton, les yeux toujours fixés sur la lettre qu'il tournait et retournait dans ses mains, avec angoisse. Non ! pas de date ! pas de signature!..

— Milord, j'ai trouvé hier ce billet dans le parc : il était plié dans un autre que j'ai lu aussi... mais qui renfermait des choses, milord, des choses si mortelles à l'honneur, que, hors de moi, je l'ai mis en pièces dans un transport d'indignation !... L'autre billet, milord, avait une date !... Oh ! je me la rappelle encore... et je ne l'oublierai jamais!... c'était le 20 septembre... Dans cette lettre, qu'on a bien certainement écrite après celle que vous tenez, j'ai découvert un secret infâme !... j'ai vu ce que je

n'aurais pas dû voir : notre honte à tous !... Le misérable ! avec quelle joie délirante et quelle ivresse il parlait de son bonheur !... de cet enfant !...

— Oh !!! s'écria lord Felton d'une voix si déchirante qu'on eût dit, à l'entendre, que son cœur venait de se briser.

Et, se cachant le visage dans ses mains, il se laissa tomber anéanti, dans un fauteuil, sans force, sans mouvement, et presque sans haleine.

— Du courage, milord ! du courage! dit Frédéric avec une intonation ferme et vibrante.

Lord Felton releva soudainement la tête :

— Du courage?... murmura-t-il au milieu des sanglots. Oui ! mais la vengeance d'abord !...

la vengeance! Allons, ne me cache rien... je veux tout savoir.... dis-moi comment cette lettre est tombée dans tes mains...

Frédéric parut un instant recueillir ses idées; il soupira tristement et dit :

— Hier je me promenais dans une allée sombre du parc, dans cette allée de sapins, dont milady aime la solitude. Je marchais depuis une heure, plongé dans mes réflexions, quand soudain je crois entendre la voix de ma tante... je m'arrête, je prête l'oreille, et j'aperçois, dans une allée voisine, milady qui se promenait en lisant un papier. Elle lisait à haute voix ; et, par moments, quelques lambeaux de phrases presque inintelligibles arrivaient jusqu'à moi. Je crus d'abord qu'elle récitait, suivant son habitude, des vers de Shakspeare ou de lord Byron ; j'écoutai plus attentivement; mais, comme elle

s'éloignait toujours, bientôt je ne pus rien entendre. Cependant je la suivais des yeux, avec une étrange curiosité, car il m'avait semblé voir dans toute sa physionomie un air d'exaltation, dans sa démarche et dans ses mouvements quelque chose d'inexplicable et de fébrile, qui m'étonnaient singulièrement. Après avoir marché quelque temps encore, elle s'approcha d'un banc de pierre et s'assit : alors je remarquai seulement qu'elle ne tenait pas un livre, mais un paquet de lettres. Elle les ouvrit tour à tour, parut en faire la lecture à voix haute, comme je pus le voir au mouvement de sa bouche ; puis, quand elle venait de finir une lettre, elle la portait convulsivement à ses lèvres, avant de la serrer dans un portefeuille. Oh! milord, j'étais bien loin, je vous jure, de supposer un crime!... Ma tante demeura longtemps assise à la même place, absorbée dans sa lecture et dans une profonde rêverie. La cloche, qui sonnait pour le déjeuner,

la tira tout à coup de ses réflexions ; elle se leva précipitamment et disparut dans une allée tournante. Je courais pour la rejoindre, lorsqu'en passant près du banc de pierre où milady s'était assise, je vis à terre quelque chose de blanc, au milieu des feuilles mortes: je ramassai deux lettres décachetées, à l'adresse de lady Felton. L'une des deux était ouverte ; j'y portai machinalement les yeux : quelques mots me firent tressaillir !... J'avais reconnu l'écriture... c'était bien celle de William Humbers !...

— Lui ! lui !!... murmura douloureusement lord Felton en levant les mains vers le ciel.

— Je vous l'ai dit, milord, une de ces lettres contenait de si horribles détails, que je l'ai froissée, tordue, déchirée entre mes mains, comme si j'avais tenu le cœur de cet infâme !... Oh ! voilà bien longtemps que, malgré moi, j'avais

senti naître le soupçon dans mon âme !... Je ne croyais pas, sans doute, à cette affreuse et lâche trahison, mais j'étais sûr que William Humbers voulait séduire ma tante! Néanmoins ces deux lettres ne me semblaient pas encore une preuve assez forte, assez irrécusable ; je voulais quelque chose de plus... Malgré moi, j'excusais ma tante, dans le fond de mon cœur!... Peut-être même eussé-je anéanti ce billet comme l'autre, sans vous le montrer jamais!... Oui, ce fut là, d'abord, ma première pensée!... Mais hier! mais hier!...

Il s'interrompit tout à coup ; sa voix, qui allait s'affaiblissant, devint sourde et parut s'éteindre, comme dans une grande épouvante. Il était pâle, il tremblait.

— Achève!... dit lord Felton avec une inflexion terrible. Eh bien ! hier?...

— Vous savez que, de ma chambre, je peux voir les fenêtres de milady!... hier soir, quand chacun de nous fut retiré dans son appartement, moi, plein de fureur et de tristesse, je restai bien longtemps encore à réfléchir sur le parti que je devais prendre. Cette lettre infâme était devant mes yeux!... je sentais mon cœur battre avec impétuosité, comme s'il eût voulu s'élancer de ma poitrine; le sang bouillonnait dans mes artères, des pleurs de rage et de honte brûlaient mes joues! J'aurais donné ma vie pour châtier à l'instant le misérable!... Mais où le rencontrer?... Il était loin de nous!... je le croyais toujours en Irlande! La nuit était déjà fort avancée, tout le monde reposait dans le château, excepté moi : avant de me déshabiller, j'ouvris ma fenêtre pour respirer un instant l'air pur qui venait de la mer, et rafraîchir ma tête et mes idées. Je demeurais immobile, accoudé sur la balustrade, quand il me semble voir, aux rayons

de la lune, comme l'ombre d'un homme qui se glisse à travers les rochers et pénètre dans le parc : je souffle aussitôt ma lumière pour suivre des yeux cet homme, sans être aperçu. Un instant, je le perds de vue dans une allée couverte, mais il reparaît bientôt ; il approche, il approche toujours avec précaution, en s'arrêtant parfois, d'un air inquiet, comme pour s'assurer que personne ne l'observe. Jusque-là, je pouvais croire que c'était quelque malfaiteur, et j'allais éveiller les gens du château pour qu'on s'emparât de cet homme... quand un rayon de lune éclaire son visage... Je crois le reconnaître!... Il marchait à grands pas vers la terrasse. Enfin, il s'arrête devant le balcon de pierre qui mène à la chambre de milady; il frappe dans ses mains : aussitôt la porte s'ouvre; une femme paraît. Il franchit brusquement les marches du perron ; il entre, et la porte se referme à l'instant même...

— C'était lui?...

— C'était lui! répond Frédéric.

—Malédiction!... Et tu ne m'as pas appelé!... Tu n'as pas tué l'infâme!... Ou plutôt, lâche, tu n'as pas couru me chercher pour me dire : Mon oncle, un scélérat vous déshonore! Poignardez-le vous-même!

— Milord! dit Frédéric avec une vivacité douloureuse, j'allais m'élancer dans le jardin, j'allais punir ce misérable!... mais, au moment de le faire, j'ai réfléchi que je n'avais pas le droit de vous dérober votre vengeance! Elle est à vous, milord!... je ne peux en prendre que ma part. Oui, vengeons-nous! mais sans bruit; point d'esclandre! Heureusement l'outrage n'est connu de personne au monde!... Qu'on l'ignore toujours!

— William! William!! s'écria lord Felton en se levant avec fureur. Lâche, perfide ami! Oh! tu mourras!... Où le trouver? où le trouver?...

Et, la face bouleversée, les dents serrées et grinçantes, il parcourait toute la chambre à grands pas, en cherchant des armes.

— Mais que me disais-tu, tout à l'heure, Frédéric? Qu'il est ici?... qu'il est venu secrètement?... Viens, viens, courons le chercher!... qu'il meure aujourd'hui même, à l'instant même! L'indigne! il irait crier partout qu'il m'a déshonoré! qu'il a mis l'adultère et la honte dans ma famille, dans la race des Felton! Viens, Frédéric!... mon ami, mon fils, viens! courons ensemble;... prends des armes, fais seller nos chevaux!... Mais tu as raison, pas d'esclandre! Imagine un prétexte pour ce départ de nuit: moi, je me garderai bien de paraître devant mes

gens... ils se douteraient de quelque chose!... J'ai la tête perdue!... je suis fou! Je souffre tant!... Oh! oh! oh!

Et l'on eût dit que sa poitrine allait se rompre, à chaque sanglot, à chaque profond gémissement.

— Ma raison s'égare, n'est-ce pas, Frédéric?... reprit-il en passant vivement une main sur son front, comme pour débrouiller ses idées. Oh, oui! je sens ma tête... Viens, ne perdons pas de temps : qu'il meure! S'il me tue, Frédéric, alors tu prendras mon épée, tu la plongeras dans son cœur!... Viens! viens...

En parlant ainsi, lord Felton entraînait Frédéric dans un angle de la chambre, où des épées, des couteaux de chasse et des pistolets étaient suspendus à la muraille. Lord Felton

prit deux épées, qu'il mesura l'une contre l'autre pour voir si elles étaient de même longueur; puis, les trouvant semblables, il s'enveloppa d'un manteau, les cacha dessous, et ressaisit le bras de Frédéric, en se dirigeant vers la porte.

— Milord, dit Frédéric en l'arrêtant, ne faisons pas de bruit, je vous en conjure! Il est inutile de sortir du château pour aller chercher sir William.... il va venir de lui-même s'offrir à notre vengeance... Cette nuit, comme hier, on l'attend!

— Cette nuit!... Oh! tant mieux!... s'écria lord Felton avec une joie sombre et douloureuse. Mais à quelle heure?

— A minuit! dit Frédéric; à minuit nous verrons s'ouvrir la porte du balcon!... Il faut attendre un quart d'heure encore, avant de sor-

tir; les domestiques sont couchés, on nous croit endormis : nous irons dans le jardin, par ce couloir obscur dont vous gardez la clef. Alors, mon oncle, vous pourrez voir, de vos yeux, que je vous ai dit la vérité; que cette lettre n'est pas une vaine fanfaronnade, un thème romanesque, imaginaire, de sir William! Mais, je vous en supplie, de la prudence! contenez-vous, au moins pendant quelques minutes!... Ensuite la vengeance!...

Lord Felton ne détachait pas ses regards du cadran de la pendule, où l'aiguille approchait de minuit. Mille projets, furieux et contradictoires, bouillonnaient dans sa tête, comme le sang dans ses veines : il ne savait auquel s'arrêter. Brûlant d'impatience et de rage, il voulait tantôt courir à la chambre de sa femme, lui dire qu'il savait tout, attendre l'infâme et le poignarder devant elle; tantôt, désespéré, fou, délirant,

il voulait s'élancer au-devant de sir William, le saisir au passage, le provoquer dans un duel à mort, le tuer, le briser, le fouler sous ses pieds. Mais, à force de prières, Cléland était parvenu à retenir son oncle.

Cependant l'heure était presque arrivée.

— Sortons! dit Frédéric. Il est temps!

Puis, s'emparant des épées que tenait son oncle, il ouvrit la porte avec précaution : tous deux, ils traversèrent dans l'ombre les longues galeries, et descendirent plusieurs degrés qui menaient dans un corridor souterrain, lequel aboutissait, par une porte de fer, à la terrasse du château.

Ils se glissèrent le long des murailles, jusqu'au balcon de pierre conduisant à la chambre de lady Felton ; et, n'entendant pas encore

de bruit, ne voyant personne, ils demeurèrent quelque temps immobiles et debout, muets, dans l'ombre d'une allée de sapins.

XIX.

Minuit sonnait à l'horloge du château.

— Enfin ! dit lord Felton, en serrant la garde de son épée avec une force convulsive.

La lune, qui brillait dans le ciel quelques

heures auparavant, avait disparu derrière un amas de nuages ; de temps à autre, un rayon pâle et douteux perçait le voile de vapeurs, et flottait sur le feuillage sombre du parc; un vent impétueux soufflait de la mer, et l'on entendait le mugissement des vagues qui se brisaient avec violence contre les rochers de la côte.

Lord Felton promenait de tous côtés, autour de lui, des yeux hagards : il attendait sir William Humbers avec une impatience pleine de fureur.

Cependant personne encore ne paraissait : les fenêtres de lady Felton n'étaient pas éclairées ; la porte du balcon ne s'ouvrait pas.

— Eh bien ! dit lord Felton d'une voix basse et tremblante, il ne vient pas, cet homme !... pourtant l'heure est passée.... Frédéric, Frédé-

ric, oh! n'as-tu pas été le jouet d'une illusion? Es-tu sûr d'avoir vu ce que tu dis?...

— Mon oncle, je voudrais douter encore!... répliqua tristement Frédéric. Hélas! hélas! mieux vaudrait sans doute que vous pussiez encore m'accuser de mensonge ou d'erreur!... Mais patience! patience!... il va venir!... il ne peut être loin...

Et le silence régna quelques instants. Les yeux de Frédéric se tournaient continuellement avec une étrange inquiétude vers les fenêtres de lady Felton : par moments il tressaillait comme s'il venait d'entendre ou d'apercevoir quelque chose; mais il n'entendait rien que le bruit des lames et le frémissement du feuillage secoué par le vent.

Tandis que Frédéric s'abandonnait à mille réflexions pleines d'anxiété, son oncle, muet, la

poitrine haletante, avait le cœur en proie à d'horribles tortures, à d'horribles pensées qui l'étreignaient comme les mains de fer et les instruments du bourreau.

Cette lettre où le crime de sa femme, où la honte de son nom apparaissaient à chaque ligne, c'était bien, pensait-il avec la rage au fond de l'âme, c'était bien la même lettre que lady Felton avait perdue, et qu'elle cherchait dans toutes les allées du parc avec des gestes et des mouvements pleins d'angoisses, avec une expression de visage si profondément altéré !

Une voix lamentable pleurait dans son cœur ; cette voix disait :

— Ah, malheureux ! moi qui l'aimais tant !... elle que je croyais un ange !... Ainsi donc le diamant n'était que de la boue ! Et lui, cet homme

que j'aurais cru si noble et si généreux! lui que j'appelais le meilleur de tous mes amis! oh! ce n'était qu'un lâche qui me serrait la main pour me déshonorer!... Jamais, jamais on n'a poussé plus loin l'hypocrisie! Avec ces beaux semblants de vertu... oh! c'est l'enfer en personne! Hélas! à qui me fier maintenant? je suis trahi, je suis assassiné par tout ce que j'aimais!

Et Frédéric, qui sentait couler une sueur froide de ses tempes et qui frémissait jusque dans la moelle des os, ne détachait pas ses yeux du balcon de pierre.

— Comme il tarde! pensait-il, c'est étrange! il est déjà dans l'appartement, j'en suis bien sûr!... Oh! comment cette fille ne trouve-t-elle pas un moyen pour le faire partir! S'il allait s'apercevoir, grand Dieu!... C'est maintenant

que mon destin se décide!... je frissonne!... Dans un instant, il faut que je sois meurtrier ou que je me tue!... oui, le suicide ou le meurtre!... Mais si ma tante allait s'éveiller tout à coup! si la ruse échouait! Oh! pourvu que cette petite folle de Nelly ait donné le breuvage!...

Un bruit soudain lui fit tourner vivement la tête : c'était comme le pas d'un homme qui s'avance avec précaution, et qui ne peut s'empêcher de faire quelque bruit en marchant au milieu des feuilles mortes.

— C'est lui! dit lord Felton en s'élançant vers le taillis sombre d'où partait le bruit. Viens, Frédéric! Il est mort! il est mort!...

— Au nom du Ciel, contenez-vous! murmura Cléland d'une voix frémissante. Pas encore... attendez... plus loin du château!... On

viendrait à ses cris! on viendrait!... Alors tout serait perdu! le châtiment dénoncerait le crime!

Il parlait d'un accent agité et retenait son oncle à deux mains, employant, tout ensemble, la force et les tendres supplications.

Cependant Frédéric était dans une angoisse impossible à décrire, car ce bruit qu'il venait d'entendre, ces pas qui résonnaient sur les feuilles sèches, ce ne pouvait être sir William Humbers! Frédéric avait bien pris toutes ses mesures: il n'était pas homme à laisser avorter une entreprise, faute de calcul et de réflexion. Sir William était bien certainement déjà dans l'intérieur du château : il avait dû y pénétrer mystérieusement par une autre porte qui donnait sur une cour. Le colonel Humbers avait reçu dans la journée quelques mots tracés au

crayon, qui lui disaient de ne pas attendre sous les fenêtres du balcon, et de s'introduire dans l'appartement par un autre côté.

Mais qui pouvait à cette heure rôder furtivement dans le parc? Qui pouvait, au milieu de la nuit, venir épier dans l'ombre les sourds complots de Frédéric?... voilà ce qu'il se demandait avec un frissonnement d'épouvante, car il n'en pouvait douter, une créature humaine était près d'eux, les surveillant peut-être, invisible et muette, au milieu des ténèbres.

Frédéric commençait à craindre que cette infernale trame, ourdie avec tant de peine et d'adresse, ne vînt à se rompre misérablement par une circonstance qu'il était impossible de prévoir, et que le hasard peut-être avait seul amenée. Tandis qu'il se livrait à mille conjec-

tures, un reflet de lune éclaira soudain le fond sombre d'un taillis, au milieu duquel Frédéric s'élança rapidement, un poignard à la main.

A peine lord Felton l'avait-il vu disparaître, que Frédéric, sortant avec une extrême vivacité du noir taillis qui le cachait, courut à son oncle et lui dit, d'une voix très-émue, qu'il n'y avait personne, et que ce bruit sans doute provenait de quelque renard qui se creusait un terrier.

Mais l'accent de Frédéric était singulièrement altéré; une pâleur affreuse couvrait son visage, et tout, dans sa physionomie comme dans ses gestes, annonçait le trouble et la frayeur. C'est qu'il venait de faire une singulière rencontre, à laquelle il était bien loin de s'at-

tendre !... Ce personnage, mystérieux et muet dans l'ombre, c'était Job Griffith.

— Eh bien ! dit lord Felton avec un mélange de colère et d'étonnement, personne ! personne encore !... Frédéric, ce n'est pas vrai ! tu m'as trompé !...

— Il ne descend pas !... que peut-il faire ? pensait Frédéric, les dents grinçantes. Oh ! s'il n'était pas venu !...

Soudain la porte du balcon s'entr'ouvrit, lentement d'abord, avec précaution, puis toute grande : un homme en sortit sur la pointe du pied. Cet homme, enveloppé d'un manteau qui tombait jusqu'à terre, était grand ; on ne voyait pas sa figure, sur laquelle un chapeau à larges bords projetait de fortes ombres. La porte ve-

nait de se refermer à moitié : une main blanche, une main de femme sortit par l'entre-bâillement de la porte ; puis l'homme au grand manteau prit cette main qu'il approcha de ses lèvres, et la porte se referma vivement.

— Oh!!! s'écria lord Felton, d'une voix étouffée.

Et si Frédéric ne l'eût retenu fortement dans ses bras, en le suppliant de garder le silence, lord Felton, altéré de vengeance, se fût précipité contre Villiam Humbers.

Celui-ci, qui ne pouvait les apercevoir immobiles et cachés dans l'ombre des sapins, descendit rapidement les marches du perron, et, se glissant dans une allée ténébreuse, il se dirigea du côté de la mer.

— A nous maintenant! dit Fréderic; mais frappons-le à quelque distance du château, derrière une falaise...

— Oui! murmura lord Felton. Je ne l'assassinerai pas! c'est l'épée à la main que je vengerai mon honneur! Viens... le Ciel est juste... qu'il mette l'infâme au bout de mon épée, voilà tout ce que je demande!... Que Dieu lui pardonne si je ne l'étends pas mort à mes pieds!

En parlant ainsi, lord Felton entraînait Frédéric vers les rochers : ils furent bientôt sortis du parc, et s'élancèrent à la poursuite de leur ennemi qui, se croyant en sûreté, commençait à ralentir sa fuite.

Un assez long intervalle de sable et de ro-

chers les séparait encore. De temps à autre, sir William disparaissait derrière un monticule, et lord Felton, ne le voyant plus, tremblait qu'il n'échappât dans l'ombre. Alors, redoublant de vitesse, il entraînait plus fortement son neveu, et ne respirait, dans sa course haletante, qu'au moment où sir William reparaissait dans les rochers.

— Maintenant, dit Frédéric, nous sommes assez loin du château... Nous pouvons le joindre et l'attaquer...

— Tu seras notre témoin, Frédéric! Donne-moi l'autre épée, elle est pour lui!

— Non, moi d'abord, ô mon oncle!... vous ensuite!...

— Frédéric, tu l'as dit!... c'est ma ven-

geance!... elle appartient à moi seul!... L'autre épée! l'autre épée! Donne...

Et lord Felton la prit violemment des mains de son neveu. Ils marchaient d'un pas plus rapide; déjà la distance qui les séparait de William Humbers était moins grande : sir William pouvait déjà entendre les pas de ceux qui le poursuivaient. Il se retourna vivement, et vit deux hommes courant derrière lui. Sa première pensée fut de les joindre, car Humbers était plein de résolution et de bravoure; il n'avait jamais connu la frayeur.

Souvent les contrebandiers se cachaient au milieu des rocs et des falaises, pour attendre l'arrivée de quelque barque chargée de marchandises, qu'ils faisaient échouer sur le sable, à la marée basse; et ces hommes, habitués au crime, ne laissaient échapper aucune occasion de voler et de s'enrichir, fût-ce à l'aide d'un

meurtre. Le colonel Humbers n'ignorait point cela, mais il avait trop de courage et d'orgueil pour fuir jamais devant quelques misérables, que dispersait la vue d'un poignard ou d'une arme à feu.

Les deux hommes qui le poursuivaient n'avaient plus à franchir qu'une cinquantaine de pas, et sir William les attendait de pied ferme, un couteau de chasse à la main; mais, ne reconnaissant pas, dans ces deux hommes enveloppés de manteaux, le costume pauvre et les haillons des contrebandiers, il fit tout à coup la réflexion que c'étaient peut-être quelques domestiques du château, qui, l'ayant vu traverser le jardin, l'avaient pris lui-même pour un malfaiteur, et s'étaient mis à le poursuivre.

Alors, tout le courage de sir William ne devait-il pas frémir à l'idée qu'un seul regard,

une seule parole échangée avec ces deux personnes, pouvait le trahir et compromettre l'honneur d'une femme qu'il aimait ! Sir William avait trop de générosité dans l'âme pour songer à lui seul dans une semblable rencontre : il comprit donc que, sans plus attendre ces hommes, quels qu'ils fussent, son honneur, son amour l'engageaient à fuir comme un lâche. Alors il précipita sa marche : ceux qui venaient derrière lui s'attachèrent à ses pas avec plus d'acharnement... ils allaient le joindre : sir William entendait confusément leur respiration haletante ; il n'osait plus tourner la tête de peur d'être reconnu. Déjà il commençait à gagner du terrain, et pressait toujours la rapidité de sa course ; lorsqu'il fit un faux pas contre un fragment de rocher, et tomba sur la plage, embarrassé dans les plis de son manteau. Il se releva promptement ; mais ses deux ennemis avaient profité

de sa chute, et n'étaient plus éloignés que de vingt pa sAlors, pour donner plus de liberté à ses mouvements, il jeta derrière lui son manteau qui, n'étant pas celui qu'il portait d'habitude, ne pouvait le faire reconnaître.

En effet, sa course devint plus légère et plus facile : il s'élança vivement dans le creux d'un ravin sombre, plein de rocs et de broussailles, derrière lesquels il pourrait au moins se cacher, s'il ne parvenait pas à lasser la poursuite de ses deux ennemis.

Quelques minutes après, il tourna la tête : ses persécuteurs avaient sans doute perdu sa trace ; il était seul encore dans le ravin.

Alors il précipite le pas ; mais sa course était difficile, et bien souvent ralentie, au milieu de l'obscurité profonde qui régnait dans cette

gorge tout obstruée de pierres énormes, de débris et de troncs d'arbres, entraînés par l'eau d'un torrent qui se précipitait des montagnes, grossi par le moindre orage. Ce torrent n'était plus alors qu'un petit ruisseau qui fuyait vers la mer dans un lit de rocs.

Sir William posait le pied au hasard et marchait rapidement dans l'ombre, à tâtons, les bras en avant.

Après un quart d'heure environ de cette course ténébreuse et fatigante, l'horrible défilé qu'il suivait parut tout à coup s'élargir ; la pente était plus rapide et plus escarpée, les blocs de roche plus vastes et moins fréquents. Sir William se croyait sauvé : il se disposait à gravir l'escarpement sombre qui l'enfermait de chaque côté comme une haute muraille, lorsqu'en s'approchant des parois toutes hérissées

de pierres et de broussailles, il sentit la terre s'ébouler sous ses pieds, et n'eut que le temps de saisir à deux mains un large tronc d'arbre, auquel il se cramponna convulsivement.

Un bruit sourd, comme celui d'une eau profonde et souterraine, se faisait entendre à quelque distance : sir William avait pris d'abord ce confus murmure pour le bruit des vagues et du vent, mais il comprit soudain qu'une onde rapide et invisible roulait dans le fond d'un abîme, au-dessus duquel il était, lui, comme suspendu. Un frisson glacé parcourut tout son corps, ses cheveux se dressèrent; il s'éloigna du gouffre avec épouvante, et, les bras étendus, il regagna le milieu du ravin, et le suivit presque en tremblant.

Il respirait à peine, sa poitrine était comme écrasée d'un lourd fardeau; il avait hâte de

quitter ce noir chemin tout bordé de précipices; et, malgré son courage, malgré sa force d'âme et la trempe vigoureuse de sa nature, sir William eut le cœur soulagé d'un grand poids quand il se trouva brusquement dans une route moins obscure et plus unie, dont les bords, en pente assez douce, lui semblaient de moins pénible escalade. Après avoir franchi ce talus à grand'peine, il se voyait presque en rase campagne, sur un vaste plateau recouvert de genêts et de bruyères. Connaissant peu ces localités sauvages où l'on s'égare si facilement, la nuit surtout, sir William promenait les yeux de toutes parts, et cherchait à s'orienter, lorsqu'une voix forte et menaçante frappa tout à coup son oreille : il tourna vivement la tête, et vit derrière lui deux hommes, les mêmes qui l'avaient poursuivi si longtemps sur la plage.

— Sir William! arrête, infâme!... criait la voix. Il faut que tu meures!...

Le colonel Humbers demeura un instant comme pétrifié : il avait reconnu cette voix, il avait reconnu l'un de ces hommes !

FIN DU TOME PREMIER.